John Carter Brown
Library
Brown University

Qual.
86102
97

150

To be placed under
Nova Scotia
See end of vol. II.

ŒUVRES
MÊLÉES.

TOME PREMIER.

H. Gravelot inven. *N. le Mire Sculp.*

La lecture nous forme, et charme nos loisirs.
Elle ouvre, D'Ormesson, le temple des plaisirs.

ŒUVRES

MÊLÉES

DE

M. DE LAFARGUE,

Des Académies Royales des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Caen & de Lyon.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A MONSIEUR
D'ORMESSON,

FILS DE MONSIEUR D'ORMESSON, Conseiller d'Etat & au Conseil Royal de Commerce, Intendant des Finances, Chef du Conseil & Administrateur du temporel de la Maison Royale de Saint Cyr.

MONSIEUR,

SI quelqu'un de mes Ecrits peut mériter le nom d'ouvrage, il n'y a peut-être que celui que j'ai fait pour Vous. Mon Discours sur la Lecture

où mon deſſein a été de tracer une ſorte de plan d'éducation, non point pour l'Enfance d'où vous êtes ſorti prématurément, mais pour la Jeuneſſe où vous êtes entré ſous les préſages les plus heureux; ce Diſcours lui-même n'eſt pas entièrement à moi: le principal mérite vous en appartient, puiſque c'eſt vous qui me l'avez inſpiré. Je ne fais ainſi, MONSIEUR, *en vous offrant l'hommage de mes Mêlanges de Littérature, que vous reſtituer votre propre Bien. L'honneur & l'inclination ont préſidé à mes deſirs & à mes démarches: mon Livre ne pouvoit être préſenté au Public ſous des auſpices plus favorables que ceux d'un Enfant Philoſophe, & rien n'eſt ſi touchant pour ma ſenſibilité que l'aveu flatteur qu'ont daigné m'en ac-*

corder les reſpectables Auteurs de vos jours & de vos talens. Je voudrois que ma place & votre modeſtie me laiſſaſſent la liberté de parler de vous, comme ſembleroit le permettre une Epitre dédicatoire ; mais vous regarderiez vous ſeul la juſtice que je vous rendrois, moins comme un éloge de ce que vous êtes, que comme un avertiſſement de ce que vous devez être ; & je ſuis ſûr que ma diſcrétion eſt le meilleur titre que je puiſſe m'acquérir auprès de vous. Quand à treize ans on s'eſt déjà fait la brillante réputation que vous avez, on fait peu de cas des adulateurs. Auſſi n'eſt-ce pas à ce titre mépriſable & mépriſé que mes Œuvres vous ſont dédiées : je n'ai garde de gâter par la flatterie une occaſion ſi naturelle de vous

donner authentiquement un témoignage de l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

LAFARGUE.

PRÉFACE.

PEUT-ETRE mes Ouvrages, peu dignes de ce faſtueux nom, ne méritoient pas une Préface. Fruits du moment, enfans de l'occaſion, & gages d'une ſenſibilité naturelle qui fait ma paſſion dominante du deſir de plaire, ils ont dû mourir en naiſſant dans le cercle étroit de l'indulgence ou de l'amitié, qui ont daigné les payer du prix le plus flatteur par l'aveu du plaiſir qu'elles en ont reſſenti. Des lambeaux détachés, ſans plan général, ſans ordre ni liaiſon en apparence, ne peuvent être marqués au ſceau de la poſtérité : mon ambition ni mon orgueil n'oſèrent jamais leur promettre un ſort ſi glorieux. J'avois marqué leur tombeau dans leur propre berceau, & je me conſolois agréablement de pouvoir comparer leur deſtin à celui des fleurs, qui n'ont qu'un matin, la moitié d'un jour, pour éclore, pour briller & pour n'être plus. Mais cette indulgence même, cette même amitié, mes Déeſſes favorites,

maîtreſſes ſouveraines de mes penſées ; plaiſirs les plus touchans de mon cœur, uſent ſur moi de leur empire, & l'amour-propre gâte peut-être le mérite de ma déférence pour elles.

C'eſt pour moi ſeul qu'il falloit une Préface. Il falloit excuſer cet amour-propre, paſſion néceſſaire aux hommes, fille de l'honneur, & mère des belles actions & des grands talens, quand elle eſt réglée par la modération, & ſubordonnée à la modeſtie : elle n'eſt plus alors que la noble émulation. Mais dans les Ecrivains ſans génie l'amour-propre eſt une témérité ; pour ne rien dire de plus ; & c'eſt à ce titre que j'ai beſoin d'implorer des ſuffrages. J'ai l'envie louable de les obtenir tous, ſans avoir la ſotte confiance d'en mériter aucun, ſi la critique ne vouloit pas voir en moi plutôt un Poëte par amuſement, ou un Proſateur ſans prétention, qu'un double Auteur en proſe & en vers, aſſez audacieux pour oſer braver tous les dangers attachés à l'impreſſion.

Dès que l'impreſſion fait éclore un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achète.
Boileau. Sat. 9.

Mais que dis-je ? Eſt-ce à moi à craindre la critique ? mon Livre n'en vaut pas la peine, & je n'ai pas la vanité de cette crainte. Si, contre mon attente, on me faiſoit cet honneur, je reſpecterois mes juges, & le ſoin de mieux faire ſeroit ma ſeule réponſe.

Mes Œuvres n'ont pas beſoin d'avant-propos. Des deux volumes que je donne au Public, le premier n'eſt qu'une collection de Poëſies fugitives, dont quelques-unes ont déjà été imprimées ſéparément ou dans des feuilles périodiques. J'y ai inſéré quelques Odes ſacrées, ſans craindre de les profaner par ce mêlange ; un Eſſai de Traductions d'Horace, avec un Traité de Prononciation : talent rare, qui cependant entre eſſentiellement dans l'art de plaire. Le ſecond contient un Diſcours ou une eſpèce de Traité ſur la Lecture, que la vénération, la reconnaiſſance & l'attachement m'ont fait compoſer, pour ſervir à l'éducation d'un jeune homme de treize ans, de la plus grande eſpérance. Mon Diſcours eſt l'ouvrage du ſentiment, où je n'entre preſque que pour cela. Je n'ai guère fait qu'arranger ce que j'ai pû

recueillir de plus digne d'être propoſé à l'imitation des jeunes gens, ſoit dans les Ecrivains les plus célèbres de l'antiquité, ou dans les modernes de tous les pays. J'ai préféré les lumières des autres à mes ténèbres, & l'utilité de la jeuneſſe à ma gloire ; & mon eſprit a ſacrifié par-tout à mon cœur.

J'ai joint à ce Traité une ſeconde édition de la traduction d'un ouvrage Anglais ſur l'Acadie ou nouvelle Ecoſſe, que j'avois fait paraître en 1755 avec quelque ſuccès, à laquelle je n'ai crû devoir ni pouvoir faire aucune augmentation, tous nos différends avec l'Angleterre ſur cette partie de l'Amérique ſeptentrionale ayant été réglés & terminés par le Traité de paix de 1762.

Va, mon Livre ; ſur ton deſtin
Je règle le ſort de ma vie.
Je ſerois aiſément trop vain,
Si pour quelque oreille choiſie
Mes vers avoient de l'harmonie,
Ou ſi dans ma proſe un moment
Les gens de goût & de génie
Pouvoient trouver de l'agrément.

Mes Amis, les Belles, les Sages,
Dignes objets de mes accens,
Sont les arbitres tout-puiſſans
Dont je recherche les ſuffrages.
Si les ſots n'étoient point méchans ;
Je me bornerois à les plaindre :
Ils peuvent cenſurer mes chants ;
Ce n'eſt qu'à l'orgueil à les craindre.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce premier Volume.

Epitre à M. de Voltaire, Page 1
Lettre de M. de Voltaire en réponſe, 6
Epitre d'un Perroquet mort, 7
Epitre à l'Amitié, 11
Epitre ſur la Convaleſcence, 27
Epitre ſur le Printemps, 37
Epitre ſur la Fable, 41
Epitre ſur les Proverbes, 46
Epitre ſur les Embarras de Paris, 50
Epitre ſur les Caractères, d'après cette penſée d'Horace: On ne garde de milieu en rien. 74
*Epitre écrite de Chantilly à Madame de ****, 94
Epitre à mon Porte-feuille, 101
*Epitre à Madame de *** la veille de Pâque*, 104
Le Chevalier Duvet, Poëme ſur un Chat, 107

*Idylle à Madame de ****, 126
Proſerpine, Fable, 137
Elégie, 141
Lettre à l'occaſion de la mort d'une Sœur, 147
Stance ſur la Mort, 150
Ode à Monſeigneur le Duc de Bourgogne à ſa naiſſance, 151
Ode ſur la Solitude, 156
Compliment à MADEMOISELLE, *Fille de S. A. S. Mgr* LE DUC D'ORLE'ANS, *Premier Prince du Sang*, 163
Compliment ſur la nouvelle année, 166
Compliment ſur la nouvelle année, 167
Compliment ſur la nouvelle année, à une Mère, 168
Bouquet à une Mère à la campagne, 169
Bouquet à une Sœur abſente, 172
Bouquet à M. D'Ormeſſon le Fils, 174
Bouquet à une Dame Chanoineſſe, 175
Bouquet à une Mère, ibidem.
*Bouquet à M. de ****, 176
Bouquet à une Sœur, 178
*Vers à Mademoiſelle de *** qui m'avoit envoyé des dragées au poivre, comme un remède pour le mal de gorge*, 179
Vers ſur une Invitation à dîner, 181
Vers ſur une Invitation à ſouper, 182

*Vers à Madame de*** qui avoit envoyé ſavoir de mes nouvelles,* 185
In-promptu à deux Sœurs, 187
In-promptu ſur un petit Clavecin d'or, bijou de montre, 188
*Madrigal à Madame de ***,* 189
*Madrigal à Mademoiſelle de ***,* ibidem.
*Madrigal à Mademoiſelle de *** en lui envoyant un Lièvre vivant,* 190
*Madrigal à Madame de *** ſur l'abſence,* 191
*Madrigal à Madame de *** ſur le retour d'un voyage,* ibid.
*Madrigal à Madame de ***,* 192
*Madrigal à Madame de ***,* ibid.
Epigramme, 193
Epigramme, 194
Epigramme, 195
Epigramme, ibid.
Vers Latins ſur le Jour, avec la traduction 196
Vers Latins ſur la Nuit, avec la traduction 197
Compliment en vers Latins & en vers Français, à M. D'Ormeſſon le Fils, à un Exercice qu'il fit ſur Virgile & Horace 198
Vers Latins envoyés à l'armée à M. le Comte d

de ***, *avec la traduction*, 200
Traduction de la première Ode du I. Livre d'Horace, à Mécène, 205
Traduction de l'Ode II. du même Livre, à Auguſte, 213
Traduction de l'Ode troiſième du II. Livre, 223
Traduction de l'Ode neuvième du III. Livre, Dialogue entre Horace & Lydie, 229
Imitation d'un beau morceau ſur les Scythes, de l'Ode vingt-quatrième du même Livre, 233
Imitation d'un endroit ſur la Fortune, de l'Ode vingt-neuvième du même Livre, 237
Traduction de l'Ode cinquième du IV. Livre, à Auguſte, 239
Traduction de l'Ode douzième du même Livre, à Lycé, 247
Traduction d'un beau diſtique ſur Alexandre, 250
Traduction d'une Epitaphe où une femme morte parle à ſon mari vivant, 251
Traduction d'une Epigramme de Martial, à un Ami, 252
Imitation d'un endroit d'une Epigramme du même Poëte, ibid.
Imit. d'une autre Epigramme du même, 253

Imitation d'un Diſtique de Comire, ibid.
Epigramme ſur le ſecret, 254
Autre Epigramme ſur le même ſujet, ibid.
Epitre à S. A. S. Monſeigneur LE DUC D'ORLEANS, *Premier Prince du Sang*, 255
Bouquet en vers Latins avec leur traduction, à M. D'Ormeſſon, 258
Ode ſacrée ſur le Pſeaume Miſerere, 259
Ode ſacrée ſur le Pſeaume De profundis, 265
Ode ſacrée ſur l'Hymne de la Vierge, Ave, maris Stella, 267
Ode ſacrée ſur le Cantique de Moïſe, Cantemus Domino, 270
Sonnet ſur la pénitence des Vieillards, avec des Réflexions en proſe, 276
*Vers à Mademoiſelle de *** ſur ſa première Communion le jour de Pâque*, 278

TRAITE' DE LA PRONONCIATION ORATOIRE, 283
De la Voix, 286
Du Geſte, 293
De la Mémoire, 314

FIN DE LA TABLE.

Fautes à corriger.

PREMIER VOLUME.

PAGE 25. *dans la dernière note*, 29 ; *lisez :* 26.
Page 41. *dans la première note*, ci ; *lisez :* ici.
Page 44. *dans la seizième note*, qui ; *lisez :* que.
Page 82. *note* 11 ; supprimez le renvoi.
Page 139. *vers* 11, où ; *lisez :* ou
Page 205. *au septième vers*, embrassant ; *lisez :* embrasant.
Page 207. *au douzième vers*, traverses ; *lisez :* traverser.
Page 224. *au cinquième vers*, breves ; *lisez :* brevis.

ŒUVRE

ŒUVRES MÊLÉES.

EPITRE PREMIERE.

A M. DE VOLTAIRE, *en remercîment de ce qu'il avoit bien voulu m'écrire d'obligeant à l'occaſion de mon Epître à l'Amitié, & de mon Ode ſur la Solitude.*

PHILOSOPHE, Poëte, Hiſtorien, grand Homme,
Rival des noms fameux d'Athènes & de Rome,
Voltaire, dont le goût vernit la profondeur,
Je reçois de mes vers le prix le plus flatteur;

Quand ta plume, aux talens donnant l'être & la vie,
D'un encens glorieux échauffe mon génie.
Mille fois en liſant tes écrits immortels,
Mon eſprit étonné t'a dreſſé des autels.
Et quel autre emboucha, comme toi, la trompette [1],
Ou fit mieux d'Erato réſonner la muſette [2] ?
Quel autre ſur la ſcène arracha tant de pleurs [3],
Ou mieux, en amuſant, y corrigea les mœurs [4] ?
Pour la leçon du monde, au compas d'Uranie [5]
Tu joins les traits vainqueurs que lance Polymnie [6].
Sans ce chef-d'œuvre [7], égal au plus grand de nos Rois [8],
Où de tes fiers crayons tu peignis ſes exploits,
Héros dont la bonté fut le vrai caractère,
Qui vainquit ſes ſujets pour en être le père ;
Sans toi, qu'à ſon deſtin ta fortune a lié,
La France auroit peut-être à jamais envié
Un Homère [9] à la Grèce, un Virgile [10] à Mantoue,
Aux Anglais un Milton [11], & le Taſſe [12] à Padoue [13].

1 La Poëſie héroïque.
2 La Poëſie lyrique.
3 La Tragédie.
4 La Comédie.
5 La Géométrie.
6 L'Eloquence.
7 La Henriade, le ſeul Poëme épique que nous ayions.
8 Henri IV.
9 L'Iliade & l'Odyſſée.
10 L'Enéïde.
11 Le Paradis perdu.
12 La Jéruſalem délivrée.
13 Il n'exiſte rigoureuſement que ces cinq Poëmes épiques. Les Portugais appellent leur Camoëns le Virgile du Portugal ; mais ſa Luſiade, Poëme

Ton nom, de l'univers connu par le plaiſir,
Sur l'aile de l'Amour percera l'avenir.
Les ſublimes accords des Poëtes célèbres
Autour de leurs tombeaux diſſipent les ténèbres ;
Et ſans les Ecrivains du ſiècle de Titus [14],
Le temps eût dévoré ſon nom & ſes vertus.
Achève d'ennoblir tes travaux & tes veilles ;
En commentant les vers de l'aîné des Corneilles.
C'eſt à toi qu'appartient l'honneur de cet emploi :
L'entrepriſe eſt ſublime, elle eſt digne de toi.
Si Chimène [15] d'Alzire [16] eût été précédée,
Corneille en ta faveur eût eu la même idée.
Son ombre admire aux Cieux ton eſprit créateur
Et ſon ſang parmi nous dépoſe pour ton cœur [17].
Dans ſa caſſette d'or le vainqueur de l'Hydaſpe [18],
Eût placé tes Ecrits ſur un parquet de jaſpe :

ſur la conquête des Indes Orientales, plein d'ailleurs de grandes beautés, ne mérite point le titre d'Epique, parce que le Camoëns n'en a pas ſuivi les règles.

14 Tite, Empereur Romain, fils de Veſpaſien & de Domitilla, que ſes vertus, & ſurtout ſa bienfaiſance firent appeller les délices du genre humain.

15 Le Cid, Tragédie du grand Corneille.

16 Tragédie de M. de Voltaire.

17 Mademoiſelle Corneille, à qui M. de Voltaire a tenu lieu de père.

18 Alexandre le Grand, auſſi célèbre par ſa valeur que par ſon goût pour les ſciences & pour les Savans, faiſoit ſes délices des œuvres d'Homère, qu'il portoit

Honneur que ce grand Roi, dans les champs Indiens,
Fit aux beaux vers d'Homère, égalés par les tiens.
Triomphe, homme immortel, & si digne de l'être.
Heureux qui peut te voir, t'entendre & te connaître!
Tes superbes Jardins sont le temple des Dieux [19].
Qu'il est doux d'habiter ces solitaires lieux,
Plus remplis de toi seul que de la foule vaine
De ces fils de Plutus [20], qui ne pensent qu'à peine;
Dont l'insensible cœur se ferme à la pitié,
Les dupes de l'amour, & craints de l'amitié!
Ces fardeaux de la terre, émoussés en grand nombre,
En cherchant les plaisirs, n'en embrassent que l'ombre.
Le sentiment pour eux n'a jamais de transport;
Et tout, jusqu'à leurs sens, est chez eux sans ressort.
L'asyle du bonheur est dans le cœur du sage,
Et du sage à mes yeux tu présentes l'image.

par-tout avec lui, & qu'il mettoit tous les soirs sous le chevet de son lit avec son épée. Il appelloit ce fameux Poëte ses provisions de l'art militaire. Après la défaite de Darius auprès d'Issus, où il fit prisonniers la mère, la femme, le fils & les deux filles de ce Roi de Perse, & où il s'empara de ses immenses trésors, il renferma l'Iliade dans la précieuse casette de Darius. Voyant un jour le tombeau d'Achille dans le Sigée, promontoire de la Toade, ô fortuné héros, s'écria-t-il, d'avoir eu un Homère pour chanter tes victoires!

20 Dieu des richesses, fils de Jasion & de Cérès.

19 Allusion à l'Epitre de M. de Voltaire :

O maison d'Aristippe, ô jardins d'Epicure,

Mais que fais-je ? en ſuivant l'attrait impérieux
De fixer ſur mes vers tes redoutables yeux,
J'imite imprudemment ce jeune homme indocile [21]
Qui fit porter ſon nom à la mer de Sicile.
Mais ſi de tes accens ils n'ont point la douceur,
Excuſe mon eſprit en faveur de mon cœur.

[21] Icare, fils de Dédale, fuyant ſur les pas de ſon père avec des ailes de cire du fameux Labyrinthe de Crète, vola trop haut. Le Soleil fondit ſes ailes. L'endroit de la mer où Icare tomba, fut appellé *Mer Icarienne.*

LETTRE de M. de Voltaire en réponſe.

A Ferney le 16 Août 1761.

MOINS je mérite vos beaux Vers, Monſieur, & plus j'en ſuis touché. Les belles reçoivent froidement les cajoleries ; mais les laides y ſont fort ſenſibles. Je vous répondrois en Vers, ſi je n'étois pas entièrement occupé de ceux de Corneille. Chaque moment que je dérobe au Commentaire que j'ai promis ſur les ouvrages de ce grand homme, eſt un larcin que je lui fais ; mais je ne puis me refuſer au plaiſir de vous remercier, & de vous dire avec combien d'eſtime j'ai l'honneur d'être, &c.

EPITRE II.

D'UN PERROQUET, *à Madame la Comteſſe de *** qui l'avoit fait mourir de trop de dragées.*

APPAISE ta douleur ; telle eſt la loi du ſort.
Tout, tu le ſais, Aminte, eſt ſujet à la mort.
L'inflexible Caron [1] dans ſa fatale barque,
Ainſi que le Berger, doit paſſer le Monarque.
Ulyſſe [2], Agamemnon [3], Achille [4], Ajax [5] ſont morts.
Mon père, mes ayeux, ont vû les ſombres bords.
Tout paſſe, tout périt : Il faut un jour s'éteindre.
Quel droit un Perroquet auroit-il de ſe plaindre ?
Chère Aminte, il eſt vrai, ta funeſte amitié
A de mes jours peut-être abrégé la moitié.

[1] Caron, fils de l'Erèbe & de la Nuit. C'étoit lui qui paſſoit les ombres dans une barque ſur le Styx, au moyen d'une pièce de monnoie qu'elles lui donnoient. Il n'y vouloit pas recevoir les ames de ceux qui n'avoient pas été inhumés.

[2] Roi de l'île d'Ithaque.

[3] Roi d'Argos & de Mycènes.

[4] Roi de Theſſalie.

[5] Fils de Télamon, qui diſputa avec Ulyſſe les armes d'Achille. Il y avoit un autre héros de ce nom, qui étoit fils d'Oilée, honteuſement célèbre par la violence qu'il fit à Caſſandre, fille de Priam, dans le Temple de Minerve, & par la vengeance que Neptune en tira en l'engloutiſſant ſous les eaux.

Tu m'as privé du jour ; ma mort eſt ton ouvrage.
Je ſerois, plein de vie, à jaſer dans ma cage,
Si te poſſédant plus, tu m'avois aimé moins.
Tel avant moi Vert-vert [6] périt par trop de ſoins.
Ne crains point cependant que déteſtant tes poches,
Je t'aille fatiguer d'inutiles reproches.
Tes pleurs & tes remords calment ces mouvemens.
Si le tombeau permet de tendres ſentimens,
Du milieu des horreurs dont ma tombe eſt couverte ;
Mon cœur, juſte par-tout, te pardonne ma perte.
Un autre déſormais amuſant ton loiſir,
Va faire à ton chagrin ſuccéder le plaiſir.
Peut-être pourra-t-il faire oublier ma cendre.
Mais plus charmant que moi, ſera-t-il auſſi tendre ?
Non, non. Je n'étois point ce fameux Perroquet
Qu'ont immortaliſé les beaux vers de Greſſet,
Si pieux à Nevers, à Nantes ſi coupable,
Qui dans le corps d'un Ange avoit l'ame d'un Diable,
Moins dévot qu'il n'étoit, & bien moins vicieux,
Je n'ai point ſû changer de mœurs, comme de lieux,
Jurant & ſacrant tout, & d'un ton de Corſaire,
Envoyant par les airs les Nones à Cithère.

[6] Nom du Perroquet, héros du Poëme agréable de M. Greſſet.

J'étois ſimple & modeſte, & pour me peindre en beau,
J'étois ce que doit être un miſérable oiſeau.
Quand l'orgueil de ſon miel m'auroit graiſſé la patte,
Je n'aurois point formé le projet d'Eroſtrate [7].
Je n'aurois point voulu, fameux par des revers,
Donner de nouveaux noms à de nouvelles mers [8].
Que m'importent ailleurs, quand près du Styx [9] je roule,
La bouche qui me loue, ou le pied qui me foule?
Rois, héros ou manans, quadrupèdes, oiſeaux,
Aucun ne ſonge au jour dans la nuit des tombeaux.
Les morts dans les Enfers, tourmentés ou paiſibles,
Aux diſcours des vivans ſont, Aminte, inſenſibles.
Libre d'ambition, content d'avoir été,
Je me ris de paſſer à la poſtérité.
N'ayant fait de mes jours preſque rien pour la gloire,
Je n'ai point la fureur de vivre dans l'hiſtoire.
e ne veux exiſter que dans ton ſouvenir;
t tes jours ſont pour moi les ſiècles à venir.
dieu. Sois toujours belle, & profite de l'âge,
ù l'amour fait voler les cœurs à ton paſſage.

7 Célèbre fou d'Ephèſe, qui ulement pour faire parler de , mit le feu au ſuperbe Tem- de Diane le jour de la naiſ- ce d'Alexandre. Ce Temple étoit une des ſept merveilles du monde.

8 Hiſtoire d'Icare.

9 Un des cinq fleuves des Enfers.

Vos cruelles ici paſſent fort mal leur temps :
Leur fureur eſt d'aimer, ſans trouver des amans.
Je te fais pour jamais des careſſes ſans nombre ;
Mais que ſont pour un corps tous les baiſers d'une ombre ?

EPITRE III.

A L'AMITIÉ, *adreſſée de l'Armée à M. de *** en 1760.*

FIDELLE ſœur d'un Dieu volage,
Premier ſentiment de mon cœur,
O toi dont le charme vainqueur
Adoucit juſqu'à l'eſclavage ;
Noble Amitié, penchant flatteur,
Enchanté, fier de ton empire,
J'oſe prendre aujourd'hui la lyre
Pour en célébrer la douceur.
Envain l'Amant de Caſtalie [1]
Me refuſe ſon art brillant :
Que m'importe ? une tendre envie
Tient à tes yeux lieu de talent.
Tu trouves aſſez d'harmonie
A ce qu'on écrit en aimant :
On n'a pas beſoin de génie
Pour exprimer le ſentiment.

[1] Apollon, Dieu des vers, | eaux la vertu d'inſpirer le génie
morphoſa cette Nymphe | de la poëſie.
ontaine, & donna à ſes |

Mais où t'adreſſer mon hommage ?
Où ſont tes temples aujourd'hui ?
On parle encore ton langage ;
Mais ton règne eſt anéanti.
Dans les Cieux, ſur les pas d'Aſtrée [2],
Tu remontas pour nous punir,
Quand la terre, aux forfaits livrée,
N'eut plus d'aſyles à t'offrir.
Alors de ton voile modeſte
L'intérêt oſa ſe couvrir :
Il en fit un maſque funeſte
Dont il ſe ſert pour te trahir.
On appella ton témoignage
Des dehors rians & trompeurs ;
Des complimens & des fadeurs
Dont l'eſprit forge l'étalage ;
Et cet interprète du cœur
Profana ſon ſaint perſonnage,
Subſtituant à ta candeur
Son infidèle échaffaudage.

2 Fille de Jupiter & de Thémis. Elle habita ſur la terre tant que dura l'âge d'or ; mais les crimes des hommes l'obligèrent enſuite de remonter au Ciel. C'eſt le ſigne de la Vierge dans le Zodiaque.

Si quelquefois tu redeſcens
A nos cris, nos vœux, nos accens,
Ce n'eſt que dans le cœur du ſage
Que tu fixes ton hermitage.
Le cœur du ſage eſt ton autel :
Le ſage lui-même eſt ton Prêtre ;
Et le ſeul ſentiment doit être
L'encens de ton culte immortel.
Chez les Rois, Dieux de la nature
Tes plaiſirs purs ſont ignorés.
Les palais, les lambris dorés
Sont le ſéjour de l'impoſture.
Les Rois n'ont point de vrais amis.
On les adore en apparence :
Leurs bienfaits obtiennent ce prix.
Mais trompés lorſqu'on les encenſe,
La vérité qui les offenſe,
Reſte pour eux au fond du puits [3].
Pour avoir un ami ſincère,
Il faut qu'un Roi déïfié
Aît de Trajan [4] le caractère,
Et ſoit capable d'amitié.

Démocrite, l'un des plus ds Philoſophes de l'anti- qui étoit d'Abdère dans la Thrace, diſoit que la vérité étoit enſevelie au fond d'un puits.

4 L'un des plus grands & des

Tu ne vas point de ta préſence
Fatiguer les yeux de ces Grands,
Qui pour ſe diſputer les rangs,
T'immolent à la défiance.
Tu vas moins aux ſots opulens,
Pour leurs feſtins Aſiatiques [5],
Par des éloges faméliques
Proſtituer tes beaux talens.
Ce n'eſt point l'aveugle Déeſſe [6]
Qui règle tes pas généreux.
Dans l'exil ou dans la triſteſſe,
Tu reſtes ſeule aux malheureux.

meilleurs Empereurs Romains, dont Pline le jeune a fait un magnifique Panégyrique. Proclamé Empereur l'an de Jeſus-Chriſt 98, il écrivit au Sénat que jamais aucun homme de bien ne ſeroit mis à mort par ſes ordres.

5 *Perſicos odi, puer, adparatus.* Hor. od. 33. l. I.

Les Perſes étoient très-voluptueux dans leurs repas. Après la fameuſe bataille d'Iſſus ou Nicopolis, près du mont Aman en Cilicie, ſur la rivière de Pinare, on trouva à Damas 329 concubines de Darius, & 492 Officiers pour apprêter les vian des, avoir ſoin des vins, & pré parer les couronnes & les par fums. Les armées Perſanes, qu étoient quelquefois de plus d'u million d'hommes, avoient plu de ces hommes inutiles que c ſoldats ; *nomina veriùs qua auxilia*, dit Quinte-Curce. To le monde ſait la belle répon d'Alexandre à Darius, en l renvoyant un très-grand nom bre de Cuiſiniers qu'il lui av envoyés : *La nature*, lui répo dit-il, *m'a fait préſent du p excellent cuiſinier, qui eſt très-bon appétit.*

6 La Fortune, les Gr

A l'ombre des bois, ſous le chaume,
Heureuſe du bien que tu fais,
Tu ne vois en l'homme que l'homme,
En le comblant de tes bienfaits.
Dans les climats glacés de l'ourſe,
Ou ceux que brûlent les chaleurs,
Tu voles au bout de ſa courſe
Sur ſes ronces enter tes fleurs.
Il n'a que ton ſein pour reſſource;
Mais quand il y verſe ſes pleurs,
Un charme ſecret qui s'exhale
Du muet attendriſſement
Qui du cœur ſerre l'intervalle,
Les fait couler pour l'agrément.
Les peines les plus raiſonnables
Perdent ainſi leur aliment.
Eſt-il des douceurs comparables
Au plaiſir de l'épanchement?
A ta voix devenant plus tendre,
De ſes maux, divine Amitié,
Son cœur ne ſent que la moitié,

ppelloient Tiché. Homère lit fille de l'Océan. On la réſente avec des ailes aux deux pieds, l'un ſur une roue qui tourne avec rapidité, & l'autre en l'air.

Par l'intérêt qu'il t'y voit prendre.
Sous le poids fâcheux des beſoins,
De peur que ſa délicateſſe
Ne rougît d'implorer tes ſoins,
Tu les préviens avec adreſſe.
Rien n'échappe à ta vive ardeur.
Envain ſous un air de bonheur
Sa ſenſibilité diſcrète
Voudroit t'en cacher la rigueur :
Généreuſe & prompte interprète,
Tu vas les chercher dans ſon cœur.
Tu le conſoles, tu l'amuſes ;
Tu charmes ſes mortels ennuis.
La Philoſophie & les Muſes
Sur ſes jours paſſent leur vernis.
Quelquefois ſes larmes confuſes
De tes efforts blâment l'excès :
Peut-être il t'aigrit, tu l'excuſes :
L'excès pour toi n'eſt point aſſez.
Lorſque tu combles la meſure
De tes ſervices aſſidus,
Touché de ſon noble murmure,
Tu voudrois faire encore plus.
Dans ce délicieux commerce

D'eſprit

D'eſprit, de goût, de ſentiment,
Malgré le ſort qui le traverſe,
Il eſt heureux en te voyant.
Tout s'embellit par ton image.
L'azur des Cieux eſt plus brillant,
L'air plus frais, ce lieu moins ſauvage:
Tous ſes deſirs y ſont contens.
Les fleurs à ton char enchaînées,
Y ſemblent fixer le printemps;
Et le plaiſir, de ſes années,
Ne fait preſque que des inſtans.
Sa table ſimplement ſervie,
N'uſe point ſon goût naturel:
Il ne faut point de l'Ambroſie [7]
Pour flatter le goût d'un mortel.
A ſes yeux les feſtins de Perſe
Ont moins d'attrait avec plus d'art:
La liqueur que ta main lui verſe,
Eſt meilleure que le nectar [8];
Et dans votre entretien ſtoïque,
Où les Dieux ſemblent prendre part,

7 Ou *Ambroiſie*, viande qu'on ſervoit ſur la table des Dieux.

8 Boiſſon qu'Hébé, fille de Jupiter & de Junon, & déeſſe de la Jeuneſſe, verſoit aux Dieux. N'oſant plus paraître, parce qu'elle étoit tombée un

Votre table a l'air du Portique [9],
Où la Raiſon, ton sûr rempart,
Autrefois, au ſein de l'Attique,
Planta ſon céleſte étendard.
Son ſeul ſupplice eſt ton abſence;
Mais ſans chercher d'autres appuis,
Il a tout dans ta jouiſſance.
Que manque-t-il à deux amis?
Amitié, Déeſſe adorable,
Reçois cet hommage honorable
Que je rends à la vérité.
Quel charme! que de volupté!
La vertu ſuit ton char aimable,
Et ton empire eſt enchanté.
Au ſein du crime qui l'abuſe,
Voyant Damon & Pythias,
Le fier Tyran de Syracuſe
Eſt ébloui de tes appas.
Malgré lui, ſa pitié s'enflâme
A ton feu qui brûle leur ame.

jour en préſence des Dieux, Jupiter donna ſon emploi à Ganimède.

9 Il y avoit un Portique à Athènes, dont la Secte des Stoïciens tira ſon nom. Zénon, un des plus grands Philoſophes Grecs, natif de Citium dans l'île de Chypre, fondateur de cette Secte, le rendit célèbre par les leçons qu'il y donnoit.

Ils ſont dévoués à la mort ;
Mais tu touches ce cœur de glace.
Sa cruauté cède la place
A ton inſurmontable effort.
Denis attendri les embraſſe :
Il brûle d'adoucir leur ſort,
Pourvu que pour prix de leur grace
Il ſoit, en tiers, dans leur tranſport. [10]
Soit deſtin, caprice ou folie,
Il faut qu'une fois à ſon tour,
Dans quelque moment de ſa vie,
On paye un tribut à l'Amour.
Mais ſi ce n'eſt qu'à la figure
Qu'on rend cet hommage trompeur,
Né du beſoin de la nature,

[10] Damon & Pythias, deux célèbres Philoſophes Pythagoriciens vers l'an 400 avant Jeſus-Chriſt. L'amitié les avoit ſi étroitement liés, que Denis le Tyran ayant réſolu d'en faire mourir un, & Damon, deſtiné à la mort, ayant obtenu du Tyran d'aller auparavant règler ſes affaires domeſtiques dans ſa patrie, à condition que ſon ami ſe mettroit, en attendant, en priſon à ſa place, Pythias lui ſervit généreuſement de caution. Le jour marqué pour le retour approchant, ſans qu'on vît arriver Damon, chacun blâmoit le zèle imprudent de Pythias, qui répondoit tranquillement : Je ſuis sûr que mon ami reviendra. Il avoit raiſon ; il ſentoit toute la force de l'Amitié. Damon fut exact à ſa parole ; mais Denis, plein d'admiration pour un exemple ſi rare de fidélité entre deux amis, leur fit grace, & les pria de l'aſſocier à leur amitié. *Cic. L. 3. de Offic.*

Le motif en eſt peu flatteur.
Il défigure la tendreſſe.
Quand l'Amour n'a pour fondement
Que les attraits ou la faibleſſe,
Son règne n'eſt que d'un moment.
Avec la beauté qui ſe fane,
Comme une roſe, en un clin d'œil,
L'attachement qui d'elle émane,
De ſon berceau fait ſon cercueil.
Pour toi, ce n'eſt que ſur l'eſtime
Que tu fondes l'attachement;
Et d'un lien ſi légitime
Le temps reſpecte l'agrément.
Que dis-je? Du tombeau terrible
Où tout meurt, périt & s'éteint,
Sur ta mémoire inextinguible
L'oubli profond n'eſt point empreint.
Lorſque le ciſeau de la Parque
Tranche les jours de mon ami,
Je vole, en pleurant, après lui,
Juſqu'à l'inévitable barque,
Où le Berger voit avec lui
S'embarquer le plus fier Monarque;
Et porté ſur l'aile des vents,

Je voudrois le ſuivre aux lieux ſombres,
Où Caron, nautonnier des ombres,
Ne veut point paſſer les vivans.
Quand des ténèbres éternelles
Il perce à jamais l'épaiſſeur,
Il vit du moins dans ma douleur,
Tant que des dépouilles mortelles
Je traîne le poids & l'horreur.
Mes pleurs ſont ſa pompe funèbre.
Des bords de l'Averne célèbre [11],
Juſqu'aux rives de l'Achéron [12],
Ma voix plaintive & déſolée
Fait tout retentir de ſon nom;
Et mon cœur eſt ſon mauſolée [13].
Sous l'auſpice de la Raiſon,
Là, ſe conſervent ſon image,
Ses ſentimens avec les miens,
Ses exemples, ſes entretiens,
Dignes des jours du premier âge.

11 Marais de Campanie, conſacré à Pluton. Il en ſortoit des exhalaiſons ſi infectes, qu'on croyoit que c'étoit l'entrée des Enfers. Les oiſeaux y tomboient morts en volant.

12 Un des cinq fleuves des Enfers.

13 L'étymologie de ce mot vient de Mauſole, Roi de Carie, à qui ſa femme Artémiſe érigea dans Halicarnaſſe un tombeau ſuperbe, qui paſſa pour une des ſept merveilles du monde.

Mes ſervices ſont l'héritage
De ſa famille au déſeſpoir ;
Et c'eſt ainſi que je ſoulage
Mon chagrin de ne le plus voir.
L'Amour pour les cœurs qu'il ſurmonte,
Eſt ſouvent un mortel poiſon.
Les peines, les remords, la honte,
En font leur affreuſe priſon.
Il eſt peu de flâmes heureuſes
Qui s'allument à ſon flambeau.
O Vénus, tes ſuites fâcheuſes
Sont indignes de mon pinceau.
Déeſſe tendre & meurtrière,
D'un fils trompeur, trompeuſe mère,
Ton culte aimable eſt dangereux.
Tu fis tous les maux de la terre.
Pâris [14] qui brûla de tes feux,
Des Troyens alluma la guerre.
Par toi d'un infame aſſaſſin,
Dont une épouſe impitoyable

14 Appellé auſſi Alexandre, fils de Priam & d'Hécube, qui occaſionna la fameuſe guerre de Troye par l'enlévement d'Hélène, beauté célèbre, fille de Tyndare & de Léda, ſœur de Clytemneſtre, & femme de Ménélas, Roi de Sparte, qui étoit frère d'Agamemnon, Roi d'Argos & de Mycènes.

Oſe armer l'adultère main,
Ce chef des Rois, Roi déplorable,
Vainqueur des flots & d'Ilion,
Malgré ſa gloire & ſon courage,
Le malheureux Agamemnon
Reçut la mort ſur ſon rivage
Où l'attendoit la trahiſon [15].
Par toi la Reine de Carthage [16]
S'immola pour un cœur ſans foi [17].
Tu menas Oreſte en Epire [18].
Hippolyte mourut par toi [19].
Toi ſeule... mais qui peut décrire
La dureté de ton empire
Ni le nombre de tes forfaits?
Ton indécence à te conduire
Ternît l'éclat de tes attraits.

15 Agamemnon, à ſon retour de l'embraſement de Troye, fut aſſaſſiné par Egiſthe, fils de Thyeſte & de Pélopée, qui vouloit épouſer Clytemneſtre. Agamemnon étoit fils de Pliſtène, & petit-fils du cruel Atrée, frère de Thyeſte.

16 Didon.

17 Enée.

18 Où il tua Pyrrhus par jalouſie, & fut cauſe de la mort d'Hermione. Oreſte, fils d'Agamemnon & de Clytemneſtre, étoit allé en Epire en qualité d'Ambaſſadeur de la Grèce, pour redemander Aſtyanax, fils d'Hector & d'Andromaque.

19 Hippolyte, fils de Théſée & d'Antiope. Phèdre ſa belle-mère, n'ayant pas pû le corrompre, eut l'impudence de l'accuſer auprès de Théſée d'avoir voulu attenter à ſon honneur. Ce malheureux père abandonna ſon fils à la fureur de Nep-

Sur l'aile de la Renommée,
Tu portois par-tout les desirs :
Les Dieux eux-mêmes t'ont aimée ;
Mais c'étoit pour leurs seuls plaisirs.
Crois-tu que Mars [20] t'ait estimée,
En voyant ta facilité ?
Illustre Reine d'Amathonte [21],
Souviens-toi de ce jour de honte,
Aux fastes du temps rapporté,
Où vengeant sa tête ombragée,
Vulcain [22] vous prit dans la prison
Qu'à Lemnos pour cette raison
Les Cyclopes avoient forgée.
De tous les Dieux, dans ce filet,
Furieuse autant qu'outragée,
Tu fus la fable & le jouet.
Rien ne souille, Amitié, tes traces.
De l'amour, père du soupçon,

tune, qui le fit dévorer par un Monstre marin, tandis qu'il passoit sur son char sur les bords de la mer.

20 Le Dieu de la Guerre, fils de Junon. Cette Déesse piquée de ce que Jupiter avoit tiré Minerve ou Pallas toute formée de sa tête, sans sa participation, consulta la Déesse Flore, qui lui montra une fleur, sous le sceau du secret, sur laquelle une femme s'asseyant, concevoit tout de suite. C'est ainsi qu'elle donna la naissance à Mars.

21 Ville de l'île de Chypre, où Vénus avoit un Temple.

Tu

Tu n'as point les triſtes diſgraces,
Mais les plaiſirs de la Raiſon.
Vole ſur cette rive heureuſe,
Où la Seine, toute orgueilleuſe
Des regards du meilleur des Rois [23],
Semble à regret ſuivre le poids
Qui dans le ſein des mers l'entraîne.
On diroit qu'oubliant ſes loix,
Elle cherche à calmer ſa peine,
En ſe transformant en fontaine [24].
Fixe tes pas précipités
Chez la Reine de nos cités [25].
Là, loin du faſte & du tumulte,
Au ſein du bruit & des grandeurs,
Un ſage, occupé de ton culte,
De l'âge d'or [26] trace les mœurs.

22 Fils de Jupiter & de Junon, Dieu du feu. Il étoit ſi laid & ſi mal fait, que ſon père le jetta en bas du Ciel d'un coup de pied. Vulcain ſe caſſa la jambe en tombant, & en fut toujours boiteux. Il forgeoit les foudres de Jupiter dans les îles de Lypare & de Lemnos, & ſur le mont Etna, avec les Cyclopes ſes forgerons, géants monſtrueux, qui n'avoient qu'un œil au milieu du front. Vulcain furieux du commerce de Mars avec ſa femme Vénus, forgea un filet de fer dans lequel il les ſurprit tous deux, & les donna en ſpectacle à tous les Dieux.

23 Henri IV.

24 La Samaritaine, Fontaine ſur le Pont-Neuf.

25 Paris.

26 Les Poëtes ont feint qua-

L'art d'aimer forme ſa ſcience ;
Et ſes jours ne s'écoulent pas
Dans le néant de l'indolence,
Ni dans l'excès des embarras.
Dis-lui que l'abſence cruelle,
Ni le temps qui dévore tout,
N'altèrent point l'ardeur fidelle
Que pour lui je porte par-tout.
Dis-lui qu'il vive, & que je l'aime ;
Dis-lui qu'il m'aime, & ſoit heureux :
Que mon bonheur eſt en lui-même,
Et le ſien dans mes premiers vœux.
Tu ne peux mettre à ce meſſage,
Fille des Dieux, trop de chaleur.
Pour garans de mon tendre hommage,
Porte-lui mes vers & mon cœur.

tre différens âges du monde. L'âge d'or, où les hommes vivant dans l'innocence ſous le règne de Saturne, la terre n'avoit pas beſoin de leur travail pour être fertile. On ne ſentoit ni les beſoins ni les paſſions. L'âge d'argent, qui eſt le tems que Saturne paſſa en Italie, où il enſeigna l'art de cultiver la terre. L'âge d'airain, où après la retraite de Saturne, les mœurs commencèrent à ſe corrompre ; & l'âge de fer, où tous les crimes inondèrent la terre impunément.

EPITRE IV.

A UN ONCLE, *ſur ſa Convaleſcence.*

QUEL Dieu, ſenſible à ma douleur,
De mes ſens m'a rendu l'uſage ?
Le calme ſuccède à l'orage.
Tous les plaiſirs ſont dans mon cœur.
Cher Oncle, quelle peine horrible,
Que de pleurs m'ont coûté vos maux !
L'amitié ſeule eſt ſi ſenſible.
J'ai vû d'ici d'affreux couteaux [1]
Qui s'alloient rougir dans vos veines :
Déguiſés ſous de plus beaux noms,
J'ai vû chez vous tous les poiſons [2]
Dont Médée [3] effrayoit Athènes.
J'ai vû des Prêtres, des tombeaux,
Le deuil errant dans des ténèbres
Qu'éclairoient des torches funèbres :
J'ai tout vû juſqu'à vos lambeaux.

[1] Les ſaignées.
[2] Les médecines.
[3] Magicienne fameuſe par ſes empoiſonnemens.

J'ai vû votre épouſe charmante,
Baignant votre lit de ſes pleurs,
Des ſoins de la plus tendre amante
Donner l'exemple à tous les cœurs;
Et quand la Parque impitoyable [4]
Faiſoit ſur vos jours devant moi
Briller ſa faulx épouventable,
Je mourois avec vous d'effroi.
Mais enfin l'heureuſe influence
De quelque aſtre levé ſur nous,
Vous rend à notre impatience.
Votre ſort eſt déjà plus doux.
O jours de la convaleſcence,
Momens filés par Lachéſis [5],
Après une longue ſouffrance,
De quel charme êtes-vous remplis!
Tout change en cet inſtant paiſible.
Rien n'eſt alors ſans intérêt.
Il n'eſt point à nos yeux d'objet
Pour qui le cœur ſoit inſenſible.
Le Soleil, ce flambeau des Cieux
Dont l'éclat fait naître le monde,

4 Atropos. | 5 La Parque favorable.

D'une lumière plus féconde
Répand les flots délicieux.
On reſpire, on ſemble renaître.
Sortir des portes du trépas,
C'eſt acquérir un nouvel être ;
Et l'on s'augmente à chaque pas.
Par le retour de l'eſpérance
La crainte au loin s'évanouit :
Avec les tranſports de l'enfance ;
La vieilleſſe ſe réjouit.
L'été n'a plus ſon indolence ;
Ni l'hiver ſes affreux glaçons :
On voit le printemps & l'automne
Des dons de Flore & de Pomone
Enrichir ces triſtes ſaiſons.
La nature ſe renouvelle.
Tout l'Univers paraît plus beau.
La ſanté ramène avec elle
De nouveaux ſens, un goût nouveau.
Le ſimple chant d'une fauvette
Eſt un concert harmonieux,
Et l'odeur d'une violette
Le parfum le plus précieux.
Les déſerts brûlans de Lybie

Ont l'attrait d'un riant vallon ;
Liſette eſt cent fois plus jolie ;
La fougère vaut un gazon.
Philomèle d'un ton plus tendre
A Procné [6] chante ſon malheur ;
Et des airs qu'elle fait entendre,
Charmant l'ennui du Laboureur,
Bientôt les plaines déſolées
Sont couvertes & repeuplées.
Le cours tranquille d'un ruiſſeau,
L'émail naiſſant d'une prairie,
La jeune vigne que marie
L'Agriculteur avec l'ormeau,
L'aſpect d'une moiſſon jaunie,
L'amphithéâtre d'un côteau
Où mène une pente adoucie,
Et tant d'objets qui ſur nos ſens
Ne faiſoient que gliſſer à peine,

[6] Philomèle, fille de Pandion, Roi d'Athènes. Térée, Roi de Thrace, qui avoit épouſé Procné ou Pogné, ſœur de Philomèle, fit violence à cette Princeſſe, & pour l'empêcher d'en parler à Procné, il lui coupa la langue, & l'enferma. Philomèle peignit le crime de Térée ſur une toile qu'elle envoya à ſa ſœur ; & Procné après l'avoir délivrée de ſa priſon le jour de la fête des Orgies, fit à Térée ſon mari un feſtin de ſon propre fils Itys.

Sont devenus intéreſſans.
Un antre, une forêt prochaine,
Un temple, de ruſtiques toits,
Un Berger qui ſur la fougère
Parle d'amour à ſa Bergère,
Heureux tous les deux de leur choix,
Ont mille charmes qu'autrefois
En ſanté l'on ne goûtoit guère.
Dans cette nouvelle carrière
On croit tout voir pour la première fois.
Un ſonge, un rien, une chimère
Dont le deſir fait des tableaux,
Sont des jouiſſances réelles;
Et les careſſes mutuelles
Que ſe font les tendres oiſeaux,
Dans leurs ardeurs, vifs & fidèles,
A nos yeux témoins de leurs feux,
Peignent ces douceurs immortelles
Qu'on eſt près de goûter comme eux.
Tout eſt ſpectacle pour les yeux,
Tout eſt plaiſir pour la tendreſſe,
Pour le cœur tout eſt ſentiment.
La volupté dans la faibleſſe
Semble trouver ſon aliment.

De l'aimable convaleſcence
Tel eſt le règne raviſſant :
La ſanté par trop de conſtance
Eſt celui de l'indifférence,
Où rien ne vit qu'en languiſſant.
A peine on ſent ſon exiſtence :
Dans une longue jouiſſance
Le goût ſe blaſe en s'émouſſant.
Le plan d'une vie uniforme
N'eſt preſque qu'un état de mort :
C'eſt la variété qui forme
Le ſentiment & le tranſport.
L'eſprit après la maladie
Semble commencer à penſer.
Sa lumière ſe raréfie :
Il croit toujours tout commencer.
Comme une roſe épanouie,
Le cœur s'ouvre à tous les deſirs,
Et fait dans cette vive Orgie [7],
L'apprentiſſage des plaiſirs.

7 *Fureur.* Les Orgies étoient des fêtes en l'honneur de Bacchus, ainſi que les Bacchanales qui étoient peut-être les mêmes, ainſi nommées de la fureur avec laquelle les Bacchantes, Prêtreſſes de ce Dieu, les célébroient.

S'il met un frein à ſon envie,
Parce qu'il craint de trop oſer,
Cet obſtacle la multiplie,
En l'empêchant de s'épuiſer :
C'eſt retrancher de notre vie,
Cher Oncle, que d'en abuſer.
Vous que la voix de la ſageſſe
Rend attentif à ſes accens,
Qui brûlez un ſi pur encens
Sur l'autel de cette Déeſſe ;
Profitez de ces heureux jours
Que vous file aujourd'hui la Parque [a]
Avant que Caron pour toujours
Ne vous reçoive dans ſa barque,
Où les plaiſirs ni les amours
Ne ſuivent point, quand on s'embarque,
Ni le Berger ni le Monarque.
Dans ſon imperceptible cours
Le temps emporte nos années.
Le paſſé n'eſt qu'un ſonge vain,
L'avenir eſt très-incertain,
Le préſent pour nos deſtinées

[a] Lachéſis.

Eſt le ſeul moment de jouir :
Donnons-le, cher Oncle, au plaiſir.
Mêlant les goûts du ſage Horace
A ceux du tendre Anacréon,
Entre Bacchus & Cupidon
Fixons à jamais notre place ;
Mais ne perdons pas la raiſon
Dans le vin ni dans la tendreſſe.
Bûvons ſans nuire à la chanſon,
Aimons ſans art & ſans faibleſſe :
Un penchant ſans délicateſſe
Eſt moins un plaiſir qu'un poiſon.
Dans la morale d'Epicure [9]
J'ai puiſé ces réflexions :
Le bonheur eſt dans ſes leçons.
Car n'en croyez point l'impoſture
Qui borne ſon ſyſtême aux ſens.
C'étoit une volupté pure ;

9 Philoſophe de la plus grande célébrité, né à Gargetium dans l'Attique environ 340 ans avant Jeſus-Chriſt. Il faiſoit conſiſter la félicité de l'homme, non point dans le plaiſir des ſens, comme ſes ennemis l'ont publié, mais dans la volupté qui eſt inſéparable de la vertu. Quelle fête ! quel ſpectacle pour moi, s'écria un jour Dioclès, en voyant Epicure qui ne manquoit pas une occaſion d'aller dans les Temples ! je ne vis jamais mieux la grandeur de Jupiter, que depuis que je vois Epicure à genoux.

Ses plaiſirs étoient innocens.
Au compas de la tempérance
Il meſuroit l'amuſement.
Folâtre & ſage ſobrement [10],
Les excès par leur redondance
Ne corrompoient point ſes douceurs :
La joie étoit, dans ſa balance,
En équilibre avec les mœurs.
L'amitié, ce charme des cœurs,
Etoit ſon goût de préférence.
Mais je fatigue longuement
Vos yeux & votre complaiſance :
Cher Oncle, la convaleſcence
A beſoin de ménagement.
Adieu, mon cœur loin de vos plages
Forcé de vivre par le ſort,
Dans le deſir & le tranſport,
Vers vous par jour fait cent voyages.
Je laiſſe aux fourbes les ſermens :
Adieu, mon Oncle ; pour ôtages
Vous avez tous mes ſentimens.

10 *Miſce ſtultitiam conſiliis brevem.* HOR. Od. 12. L. 4.
Il faut mêler un peu de folie à beaucoup de ſageſſe.

Et toi qu'au nombre des ſept ſages
La Grèce eût mis avec honneur,
O toi dont l'art conſervateur
Me rend la moitié de moi-même,
En ſauvant cet oncle que j'aime;
Cher Dufau [1] dont mon ſouvenir
Garde agréablement l'image,
Reçois pour graces cet hommage
Qu'au loin ma Muſe oſe t'offrir.
La tendre amitié qui nous lie,
Et dont ces vers ſont des rayons,
A la reconnaiſſance unie,
A taillé pour toi mes crayons.

[1] Médecin de la ville de Dax, & homme d'eſprit & de Lettres.

EPITRE V.

SUR LE PRINTEMPS.

L'HIVER a vomi ſes frimats.
Le Printemps, Dieu de la nature,
Rend à la terre ſa parure :
Tout fleurit ſous ſes heureux pas.
Les torrens tombant des montagnes,
Ne ravagent plus les campagnes :
Leur bruit terrible eſt arrêté.
Devenus des ruiſſeaux tranquilles,
Ils coulent pour porter aux villes
L'abondance avec la ſanté.
Le Printemps, ſur ſon char de roſes,
Ramène avec lui les beaux jours ;
Et ſous ſes ordres les Amours
Préſident aux Métamorphoſes.
C'eſt la plus belle des ſaiſons ;
L'âge d'or, l'enfance du monde.
L'aſtre du jour par ſes rayons
Va rendre la terre féconde.

Des plaiſirs qui nous ſont offerts ,
Le ſentiment règle l'uſage.
L'air eſt pur , les arbres ſont verds ,
Et les buiſſons ont leur ombrage.
Flore exauçant ſon tendre amant ,
Qui la careſſe , & qui l'adore ,
Il eſt heureux à tout moment.
Elle devient plus belle encore ,
En répondant à ſon ardeur ;
Et c'eſt alors que chaque fleur
Emprunte d'elle ſa couleur ,
En naiſſant des pleurs de l'aurore.
Par l'amour tout eſt animé.
On ſe promène , l'on reſpire.
L'air eſt rafraîchi par Zéphire ,
Par les fleurs il eſt embaumé.
On diroit que chaque prairie
Eſt un canton de l'Arabie [1].

1 Où naiſſent les parfums les plus précieux. L'Arabie eſt une preſqu'île très-vaſte dans l'Aſie. Elle eſt diviſée en trois parties , l'Arabie pétrée, l'Arabie déſerte & l'Arabie heureuſe. L'Arabie pétrée tire ſon nom de Pétra , ſon ancienne Capitale. Sa partie ſeptentrionale eſt peu habitée à cauſe de ſa ſtérilité , mais la partie méridionale eſt aſſez peuplée. L'Arabie déſerte eſt ainſi nommée de la nature du pays entrecoupé de montagnes & de ſables arides. La capitale eſt Ana. L'Arabie heureuſe eſt

Le Printemps pour les doux plaiſirs
Fait naître les ardens deſirs.
L'amour partage ſon empire.
Ils ont tous deux l'art de charmer.
Tout eſt ſenſible, tout ſoupire,
Et tout prend un cœur pour aimer.
Le règne du bonheur commence.
Philomèle dans les forêts
De la nuit trouble le ſilence,
En chantant ſes tendres regrets.
Ses eſpérances & ſes craintes
S'uniſſent pour la déſoler;
Mais l'écho [2] répétant ſes plaintes,
Semble vouloir la conſoler.
Toutes les Nymphes s'attendriſſent
Par le murmure des ruiſſeaux;
Et les rivages retentiſſent
Des amours des jeunes oiſeaux.

le pays du monde le plus beau & le plus fertile. Il y a une verdure continuelle. Son agréable température lui a fait donner ſon nom. Sanaa en eſt la capitale.

[2] Fille de l'air & de la terre, qui habitoit aux bords du fleuve Céphiſe dans la Phocide. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeoient, pour avoir parlé d'elle imprudemment. Mépriſée de Narciſſe, elle ſe retira ſur les montagnes & dans les forêts, où elle ſècha de douleur, & fut métamorphoſée en Rocher.

Les troupeaux nombreux qui bondiſſent
Au joli ſon des chalumeaux,
Négligent exprès l'herbe tendre,
Pour écouter & pour apprendre
Les harmonieux entretiens
Que de Phaon Sapho charmée,
Chante envain pour en être aimée,
Sur les rivages Lesbiens.
Que dis-je? le Printemps ordonne,
Enrichit les autres ſaiſons:
Cérès en reçoit ſes moiſſons;
Il eſt le père de Pomone.
Les fleurs qui naiſſent des bourgeons,
Deviennent des fruits en automne.
Le vieux Silène [3] peut ſans fin
S'enivrer avec confiance:
Le Printemps lui promet d'avance
Qu'il ne manquera pas de vin.

[3] Vieux Satyre, qui avoit été le nourricier & le compagnon de Bacchus. Il étoit toujours ivre; mais il avoit le vin ſi agréable, qu'il ſe faiſoit aimer de tous les Bergers & de toutes les Bergères des campagnes de l'Arcadie.

EPITRE

EPITRE VI.

A MADEMOISELLE DE *** *en lui envoyant un Abrégé de la Fable, qu'elle m'avoit prié de lui faire.*

Vous voulez, Iris, qu'en ce jour,
Je crayonne en traits laconiques
L'hiſtoire des Dieux poëtiques ;
Mais je ne connais que l'Amour.
Vers lui mon ame eſt emportée ;
Et juſqu'ici peu curieux
Si la Fable avoit d'autres Dieux,
J'euſſe été ſans vous un Athée [1].
Mais faiſant mes loix de vos vœux,
J'ouvre, Iris, mes livres poudreux ;
Et du temple de la pareſſe
Porté ſur les bords du Permeſſe [2],
Dont les eaux ont tant de pouvoir,

[1] On n'a pas beſoin de prévenir qu'il ne peut être queſtion ci que des Dieux de la Fable.

[2] Fleuve conſacré aux Muſes, qui coule au bas du mont Hélicon.

Du chemin qui mène au Parnaſſe [3],
J'ai bientôt reconnu la trace ;
Et c'eſt-là qu'on peut tout ſavoir.
Sur cette montagne ſacrée
Sont nés les talens enchanteurs.
Là d'Apollon & des neuf Sœurs [4]
Eſt la demeure révérée.
Là, j'ai dans un moment appris
Que cet enfant, Dieu de Cithère,
Que je prenois pour votre fils,
L'Amour, avoit une autre mère.
Sous la planète des jaloux
J'ai vû Vénus & les trois Graces [5],
Furieuſes que ſur vos traces
Tous les cœurs aient leur rendez-vous.
De leurs beaux yeux couloient des larmes,
Qui ſembloient augmenter leurs charmes.

3 Mont dans la Phocide, célèbre par le ſéjour d'Apollon & des neuf Muſes, à qui Parnaſſus, fils de Neptune & de Cléodore, donna ſon nom, parce qu'il habitoit aux environs de cette montagne.

4 Les neuf Muſes, Clio, Melpomène, Thalie, Euterpe, Terpſicore, Erato, Calliope, Uranie & Polymnie, filles de Jupiter & de Mnémoſyne, & déeſſes des ſciences & des arts.

5 Ou Charites, filles de Jupiter & de Vénus ou d'Eurynome ; qui ſont Euphroſine, Thalie & Aglaia. On les peint avec un air riant, les mains entrelacées les unes dans les autres. Elles étoient toujours à la ſuite de Vénus.

On voyoit à chaque ſoupir
Quelque Dieu galant s'attendrir.
L'Olympe [6], Paphos [7] & Cythère [8]
Retentiſſoient de leur douleur.
Moi-même . . . mais non ; de mon cœur
Excuſez l'erreur paſſagère.
Vous ſeule épuiſez mon ardeur.
Malgré l'intérêt invincible
Que m'inſpiroit leur déſeſpoir,
J'avois un plaiſir plus ſenſible
A penſer à vous qu'à les voir.
J'ai vû les Parques [9], les Furies [10],
Les Heſpérides [11], les Harpies [12],

6 Célèbre montagne de Theſſalie, où Jupiter tenoit ſa Cour.

7 Ville de Chypre, où Vénus avoit un Temple.

8 île de la Méditérannée entre l'île de Crète & le Péloponeſe, conſacrée à Venus.

9 Les trois Parques, filles de l'Enfer, étoient Clothon, Lachéſis & Atropos. Elles préſidoient au deſtin des hommes. Clothon tenoit la quenouille, Lachéſis filoit, & Atropos coupoit le fil de la vie avec des ciſeaux.

10 Ou Euménides, trois filles de l'Achéron & de la Nuit, Alecton, Mégère & Tiſiphone, deſtinées à tourmenter les ombres des méchans dans le Tartare. Des ſerpens ſifflοient ſur leur têtes, & leurs mains étoient armées de flambeaux ardens.

11 Églé, Aréthuſe & Heſpéréthuſe, filles d'Heſper. Elles avoient un beau jardin gardé par un Dragon, où naiſſoient des pommes d'or. Hercule tua le Dragon, pour en cueillir.

12 Trois Monſtres, Aëllo, Ocypète & Célœno, filles de

Le Styx, le Léthé, l'Achéron,
Le Cocyte, le Phlégeton [13],
Et le Tartare [14] & l'Eliſée [15],
Et le fil qui ſauva Théſée [16].
Enfin j'ai vû l'enchaînement
De tous ces contes agréables,
Qui prirent, ſous le nom de Fables,
La vérité pour fondement.
Vous allez donc être obéie,
Et j'écris les traits principaux
Dont la fable ſe glorifie.
Heureux cent fois ſi ces travaux,
Entrepris afin de vous plaire,
Pouvoient mériter ce ſalaire!
Mais où s'égarent mes accens?

Neptune & de la Terre. Elles avoient le viſage d'une femme, le corps d'un vautour, avec des aîles, des griffes aux pieds & aux mains, les oreilles d'ours.

13 Les Cocytes, Fleuves des Enfers.

14 & 15 Les Enfers dont Pluton étoit le Dieu & le Roi, & dont Minos, Eaque & Radamanthe étoient les Juges, contenoient les champs Eliſés, qui étoient le ſéjour de ceux qui avoient bien vécu; & le Tartare, demeure des malheureux. Le chien Cerbère à trois têtes & à trois gueules étoit toujours à la porte pour empêcher les vivans d'y entrer, & les morts d'en ſortir.

16 Théſée, Roi d'Athènes, fils d'Egée & d'Ethra, qui après avoir tué le Minotaure, ſortit du labyrinthe de Crète par le moyen d'un peloton de fil qui lui donna Ariane fille de Minos.

Déjà votre gloire ombrageuſe
Croit voir une Epître amoureuſe
Sous la vapeur de mon encens.
Mais du courroux qui vous anime,
Modérez un peu les tranſports :
Mes ſentimens ſont votre crime,
Et vos appas ſont tous mes torts.
Si vous trouvez un ton trop tendre
Aux traits qu'ébauche mon crayon,
Cela ne doit point vous ſurprendre :
Vous m'avez ôté la raiſon,
Qui m'eût empêché de le prendre.

EPITRE VII.

A MADEMOISELLE DE *** *en lui envoyant la Comédie des Proverbes qu'elle m'avoit demandée.*

Vous me demandez les Proverbes :
Non point ceux du Roi Salomon,
Où depuis l'homme jusqu'aux herbes,
Il a traité de tout à fond ;
Mais ceux dont sans goût ni génie
Le fou Momus [1], malgré Thalie [2],
Dans l'excès de sa déraison,
Fit une plate Comédie,
Dont il puisa l'économie
Dans les bourbiers de l'Hélicon.

[1] Dieu de la Folie, fils du Sommeil & de la Nuit, représenté avec un masque qu'il lève de dessus le visage, pour marquer que toute son occupation étoit de reprendre avec liberté les actions des Dieux & des hommes. Neptune ayant fait un taureau, Vulcain un homme, & Minerve une maison, Momus trouva que les corne du taureau étoient mal plantées qu'il auroit fallu faire une pe tite fenêtre au cœur de l'hom me, pour y voir ses secrets, & que la maison étoit trop massi ve pour qu'on pût l'emporter si l'on avoit un mauvais voisi

[2] Déesse de la Comédie, un des neuf Muses.

Tels qu'ils ſont, avec déférence
Je les remets entre vos mains :
Iris, pour mon obéiſſance
Tous vos ordres ſont ſouverains.
Vous qui ſavez donner aux choſes
Exactement le prix qu'il faut ;
Vous qu'une mère ſans défaut
Mène au bonheur parmi les roſes ;
Vous qui d'un père aimé des Dieux,
Embelliſſez les deſtinées,
Qui charmez déjà tous les yeux
De l'aurore de vos journées ;
Vous, dis-je, pleine d'agrément,
En qui, comm'aux ames bien nées,
L'eſprit, le goût, le ſentiment
N'ont point attendu les années ;
Un jour, une heure, un ſeul moment
Liſez les Proverbes pour rire ;
C'eſt l'eſprit qui les fit écrire :
Faites-en votre amuſement.
Mais ſouffrez qu'un ami vous diſe
Qu'il en faut citer rarement.
Parlant proverbialement,
Souvent, Iris, on ſanchopiſe [1].

[1] Terme créé ſur le nom de *Sancho* qui ne parloit que par proverbes.

Vous m'entendez. Comme Sancho [4],
A Paris comme au Toboſo [5],
L'on ſe couvre de ridicules.
Vivez longtems : un tas d'émules,
De ſottes, d'eſprits à l'envers
Et de laides à s'aller pendre,
Vous donneront trop de travers,
Sans vous tourmenter pour en prendre.
Des talens, un langage tendre,
Vos beaux yeux, vos charmes divers
Seront des crimes pour les belles ;
Et vous devez attendre d'elles
Un éternel reſſentiment.
Rien ne calme la jalouſie.
Vous êtes, Iris, trop jolie,
Pour pouvoir l'être impunément.
Excuſez mes rimes chagrines :
J'ai trop longtems moraliſé ;
Mais enfin parmi les épines
Il faut toujours aller chauſſé [6].

4 Sancho Pança, fameux valet ou écuyer de Don Quichotte.

5 Lieu de la naiſſance d'Alonza Lorenço, jeune & jolie payſane dont Don Quichotte fit la Dame de ſes penſées ſous le magnifique nom de Dulcinée du Toboſo.

6 Proverbe très-connu.

Si

Oſerai-je, à leur tour, des Dames
Ebaucher du moins le tableau ?
Je l'oſe. Jamais ſur les femmes
Il ne faut tirer le rideau.
Si leur beauté nous eſt ſacrée,
Des traits d'une plume égarée
Elles s'offenſent faiblement.
Pourvû qu'on épargne leurs charmes,
On peut tout dire impunément :
Le reſte ne vaut pas leurs larmes.
Séduites par tempérament,
Et ſéduiſantes par étude ;
Elles ſe font une habitude
De tyranniſer un amant :
A l'inconſéquence, au caprice ;
A l'intérêt, ſans compliment,
Elles en font le ſacrifice.
La faibleſſe eſt leur ſentiment ;
L'inconſtance leur caractère,
La vanité leur élément,
Et la toilette leur chimère ;
Leur ſoin, leur goût & leur tourment.
Leurs penchans ſont leurs ſeuls oracles :
Elles n'ont qu'Elles pour objet.

Les femmes ſont de beaux ſpectacles
Dont il faut craindre l'intérêt.
Tel eſt, Ariſte, le grand nombre
De nos Déeſſes de Paris;
Et ce portrait n'en eſt que l'ombre:
Ajoûtez-y le coloris.
Plus d'un mari, nouveau Céphale [32],
Tout orgueilleux d'une veſtale,
Trouve en ſa femme une Procris.
Mais il en eſt d'une autre eſpèce.
J'en connais d'un eſprit heureux,
D'un cœur ſincère & généreux,
Sans art, ſans travers, ſans faibleſſe;
Fidelles aux loix de l'honneur,
Dont le beau naturel annèxe
Le mérite de notre sèxe
A tous les agrémens du leur.
Telle eſt la jeune & belle Iſsère;
Dont l'adorable caractère
Epuiſe tous mes ſentimens:
Ses beaux yeux, ſes attraits charmans
De la Déeſſe de Cithère [33]

[32] Céphale s'étant déguiſé pour éprouver la fidélité de ſa femme Procris, elle l'écouta favorablement. = [33] Vénus.

Peignent les tendres agrémens.
Un ſeul défaut ternit en elle
L'art de plaire invinciblement :
Si l'on charme, quand on eſt belle,
On eſt plus aimable en aimant.
Cependant cette Iſsère même,
Je ne la vois que rarement,
Quoiqu'à la voir à tout moment
Je ſentiſſe un plaiſir extrême ;
Mais par malheur ces doux plaiſirs
Font naître envain d'autres deſirs.
A quoi donc paſſes-tu ta vie,
Me direz-vous avec pitié ?
Tu corromps tout par ta folie.
Jupiter ! où ſuis-je lié ?
Ariſte, modérez l'envie
Où s'abandonne votre cœur :
Calmez ces ardeurs inquiètes :
Vous êtes très-bien où vous êtes.
Partout on trouve le bonheur.
Voulez-vous ſavoir mon ſyſtême,
Et la manière dont je vis ?
La retraite eſt mon bien ſuprême.
Philoſophe ſous mes lambris,

Avec des livres & moi-même,
J'éloigne l'ennui d'où je ſuis.
Ce n'eſt point que, nouveau Narciſſe [34],
De moi ſeul je ſois amoureux :
Indigné de ſon ſot caprice,
Je trouve l'amour-propre affreux.
Jamais de ce penchant funeſte
Mon cœur n'affligea mes amis.
Sur le peu que je vaux du reſte,
Mes yeux ne ſont point éblouis.
Je lis, & j'occupe ma vie,
Sans aſpirer à trop ſavoir ;
Et toute ma philoſophie
Eſt bornée aux loix du devoir.
Dans un appartement ſublime
Où mon cœur reſpire un air pur ;
Les plaiſirs ennemis du crime,
Deſcendent ſur un char d'azur.
C'eſt-là qu'avec l'utile Horace,
Attentif à ſuivre ſa trace,

34 Fils de Céphiſe & de Liriope. Il devint ſi épris de lui-même, en ſe voyant dans une fontaine, qu'il ſécha de langueur. Toutes les Nymphes l'aimoient ; mais il n'en avoit écouté aucune.

Je me ris ſagement des ſots.
Tranquille dans mon hermitage,
Je ne cherche point le ſuffrage
Des coquettes ni des dévots.
Je veux dire de ces faux-ſages,
La honte de l'humanité,
Indignes des juſtes hommages
Qu'on ne doit qu'à la vérité.
La flatterie incompatible
Avec les ſentimens d'honneur,
Eſt à mes yeux d'un lâche cœur
La marque la plus infaillible.
Je n'eus jamais ce travers-là.
Non qu'en mon ſens pourtant j'abonde:
Semblable à Soſie [35] en cela,
Je ſuis l'ami de tout le monde;
Mais enfin, il faut l'avouer,
Je me ſens rétif à louer
La fortune, l'impertinence,
L'amour-propre, la fatuité,
L'eſprit terni par l'ignorance,
Et le cœur ſans aménité;

35 Valet d'Amphitrion dans la Comédie de ce titre de Molière.

Et le Roi fameux de Lydie [36],
Ni tout l'or qu'il pouvoit avoir,
N'auroient pas de ma main roidie
Le plus faible coup d'encenſoir.
Chacun ſent un attrait ſuprême,
A dit un Poëte enchanteur [37],
Qui commandant au fond du cœur
L'entraîne vers l'objet qu'il aime.
L'art des vers eſt ma paſſion,
L'aſtre vainqueur qui me domine,
Mes plaiſirs par réfléxion,
Tout mon penchant & la racine
Qui dans mon ame abondament,
Avec ſon eſſence divine,
Fait circuler le ſentiment.
Imitant Properce, Catulle,
Ovide, Anacréon, Tibulle,
J'y vais puiſer l'amuſement:
Fidèle à ce goût librement,
Tantôt dans Homère ou Virgile
J'admire des traits glorieux;
Et tantôt je chante tranquile

36 Créſus.
37 *Trahit ſua quemque voluptas.* Virgile, Eglogue 2.

Mes amis, les belles, les Dieux.
Un cœur que l'art des vers enflâme
Se porte au bien facilement :
La poëſie agrandit l'ame,
Trop faible naturellement.
Elle eſt, de ſon fond, riche & belle.
Si la Fontaine abuſe d'elle,
C'eſt une faute de ſa part ;
Et non point le crime de l'art.
A ſon origine éternelle,
A ſa première fonction
Racine le fils la rappelle,
En chantant la Religion.
Par ſon agréable harmonie
On vole de la terre aux cieux :
C'eſt le nectar, c'eſt l'ambroſie
Qu'on ſert à la table des Dieux.
Sans la bonté de ſon uſage,
En auroient-ils fait leur langage ?
L'Olympe [38] en retentiroit-il ?
Tel, Ariſte, tel eſt le fil

[38] Célèbre montagne de Theſſalie où les Dieux faiſoient eur ſéjour.

Dont à l'exemple de Théſée [39],
Uſe ici mon ame épuiſée
De douleur, d'ennui, de travaux,
Pour ſortir, avant d'être uſée,
Du labyrinthe de ſes maux,
Avec cette amante abuſée [40]
Du beau ſang du ſage Minos.
Le Spectacle a de quoi me plaire :
Pour mon oreille & pour mes yeux
Euterpe [41] & ſa ſœur plus légère [42]
Ont des charmes délicieux.
De Melpomène [43] & de Thalie [44]
J'aime les pleurs & la folie ;
Et varié dans mes plaiſirs,
Jamais un trop fréquent uſage
De ceux que le ſort me ménage,
N'émouſſe mes premiers deſirs.
Souvent au bord d'une onde claire

39 Théſée, Roi d'Argos, ſortit du labyrinthe de la Crète, après avoir tué le Minotaure, au moyen d'un peloton de fil que lui donna Ariane, fille de Minos.

40 Ariane ayant ſuivi Théſée, il l'abandonna ſur un rocher dans l'île de Naxos.

41 Euterpe, Déeſſe de la Muſique.

42 Terpſicore, Déeſſe de la Danſe.

43 Déeſſe de la Tragédie.

44 Déeſſe de la Comédie.

Je

Si bientôt un ſentiment tendre
Vient flatter votre jeune cœur,
Souvenez-vous que ſous la cendre
Souvent ſe cache un feu trompeur.
Que dis-je ? Suivez les exemples
Que vos foyers offrent aux yeux :
On croiroit voir chez vous des Dieux,
Si les mortels avoient des temples.

ÉPITRE VIII.

SUR LES EMBARRAS DE PARIS, *à M. de* ***.

ARISTE, au ſein des Tuileries[1],
Le pays des galanteries,
Théâtre de la volupté,
Où la coquette au ſot génie,
A l'œil vif, à l'air effronté,
Au Petit-Maître réunie,
Achète à grands frais le mépris,
Aſſis ſur des gazons fleuris
Dans le fond d'une ſombre allée,
En voyant la feuille à l'envers,
Ma muſe tranquille, iſolée,
Vous crayonne ces faibles vers,
Que les oiſeaux par leurs concerts,
Zéphire par ſa douce haleine
Me font créer preſque ſans peine.

[1] Le plus beau Jardin de l'Europe & du monde.

Le hazard conduiſant ma main,
A ſes loix docile & fidelle,
Sans art, ſans ſuite & ſans deſſein
Ma plume les laiſſe après elle ;
Et ſéduit par les ſeuls accens
Marqués au coin de la molleſſe,
Sur les autels de la pareſſe
Mon goût allume mon encens.
Je déteſte, je fuis la gêne,
Germe empeſté de la migraine.
L'amuſement doit être aiſé :
Par tous les ennuis de la vie
Notre eſprit eſt aſſez uſé,
Sans me permettre la folie
De me faire encore un tourment
D'un talent né pour l'agrément.
La fraicheur, l'ombre, le ſilence
Autoriſent ma négligence ;
Et charmé de l'aimable ton
Dont Ovide chantoit Corine [2],
Vous m'êtes la double colline,
Les neuf Sœurs, Pégaſe, Apollon.

[2] Beauté célèbre, amante d'Ovide.

Je veux aujourd'hui, faible Apelle [3],
Vous peindre Paris dans mes vers,
Séjour unique, ſans modèle
Dans les mondes de Fontenelle,
Non plus que dans notre univers.
Mais pour vous ſeul ſur mon enclume,
Peut-être d'un zèle indiſcret,
Frappant cet ouvrage imparfait,
Pour la bonne odeur de ma plume
Gardez-moi ſur-tout le ſecret.
Vous n'y verrez pas cette grace,
Ces tours heureux ni ces beaux traits
Que ſous l'Auguſte des Français [4]
Y mit autrefois leur Horace [5].
Si vous croyez que mes écrits
Puiſſent briller de cette pompe
Dont il charma tous les eſprits,
Une groſſière erreur vous trompe.
Deſpréaux, ce peintre des Dieux,
N'a point de rival qu'il redoute :
On n'a jamais trouvé la route

3 Le plus grand Peintre de l'antiquité, de l'Iſle de Cos, vers l'an 300 avant Jeſus-Chriſt, contemporain d'Alexandre, qui défendit par un Edit à tout autre Peintre de faire ſon portrait.

4 Louis XIV.

5 Boileau.

Qu'il s'étoit faite vers les Cieux.
Quelquefois ma philoſophie
S'amuſe de la poëſie,
Au Parnaſſe, loin d'Apollon.
N'ayant point le talent ſublime
De m'élever juſqu'à ſa cime,
Je m'arrête au bas du vallon.
Je n'ai point la métromanie [6]:
Je laiſſe à la témérité
Cet art que la dent de l'envie,
L'ignorance, la jalouſie
Déchirent avec cruauté.
L'Idole à qui je ſacrifie,
Eſt l'honorable liberté.
A la ſatyre, à la ſaillie
Mon goût ne s'eſt jamais prêté.
A peine ma Muſe ſe fie
Au badinage, à la gaîté.
Il eſt rare que l'on allie
Le talent de la raillerie
Avec l'exacte probité.
Je n'ai fait de vers de ma vie
Que pour plaire à quelque beauté.

[6] La démengeaiſon de faire des vers.

Si quelquefois par complaiſance
J'ai ſatisfait d'autres deſirs ;
Si pour amuſer mes loiſirs,
J'ai rimé quelque extravagance ;
Des limites de la décence,
Jamais mes vers ne ſont ſortis ;
Et j'ai borné leur exiſtence
Au cercle étroit de mes amis.
Paris, Ariſte, eſt un myſtère.
On peut le dire en général
Le centre du bien & du mal.
Mais tentons une autre carrière.
A mes yeux ſur elle arrêtés,
Cette Reine de nos cités
N'offrira que trop de matière.
Ici j'implore ta lumière,
Muſe ; raconte à mon eſprit
Les dangers, l'horreur & le bruit
De cette ville où tout ſe plie
A l'aſcendant des préjugés.
Commence, l'amitié t'en prie ;
Par cette Déité chérie
Vers toi mes pas ſont dirigés.
Où fuir ? Paris s'offre à ma vûe.

La frayeur m'étouffe la voix.
On me heurte ici dans la rue.
Là, je crains qu'en tombant des toits,
Une ardoiſe en l'air ne me tue.
Je trouve ici deux ou trois morts,
Qui vont pourrir, de compagnie :
Cet aſpect qu'il faut que j'eſſuie,
Me glace de mille remords.
Là, d'une enſeigne aux vents en bute,
Je redoute la promte chûte.
L'horreur précède & ſuit mes pas ;
Et d'embarras en embarras,
Tantôt une émeute frivole,
En paſſant, m'expoſe au trépas :
Tantôt un carroſſe qui vole,
M'éclabouſſe du haut en bas.
Mon ſang s'échauffe à cette vûe.
Je paſſe l'enfer en revûe ;
Je ſacre éloquemment les Dieux.
Dans ce moment d'impatience,
Ouvrant utilement les yeux
Sur ma ſtérile violence,
Heureux de n'être point roué,
J'appelle un fiacre ; il eſt loué.

Après lui je cours en furie,
Doutant de ſa ſincérité;
La première fois de ſa vie,
Le traître a dit la vérité.
Le ſang me bouillant dans les veines
Au ſouvenir de mon deſtin,
Après mille recherches vaines,
J'en rencontre un ſur mon chemin.
Triſte, excédé de tant de peines,
A peine y puis-je reſpirer,
Que le Phaéton [7] qui le mène,
Venant de ſe deſaltérer
Ailleurs qu'à la Samaritaine [8]
Dont l'aſpect ne peut l'attirer,
Incertain, flottant ſur ſon ſiège,
De mille ſots propos m'aſſiège.
Amaigris, ſéchés & rendus,
Ses courſiers, durant cette éclipſe,
Du cheval de l'Apocalypſe
En droite ligne deſcendus,
Sont des rochers que le tonnerre

7 Fils du Soleil, qui fut précipité du haut des Cieux, en conduiſant mal le char de ſon père.

8 Fontaine du Pont-Neuf.

Ne peut en tombant qu'effleurer ;
Et vous pouvez vous figurer
La ſtatue au feſtin de Pierre [9].
Pourtant à force de tourmens,
De coups, d'efforts & de ſermens,
Par eux la machine arrachée,
Roulant avec d'affreux cahots,
Me caſſe la tête & les os.
Que vois-je ? d'une autre acrochée,
Une roue échappe en criant ;
Et moi, renverſé ſur ma tête,
Sous les ruines expirant,
Avec le ſecours qu'on me prête,
Sorti du ſein de la tempête,
Je bénis le Ciel en fuyant.
Un nouvel accident m'arrête.
Sous ces innombrables piliers [10],
Longue, étroite & ſombre retraite
Où le public fait ſa toilette
Des débris de tous les quartiers,
On me déchire avec conſtance,
Par un intérêt odieux,

9 Comédie de T. Corneille, où la ſtatue du Commandeur ne fait que remuer froidement la tête.

10 Les Halles où ſont les friperies.

Un habit neuf de conſéquence,
Pour m'en faire acheter un vieux.
Impitoyable Triſmégiſte [11],
Sans les lueurs du ſens commun,
Au caffé, d'un air importun,
Un infidèle nouvelliſte
M'excède de ſes viſions.
Dans le ſecret des nations
Il lit la paix, il lit la guerre :
Il embraſe ou calme la terre :
Il gouverne à ſon gré l'Etat.
De ſes dettes il a la liſte.
Tout eſt deſpotiſme, attentat.
Tantôt, en ferme Janſéniſte,
De la Bulle *Unigenitus* [12]
Il appèle comme d'abus;
Et tantôt, ſot chronologiſte,
Il met Céſar [13] avec Cyrus [14].
Sur la proſe & la poëſie
Il porte, jaloux du génie,

[11] Trois fois Grand, nom qui avoit été donné à Mercure à cauſe de ſa grande ſcience.

[12] Conſtitution du Pape Clément XI, contre les 101 propoſitions de Queſnel.

[13] Premier Empereur Romain, né l'an du monde 3905, & mort l'an 3961.

[14] Roi de Perſe, né l'an du monde 3405, & mort l'an 3475. Quel anachroniſme !

Un rapide & faux jugement.
La démengeaiſon qui le grille,
Le mène droit à la Baſtille [15],
Où l'on parle plus prudemment.
Ici, dans une Académie
Où tout ſe confond en jouant,
Je vois un homme de néant
Succéder dans une partie
A tout le bien d'un forcéné,
Qui n'eût jamais imaginé
De le faire, en quittant la vie,
Par un teſtament ſolemnel,
Son légataire univerſel.
Et là, lorſque je me promène
Au Palais-Royal ſur le ſoir,
Des ſpectres qu'à peine on peut voir,
Qu'avec la faim, le crime y mène,
M'en font ſortir, plein de chagrin,
Par la ſeule horreur de leur main.
Maudiſſant dès-lors ma fortune,
Le jour, Paris & l'Univers,
Dévoré de ſoucis divers,
Je rentre chez moi, quand la Lune

[15] Priſon Royale à Paris.

Remplace le char du Soleil,
Pour oublier juſqu'à mon être
Dans les bras de l'heureux ſommeil.
Mais que dis-je? Prêts à renaître,
Mes maux n'étoient que ſuſpendus.
Tous mes ſoins ſont des ſoins perdus.
A peine à mon ame abattue
Morphée [16] accorde ſa douceur,
Que les cris d'un homme qu'on tue,
Juſqu'à moi portent ſon horreur.
Sur ces objets ſi trop tendue
Ma paupière s'appeſantit,
Mille carroſſes dans la rue,
Se ſuccédant toute la nuit,
Font trembler ma chambre & mon lit.
Du malheur conſtant à me ſuivre,
Envain par un dernier effort,
Je cherche l'oubli dans un livre [17],
Ce ſoin n'adoucit point mon ſort.
Le bruit qui frappe mon oreille,
Trouble mes ſens & ma raiſon:
Tout m'importune, & je ne veille

16 Dieu & Miniſtre du Sommeil.
17 *Carminibus quæro miſerarum oblivia rerum.* Ovide.

Que pour entendre l'aigre ton
Dont les chats parmi les ténèbres
Effrayant les airs de leurs feux,
Par des cris aigus & funèbres
Chantent leurs plaisirs douloureux [18]
Vers le matin, lorsque l'aurore
Vient ouvrir les portes du jour,
Mes yeux se refermant encore,
Se rouvrent bientôt sans retour.
Dès le réveil de la nature,
De l'artisan laborieux
Près des Enfers [19] ou près des Cieux [20]
J'entens les efforts dont murmure
Mon ame au comble des horreurs.
On crie avec force des fleurs [21],
Des fruits, de l'eau, que vous dirai-je?
De vieux habits, de vieux chapeaux,
De menteurs Almanachs de Liège;
Et tout s'oppose à mon repos.
Il est sur-tout une autre peine
Cher Ariste, à vivre à Paris.

[18] Les Naturalistes prétendent que la conjonction des chats est pénible.

[19] Les Paveurs.
[20] Les Couvreurs.
[21] Les cris de Paris.

L'impunité du vice y mène
Un peuple énorme de Laïs [22],
Le rebut des autres pays,
Moins chères que la Corinthienne
Dont les faveurs pour Démosthène
Se trouvèrent d'un trop haut prix.
Telle qui semble plus décente,
Est souvent plus à redouter;
Mais de leur chaîne humiliante
L'honneur prend soin de m'écarter.
Je sai, quand leur beauté perverse
De son attrait vient nous remplir,
Ce que l'on gagne à leur commerce:
La peine passe le plaisir.
Ce n'est point que l'expérience
M'ait jamais du fils [23] de Maïa

[22] Fameuse courtisane de Corinthe, qui ayant demandé au célèbre orateur Demosthène une somme d'argent trop considérable, lui fit prononcer ce beau mot: *Non emo tanti pœnitere*, je n'achète pas si cher un repentir: d'où est venu le proverbe: *Non licet omnibus adire Corinthum*: Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Il ne seroit pas honnête de se servir de cette expression en ce sens; mais on lui donne d'autres origines. Suidas la tire de la difficulté qu'il y avoit à entrer dans le port de Corinthe à cause du détroit du Péloponèse; & Strabon la fait venir du luxe extrême de cette ville, qui ne permettoit qu'aux gens fort riches d'y vivre avec honneur.

[23] Mercure, Dieu de l'Eloquence, du Commerce &

Fait ſentir l'horrible influence ;
Mais un ami qui l'eſſaya,
Au moment où je parle, en ſue,
Comme aux bords du fleuve Thoas [24]
Achéloüs [25] ſous la maſſue
Du fameux vainqueur [26] d'Augias :
Ou comme en ſa première forme,
Le ſublime, le fort Atlas [27]
Sous le poids de ce globe énorme [28],
Aſſis au zénith [29] de ſes bras.
Ce n'eſt pas qu'une Sangaride [30]
Ayant domté mon froid mépris,

des Voleurs, & meſſager des Dieux.

24 Fleuve de Grèce, qui prend ſa ſource au pied du Pinde, montagne de Theſſalie.

25 Fils de l'Océan & de Thétis. Hercule le vainquit, l'écraſa de ſa peſante maſſue, & lui arracha une corne, comme il ſe battoit ſous la forme d'un Taureau. Achéloüs pour ravoir ſa corne, donna à Hercule celle de la chèvre Amalthée qui allaita Jupiter. C'eſt cette corne qu'on appella *Corne d'abondance*, parce qu'elle avoit la vertu de produire tout ce qu'on deſiroit.

26 Hercule. Il tua Augias Roi de l'Elide, qui lui refuſa ſon ſalaire, pour avoir nétoyé ſes étables, dont le fumier infectoit l'air.

27 Célèbre Géant, à qui Jupiter donna la commiſſion de ſoutenir le Ciel. Perſée le changea enſuite en montagne, avec la tête de Méduſe.

28 Le monde.

29 Les épaules.

30 Atys, jeune Phrygien, ayant violé le vœu de chaſteté qu'il avoit fait à Cybèle pour avoir le ſoin de ſes ſacrifices, en aimant la nymphe Sangaride, ſe mutila lui-même de déſeſpoir.

Jamais tenté du ſuicide,
Je ſuive l'exemple d'Atys.
L'amour pour une Nymphe aimable
Eſt un trop juſte ſentiment:
Loin de le rendre mépriſable,
Il fait l'éloge d'un amant.
Au gré de l'ignoble molleſſe,
Le jeune-homme, à ſon choix laiſſé,
Eteint ſa brillante jeuneſſe
Dans les bras de quelque Circé [31].
Quand il vient à ſe reconnaître,
Bientôt au repentir forcé,
Vieux avant l'âge où l'on doit l'être;
Et dès-lors homme vainement,
Frémiſſant d'horreur, de colère,
En ſecret il ſe déſeſpère
De ſon eſpèce de néant;
Et le vieillard, faible d'uſage,
Dans l'impuiſſance des plaiſirs,
Toujours plus pervers avec l'âge,
Se conſume de vains deſirs.

[31] Fameuſe Magicienne par ſes empoiſonnemens dans l'Iſle d'Acaé.

Je

Je me promène ſolitaire,
Loin du tumulte & des fâcheux.
Une erreur m'abuſe peut-être.
N'importe. Voilà tous mes vœux.
On eſt heureux, quand on croit l'être.
A ce qui flatte en ce ſéjour
De dégoûts mon ame excédée,
Ariſte, votre chère idée
Vient s'unir mille fois le jour;
Et toujours plein de votre image,
Tous mes plaiſirs en ſont plus doux:
S'il eſt en moi quelque partage,
Il n'eſt point indigne de vous.
Mais il eſt temps que je m'arrête:
Ma plume commence à mollir.
Si de quelque douceur ſecrette,
Aux momens de votre loiſir,
Mes rimes peuvent vous remplir,
J'en jure le Dieu de la Seine,
Je ne regrette point la peine
Que j'ai ſentie à les polir.

EPITRE IX.

SUR CETTE PENSÉE D'HORACE: Nil medium eſt. *On ne garde de milieu en rien.* L. 1. Sat. 2.

Oüi, tous les hommes ſont fous.
Mais pourquoi veux-tu que je prouve
Ce qu'Ariſte, nous ſentons tous?
L'un blâme ce que l'autre approuve.
On n'excuſe que ſon défaut.
Le ſage eſt fou comme le ſot.
La différence que j'y trouve,
Tant notre ſort eſt malheureux,
C'eſt que le ſage eſt fou pour deux.
Cependant quand je dis le ſage,
Ne va point d'abord t'allarmer.
La ſageſſe a tout mon ſuffrage;
Je fais mon bonheur de l'aimer.
Mais enfin nommes-tu ſageſſe
Cet hypocrite ſentiment
Qui n'aſpire qu'à la nobleſſe
Du nom de ſage ſeulement?

Non. Parcourons ſans injuſtice
Les citoyens de l'univers :
Chacun a ſon goût, ſon caprice,
Dont l'excès ne fait qu'un travers.
Il n'en eſt point qui ne fourniſſe
Un ſujet de rire à mes vers.
L'un ſombre juſqu'à la rudeſſe,
Inquiet, pâle, ſérieux,
Etablit ſa folle ſageſſe
Sur un prodige de triſteſſe
Spectacle toujours odieux.
Quand ſon génie ainſi l'agite,
Sa préſence annonce un hermite
Dont le cœur ſe ferme aux deſirs ;
Mais je découvre ſes plaiſirs.
Son goût eſt d'être un Héraclite [1],
Rêveur profond, lâche pleureur.
L'autre place tout ſon bonheur
Dans la joie où ſon cœur l'invite :
Inſenſible dans les malheurs,
Cet indifférent Démocrite [2]

[1] Philoſophe d'Ephèſe, ſurnommé le Pleureur, parce qu'il gémiſſoit toujours ſur les infirmités humaines.

[2] Philoſophe d'Abdère, différent d'Héraclite, il rioit toujours de la vie humaine, ne voyant, diſoit-il, rien de ſé-

Rit en voyant verſer des pleurs.
L'un affecte le ſtoïciſme ;
L'autre eſt faible comme un enfant.
L'un eſt rempli de fanatiſme ;
L'autre, Déiſte triomphant,
Fait conſiſter ſon héroïſme
A ſe parer de l'athéiſme.
Tirant ſes phraſes au compas ;
Un Pédant, bouffi de ſcience,
Porte l'ennui par ſa préſence
Partout où s'adreſſent ſes pas.
Mais un ignorant ſans eſtime ;
S'aimant ſottement ſans rival [3],
Se conſole, en grand Général,
Du néant où le ſort l'abîme,
En criant contre les talens,
Confondu des ſuccès brillans ;

rieux dans ce qui occupe le plus ſérieuſement les hommes. On dit qu'il s'enfermoit dans un tombeau pour méditer plus profondément ſur la philoſophie, & Ciceron rapporte dans ſes Tuſculanes qu'il ſe crèva les yeux pour éviter la diſtraction des objets ſenſibles : ce qui fit croire aux Abdéritains qu'il étoit fou ; mais le médecin Hippocrate qu'ils lui avoient amené pour le guérir, leur répondit, après s'être longtems entretenu avec lui, que ceux qui s'eſtimoient les plus ſains, étoient les plus malades.

3 Se *ipſe amans ſine rivali.* Cic.

L'eſprit à ſes yeux eſt un crime :
Ses amis ſont les indolens.
Celui-ci qu'obsède l'envie ;
Fait de mon bien tout ſon malheur.
Rien n'eſt ſi fou que ſa folie :
Son vice eſt la honte du cœur.
Si la fortune oſe me ſuivre,
Il meurt, ſéché par la douleur
D'être forcé de me voir vivre.
Celui-là du ſein du néant
Devenu grand, riche & puiſſant,
Le ſecond d'un vaſte Royaume,
Que peut-il manquer à ſes vœux ?
Aman [4] pourtant eſt malheureux.
Eſt-il poſſible qu'un ſeul homme
Qui ne fléchit point devant lui,
Lui cauſe un ſi mortel ennui ?
Toute ſa haine eſt attachée
Au mérite de Mardochée.
Foulant le reſte des mortels,

4 Amalécite ; favori d'Aſſuérus, Roi de Perſe. Furieux de ce que le Juif Mardochée ne vouloit pas fléchir les genoux devant lui, il obtint un ordre du Roi pour faire mourir tous les Juifs en un même jour ; mais Aman lui-même fut pendu à la potence qu'il avoit fait dreſſer pour Mardochée.

L'orgueilleux qui de tout s'irrite,
Fadement plein de ſon mérite,
Se dreſſe en ſecret des autels ;
Mais il eſt tout ſeul idolâtre.
Il ſert aux autres de théâtre
Pour y jouer la vanité.
Il perd ſon pénible étalage ;
Et le mépris eſt tout l'hommage
Qu'on rend à ſa divinité.

La fortune, au gré de ſa roue,
Fait jurer ou rire un joueur.
Pourquoi faut-il qu'un homme joue
Un jeu qui faſſe ſon malheur ?
Tout a ſes bornes, ſon uſage.
Le jeu n'eſt qu'un amuſement.
C'eſt un plaiſir, rien davantage :
S'il occupe, c'eſt un tourment.
Combien a-t'on vû d'hommes ſages
Perdre en jouant les avantages
Dont la nature orna leur cœur ?
Dès qu'un gros jeu les intéreſſe,
Les plus doux perdent leur douceur,
Les plus polis leur politeſſe :
Un mauvais coup met en fureur.

Quelquefois l'amitié charmante,
Immolée à la ſoif de l'or,
Voit briſer la chaîne conſtante
Qui lioit Pollux & Caſtor [5].
Le Petit-Maître eſt ridicule.
Tout eſt léger dans ce qu'il fait.
Peu frappé des travaux d'Hercule [6],
Le repos fait tout ſon attrait.
Eſclave des modes frivoles,
Ses Déités, vaines idoles,
Il leur brûle un indigne encens.
Sans goût pour la belle nature,
Une mépriſable parure
Avilit juſqu'à ſes accens.
Une démarche compoſée,
Le myſtère, de petits airs,
L'indécence, une ame épuiſée
De frivolités, de travers :
Voilà les droits dont ſa penſée
Prétend enchaîner l'univers.

5 Caſtor & Pollux, frères jumeaux, fils de Jupiter & de Léda. Ils s'aimoient ſi tendrement, que Jupiter ayant donné l'immortalité à Pollux, il la partagea avec Caſtor, enſorte qu'ils vivoient & mouroient alternativement.

6 Héros de la Fable, fils de Jupiter & d'Alcmène, célèbre par les douze travaux que lui preſcrivit ſon frère Euryſthée.

D'un peu de poudre mal jettée,
D'un pli ſur un bas mal tendu,
Sa ſageſſe eſt déconcertée :
Il s'allarme, tout eſt perdu.
Et triſte de ces petiteſſes,
On l'entend, promt comme un éclair,
Fêter les Dieux & les Déeſſes
En ſtile ferme & du bel air.
L'amour-propre eſt ſon premier vice.
Singulier, vain, nouveau Narciſſe [7],
Il s'aime ſeul avec tranſport.
Il penſe, plein de ſes fumées,
Qu'à mille beautés enflâmées
Qu'aiſément ſon adreſſe endort
De l'eſpérance d'être aimées,
Son mérite donne la mort.
Il lui ſemble avec ſes grimaces
Qu'il eſt le fils aîné des Graces [8];
Et croyant à chaque moment
Impoſer des chaînes nouvelles,

7 Fils de Céphiſe & de Liriope ; il étoit ſi beau qu'il étoit aimé de toutes les Nymphes, ſans en aimer aucune. S'étant vû un jour dans une fontaine, il devint ſi épris de lui-même, qu'il en ſécha de langueur.

8 Il y a trois Graces, qui ſont Euphroſine, Thalie & Aglaïa, filles de Jupiter & de de Vénus.

Il ſe flatte modeſtement
De chercher envain des cruelles.
Philis attachée à ſon char,
Ne lui coûta qu'un ſeul regard.
Aminte bientôt engagée,
Aſſez longtems fut négligée.
Il ne peut, *d'honneur*, y tenir [9].
On l'excède ; *c'eſt à périr* [10].
Interrogez-le aux Tuileries,
Orné de rubans & de fleurs
Et toujours infecté d'odeurs,
Sur les femmes les plus jolies :
Il en eût toutes les faveurs.
Il a d'Orphiſe un nœud d'épée,
D'Uranie un billet divin :
D'une lettre au bon coin frappée,
D'un bon mot lâché ſans deſſein,
Il fit ſans peine leur deſtin.
Obſervez-le un moment, peut-être
Le verrez-vous, plein de fadeur,
Les honorer, ſans les connaître,
D'un coup de tête protecteur.

9 Expreſſion favorite & fréquente des Petits-maîtres.
10. Idem.

Dans les cercles, comme au Spectacle,
On l'entend, Zoïle importun [11],
Décider de tout, en oracle,
Sans un soupçon de sens commun.
Il s'admire & se déifie
Sans privilège & sans raison;
Et dans sa sottise inouie,
Pour se donner l'air du bon ton,
Engagé par la belle Ancie
A souper chès Alcymédon;
Plaignez-moi, dit-il, je vous prie:
J'ai pour ce soir un rendez-vous,
Qui s'oppose au plaisir plus doux
Que me feroit votre partie;
Tandis qu'en sa chambre isolé
Une brochure est sa Chloé,
Et l'ennui seul sa compagnie.
Mais je finis; à ce portrait
Déjà Lyndor se reconnaît.
De l'inconstant, de la coquette,
Muse, crayonne quelques traits.
L'inconstant semble être sans tête;

[11] Rhéteur d'Amphipolis. Voyez la note 17 dans l'Ode à M. de Voltaire.

La coquette fait trop de frais.
Flottant dans ſa pente incertaine,
L'un marche où le hazard l'amène :
Il hait là ce qu'il aime ici.
Comme un inſtant forme ſa chaîne ;
Un inſtant la détruit auſſi.
L'autre trop loin de la nature,
Malgré la raiſon qui murmure ;
Cherchant des charmes empruntés ;
Au lieu d'en être plus aimable,
Eſt d'autant plus inſupportable,
Qu'elle a des airs plus affectés.
O toi qui gémis des louanges
Dévote, ſors de mon pinceau.
Il faudroit le crayon des Anges
Pour bien eſquiſſer ton tableau.
Admire, Ariſte, ſa ſageſſe.
Dans un temple par la pareſſe
Conduite pluſieurs fois le jour ;
A fatiguer les Cieux tranquilles
De ſes prières inutiles
Elle y paſſe un temps qu'à ſon tour
Dans une criminelle joie,
Loin de ſes yeux, ſa fille emploie ;

Et ſans ceſſe par ſon humeur
Que couvre le maſque du zèle ;
Elle fait en rentrant chez elle,
Meſſagère de la douleur ;
Sans raiſon, pour une vétille
Le ſupplice de ſa famille,
Et le déſeſpoir d'un époux,
Dont le crime eſt d'être trop doux.
D'un peu de ſoin pour ſa figure
On lui reproche le tourment ;
Mais on a tort : dans ſa parure
Elle ſe pavane humblement.
En tout ſa volonté s'épure :
L'ouvrage honorant ſon Auteur,
Elle embellit la Créature
Pour la gloire du Créateur.
Elle jeûne, elle devient maigre,
Et ſes ſoupirs percent le Ciel ;
Mais toujours rude & toujours aigre,
Son cœur eſt tout noirci de fiel.
O tems ! ô mœurs ! ô perfidie !
Pour détruire avec induſtrie
Une femme dont le malheur
Eſt à ſes yeux d'être jolie ;

Tel eſt, dit-elle avec douceur,
Commençant un diſcours menteur
Par une préface fleurie,
Tel eſt le malheur de la vie.
Dans l'univers rien n'eſt parfait.
Tout a ſon ombre, ſon nuage.
Aminte eſt belle ; il eſt dommage
Qu'elle ait fait tout ce qu'elle a fait.
On la voit ardente, empreſſée,
Prendre plaiſir à révéler
Un ſecret qu'il faudroit céler ;
S'il ſe pouvoit, à ſa penſée,
Remuant par des tours nouveaux
Juſqu'à la cendre des tombeaux.
Dans Eglé la plus juſte eſtime
Eſt une ardeur illégitime,
Tandis qu'un zélé Directeur,
Epuiſant toute ſa tendreſſe,
Met à profit avec adreſſe
Le faible penchant de ſon cœur.
Enfers, entr'ouvrez vos abîmes!
Fourneaux affreux, allumez-vous!
Reconnaiſſez les premiers crimes
Qui méritent votre courroux!

Dévote, excuſe mon offenſe ;
Pardonne un Poëte envieux,
Et ne crois pas que la vengeance
Puiſſe être le plaiſir des Dieux.
Quand je te fais cette harangue,
Ces mêmes Dieux me ſont témoins
Que je crains le flux de ta langue.
Ah ! mange plus, & parle moins.
Nos recherches ſont curieuſes.
Avant de me peindre à mon tour
Je veux chanter les Précieuſes,
Les Janſéniſtes de l'amour.
Tout eſt apprêté chez ces Fées [12] ;
Rien en elles n'eſt naturel :
Elles jouent les Coryphées [13],
Et la fadeur eſt tout leur ſel.
Le ridicule eſt leur partage :
Leur air, leur geſte, leur langage
Faſtidie admirablement.
Où portai-je un pied téméraire ?
Il n'appartenoit qu'à Molière [14]

12 Nymphes fameuſes par leurs enchantemens.
13 Les premières, les plus conſidérables de leur ſexe.
14 Les Précieuſes ridicules, Comédie de Molière.

D'en confondre l'égarement.
Le jeune homme imprudent, prodigue,
N'a d'autre Dieu que ſes plaiſirs;
Et ſur la foi de ſes deſirs,
Sans frein, comme un torrent ſans digue,
Il s'excède ſans agrément.
Dans le déſordre qui l'enivre,
Se hâtant follement de vivre,
Il s'uſe imperceptiblement,
Et paſſe toute ſa jeuneſſe
A ſe préparer des regrets
Pour une impuiſſante vieilleſſe,
Fruit précoce de ſes excès.
A la ſuite de la molleſſe
Arrivent mille maux ſecrets.
Quand la vieilleſſe avec ſa glace
De la jeuneſſe a pris la place,
L'avarice prend à ſon tour
La place qu'occupoit l'amour.
Ainſi de cette extravagance
L'aveugle vieillard tourmenté,
Au ſein de l'aimable abondance
Trouve l'affreuſe pauvreté.
Par un art qu'il s'obſtine à ſuivre,

Auſſi fou qu'il le juge fin,
Il ſe refuſe de quoi vivre,
Ayant peur de mourir de faim.
Debout pour épargner ſa chaiſe,
Heureux en contemplant ſon or;
Il le compte mal à ſon aiſe:
Souvent il le touche, il le baiſe:
Son cœur eſt avec ſon tréſor.
Envain devant lui le Pactole [15]
Roule ſon ſable précieux;
L'argent eſt une auguſte idole,
Qui n'eſt à lui que par les yeux.
La ſoif de l'or le tyranniſe:
Cruel, injuſte, il théſauriſe;
Et de ſes jours le cours entier,
Empoiſonné par ſa folie,
Se paſſe à rendre un héritier
Heureux du malheur de ſa vie.
Mais ne ſachant de rien joüir,
Nouveau Tantale [16] en ſon ſupplice,

15 Fleuve de Lydie qui roule un ſable d'or. Il avoit ſa ſource au pied du mon Tmolus en Phrygie.

16 Fils de Jupiter & de la Nymphe Plotte, Roi de Paphlagonie, ayeul d'Agamemnon. Ayant ſervi les membres de ſon fils Pélops aux Dieux qui étoient venus un jour chez lui,

Ne

Ne craint-il point qu'on lui raviſſe
Le Dieu qu'il ſe plaît à ſervir ?
Il craint toujours quelque artifice,
Le feu, les voleurs, l'injuſtice :
La mort ſur-tout le fait frémir ;
Mais pendant que ſon heure approche,
Malgré l'effroi qui le pourſuit,
Un écu qui vient dans ſa poche,
Le conſole d'un jour qui fuit.
O raiſon, c'eſt toi que j'atteſte.
L'éclat de l'or devient funeſte,
Quand les yeux en ſont éblouis :
C'eſt un tyran que je déteſte,
Un eſclave que je chéris.
Une vieille ſexagénaire
Dont tous les goûts ſont émouſſés,
S'obſtine quelquefois à plaire ;
Mais avec des rebuts uſés
C'eſt vainement qu'elle l'eſpère.

pour les éprouver, Jupiter le condamna à une faim & à une ſoif perpétuelle, & Mercure l'enfonça dans un lac des Enfers juſqu'au menton, où il l'enchaîna, afin qu'il ne pût atteindre à une branche chargée de fruits qu'il planta auprès de ſa bouche. Cette branche ſe redreſſoit lorſqu'il vouloit manger, & l'eau fuyoit lorſqu'il vouloit boire.

Quand ſes charmes ſont effacés,
Un Marchand [17] ne l'empêche guère
D'en voir les reſtes mépriſés;
Et dès-lors aux Cieux offenſés
Adreſſant du milieu des temples
Des vœux du monde repouſſés,
Au lieu de ſes mauvais exemples,
A ſes ſoins par l'âge interdits,
Elle donne de bons avis.
Philinte a la métromanie [18],
Il aſſaſſine l'univers,
Comme une ſangſue amaigrie [19],
De la lecture de ſes vers.
Refuſez-lui votre ſuffrage;
Vous le verrez de ſon ouvrage
Epouſer les chers intérêts.
Il eſt bas d'aimer à médire:
N'importe. La lâche ſatyre
A pour lui des charmes ſecrets;

17 Les vieilles femmes croient ſe rajeunir par les ajuſtemens, comme les laides croient s'embellir avec ce ſecours.

18 Démangeaiſon de faire des Vers.

19 Horace, dans ſon Art Poëtique, compare un Poëte qui récite ſes vers à quelqu'un, à une ſangſue qui ne quitte point la peau à laquelle elle eſt attachée, qu'elle ne ſoit aſſouvie de ſang. *Non miſſura cutem, niſi plena cruoris hirudo.*

Dès qu'un bon mot s'offre à ſes traits,
Amitié, biens, repos & vie,
Il n'eſt rien que dans ſes accès
Pour le dire, il ne ſacrifie.
La poëſie a des dangers
Capables d'amollir l'enclume ;
Mais enfin heureux de ſa plume,
Tous les maux lui ſemblent légers.
Ainſi chacun a ſa folie.
Un grand Poëte [20], en plus d'un lieu,
Nous apprend que notre génie
Ne ſait point garder de milieu.
La mienne, Ariſte, eſt d'importance.
Tout mon penchant, ſource d'erreurs,
Eſt d'aſpirer ſans eſpérance
Au ſuffrage de tous les cœurs.
C'eſt un peu trop de goût peut-être
Pour des femmes qui font paraître
Moins d'éclat que de ſentiment.
En voyant ces femmes aimables,
Tous les momens ſont agréables ;
Et l'on n'eſt heureux qu'en aimant.
Une extrême délicateſſe

20 Horace.

Sur ceux à qui je ſuis uni,
Eſt encore une autre faibleſſe
Où tout mon cœur eſt aſſervi;
Et dans ce ſoin qui m'importune,
Je ſens que je mourrois d'ennui,
Humilié de ma fortune,
Si je pouvois perdre un ami.
Par la divine poëſie,
Sans peine & ſans emportement,
J'adoucis les maux de ma vie [21],
Et je les oublie en rimant.
Mais ici ma Muſe s'arrête.
Que ſai-je ? peut-être au moment
Où j'écris par amuſement,
Sans prétendre au nom de Poëte,
Par quelque mauvais interprète
Jugé tout haut ſans jugement,
Sans crime je ſerai coupable,
J'aurai preſque tous les travers.
Un Poëte eſt abominable
Pour tous les eſprits à l'envers.
Heureuſement dans mes ſeuls Vers

[21] *Carminibus quæro miſerarum oblivia rerum.* Ovide.

Je trouve, à l'exemple d'Ovide [22],
Dequoi devenir intrépide
Parmi les Zoïles divers
Que leur critique miſérable
Rend le mépris de l'univers.
Tel blâme mon penchant louable
Pour un langage cher aux Dieux,
Qui peut-être eſt un incurable
A qui le ſilence iroit mieux.

[22] Dans les Vers que je viens de citer.

EPITRE X.

ECRITE DE CHANTILLY *à Madame de *** qui m'en avoit adreſſé une par plaiſanterie ſur l'Inconſtance.*

IRIS, ſi de la poëſie
J'avois, comme vous, l'art charmant,
De votre Epître ſi jolie
J'aurois imité l'agrément.
Dans les couleurs de la nature
Votre main trempe vos pinceaux :
Vous prenez ſur votre figure
Le coloris de vos tableaux.
Vos yeux devant qui ſe terniſſent
Les charmes des yeux les plus beaux,
Votre bouche où toujours fleuriſſent
Les roſes des printemps nouveaux,
La taille haute & déliée
De la Déeſſe des forêts [1];
La décence à vos pieds liée,

[1] Diane, fille de Jupiter & de Latone, & ſœur d'Apollon.

Sont les moindres de vos attraits.
Aux ſons de votre voix touchante
Le plaiſir naît dans tous les cœurs ;
Mais votre caractère enchante
Plus que tous vos talens flatteurs.
Jugez donc ſi dans l'inconſtance
Je puis trouver quelque douceur :
Elle naît de l'indifférence
Qui ne connaît point le bonheur.
Loin de vouloir être infidèle,
Je crains pour moi ce coup fatal :
Avec une Amante ſi belle
On a l'univers pour rival.
Malgré le ſort qui le menace,
Je crains ſur-tout ce gros Abbé
Dont vous m'annoncez la diſgrace,
Tout encourage ſon audace.
Vous avez la fraîcheur d'Hébé,
Il ſemble qu'il ait dérobé
Au fameux Chantre de la Thrace [2],

[2] Orphée, fils d'Apollon & de Clio. Il jouoit ſi harmonieuſement de la lyre, que les rochers & les arbres le ſuivoient, les fleuves ſuſpendoient leurs cours, & les bêtes les plus féroces s'attroupoient autour de lui pour l'entendre.

Ainſi que vous, ce goût du chant
Dont Orphée aux Royaumes ſombres,
En contant ſon tendre penchant,
Suſpendit les tourmens des ombres.
N'ai-je point lieu de m'allarmer?
Il a tous les talens aimables,
Et je n'ai que celui d'aimer.
Vos promeſſes ſont agréables;
Mais, Iris, je connais l'amour.
Souvent ſon charme s'évapore
Chez les Dames en un ſeul jour.
J'oſe vous dire ſans détour
Qu'il ne vaut rien, quoiqu'on l'adore
Et que ce Dieu ſi jeune encore
Eſt célèbre par ſes vieux tours.
Je vous excepte en ce diſcours:
Votre conſtance qui m'honore,
De ma vie embellit le cours.
Au penchant qui vers vous m'entraîne,
A peine tout mon cœur ſuffit:
A votre char mon ſort m'enchaîne;
Vous êtes l'aſtre qui me luit.
Dans ces magnifiques retraites,
Où votre image m'a ſuivi,

Je

Je ne ſuis, Iris, qu'à demi :
Le reſte eſt aux lieux où vous êtes.
Chantilly [3], malgré ſa beauté,
N'a pour moi, dans la vérité,
Que des douceurs très-imparfaites :
En venant dans ce lieu vanté,
Près de vous mon cœur eſt reſté.
Lorſque des voûtes étoilées
Les ombres, en s'épaiſſiſſant,
Viennent obſcurcir les vallées ;
Dans ce moment intéreſſant
Où les Bergères mécontentes
Ramènent les brebis bêlantes,
Et s'éloignent de leurs Bergers ;
Le Laboureur dans ſes foyers,
Seul, à pas lens, dans le ſilence,
Traîne ſur lui le poids du jour.
Hâtant par ſes vœux ſon retour,
Son épouſe, dans ſon abſence,
Lui prépare un ſimple repas,
Après lequel, ſans autre envie,
Il dort tout entier dans ſes bras.

[3] Maiſon de campagne ſuperbe à 10 lieues de Paris, qui appartient à M. le Prince de Condé.

Pour ſa tendreſſe appeſantie
La nature eſt anéantie.
Il n'a ni crainte ni deſir.
Rarement, quand la nuit s'achève,
Preſſé par le jour qui ſe lève,
S'éveille-t'il pour le plaiſir.
Au lieu des travaux de Cithère,
Il reprend ſa tâche ordinaire.
Tantôt preſſés de l'aiguillon,
Ses bœufs dans la terre altérée
Tracent un pénible ſillon,
Qu'enrichit la fille de Rhée [4];
Ou ſur le penchant d'un côteau,
Froidement tantôt il marie
La jeune vigne avec l'ormeau.
Que dis-je? lui-même il s'oublie.
Une différence infinie
Sépare ſon ſort & le mien.
Tous ſes ſens ſont en léthargie:
Je ne ſuis inſenſible à rien.
Eloigné de vous, je m'ennuie;
Près de vous je ſens le plaiſir.
Tout à moi ſemble vous offrir:

4 Cérès, Déeſſe des bleds.

Le plus court moment de ma vie
Eſt plein de votre ſouvenir.
A mes côtés toujours placée,
Vous êtes, avant mon ſommeil,
Le ſoir ma dernière penſée,
Et la première à mon réveil.
Vos chaînes que j'ai préférées
Aux charmes de la liberté,
Sont pour moi des chaînes dorées.
Vous êtes ma divinité.
Iris, ce légitime hommage
N'émane point d'un cœur volage.
Soyez conſtante comme moi :
Mon bonheur garantit ma foi.
Il eſt glorieux d'être belle ;
Tout rend hommage à la beauté.
Le ſeul mal eſt d'être infidèle.
Sans l'aimable fidélité,
Qu'entretient l'eſtime réelle,
L'amour n'a point de volupté.
Ce n'eſt plus cette ſource pure
D'où coulent les plaiſirs flatteurs,
Ce ſentiment où la nature
A placé le bonheur des cœurs :

C'eſt un tranſport, une folie,
Une odieuſe paſſion,
Où l'ame baſſement s'oublie,
A la honte de la raiſon.

EPITRE XI.

A MON PORTE-FEUILLE, *présent de Madame la Comtesse de* *** *qui avoit daigné applaudir avec Mademoiselle sa fille quelques Poësies qu'elles m'avoient prié de leur lire.*

PRIX de mes Vers, présent des Graces;
Charmant ouvrage de Pallas,
Porte-feuille qui me retraces
L'indulgence au sein des appas;
Dans ma vive reconnaissance,
Ah! que ne puis-je te remplir
De tout ce que mon esprit pense;
Et qu'à mon cœur tu fais sentir
Pour la main qui daigna m'offrir
Ce gage de sa bienfaisance!
Mais si l'art suivoit le desir;
Si ce qu'on sent pouvoit s'écrire;
Tu ne pourrois pas contenir
Ce que le Luxembourg [1] m'inspire;

[1] Maison Royale où demeure Madame la Comtesse de ***

Et j'aurois beaucoup trop à dire,
Et trop de joie & de plaiſir
Au ſoin de m'en entretenir,
Pour que tu puſſes me ſuffire.
Avec le pinceau du reſpect,
Ma Muſe, ardente à ton aſpect,
Peindroit un ſentiment plus tendre;
Elle peindroit l'attachement:
Hommage naturel à rendre
A la mère du ſentiment.
D'une fille aimable comme elle,
Je voudrois peindre les attraits,
Sa douceur avec ſon air frais,
Ses pinceaux hérités d'Apelle [2],
Ce ſon de voix, accent du cœur,
Qui dans l'ame la moins ſenſible
Va porter ſon charme invincible,
Et le plaiſir de la langueur.
Porte-feuille, flatteur préſage
Du double cas qu'on fait de moi,
En ſecret par un double hommage
Mon cœur s'en acquitte avec toi.

[2] Alluſion au talent de peindre de Mademoiſelle de * * *

Si par des Vers à cet uſage
Je ne puis pas remplir ton ſein ;
Jamais du moins nul autre ouvrage
N'y ſera placé de ma main.

EPITRE XII.

A MADAME DE *** *la veille de Pâque.*

On me fait préſent d'un Agneau :
De la douceur c'eſt le ſymbole.
Madame, à ce titre ſi beau,
Un autre ſentiment aujourd'hui vous l'immole ;
C'eſt le reſpect. A l'agrément,
Aux graces, au noble mérite
Il ſacrifie, en Sybarite [1],
Sur l'autel de l'attachement.
Quand on a tous les avantages,
Comme vous, par un ſort flatteur,
De tous les cœurs on obtient les ſuffrages ;
Et l'eſprit eſt l'interprète du cœur.
Pour moi, Madame, en diviſant mon ame

[1] Les habitans de Sybaris, ville de Calabre ou grande Grèce, étoient ſi voluptueux qu'ils avoient fait une loi pour chaſſer tous les Coqs de leur ville, pour que leur chant trop aigu n'interrompît pas leur ſommeil. Près de cette ville couloit un fleuve du même nom dont les eaux rendoient noire la toiſon des Brebis qui en bûvoient.

Entre vous & l'heureux époux,
Digne d'avoir une ſi digne femme ;
Des bontés de tous deux également jaloux,
Pour toujours l'eſtime ſenſible
Par où mon cœur vous eſt lié ;
M'attache à votre char paiſible
Par les chaînes de l'amitié.
Que l'Agneau que je vous préſente ;
Soit accepté de vous avec bonté.
Je ſuis plus doux ſous votre volonté
Que cette victime innocente.
Mes pas par le plaiſir près de vous attirés,
Si mon Sénat un moment vaque ;
J'eſpère qu'avec vous j'irai faire la Pâque
Un des trois jours qui lui ſont conſacrés.
Dans ſa famille il faut la faire :
Moïſe ainſi l'ordonne au Peuple Juif ;
Et chez vous il ne s'en faut guère
Que je n'oſe me croire un enfant adoptif.

H. Gravelot inven. N. le Mire Sculp.

On s'étonne de son maintien.

LE CHEVALIER DUVET,

Chat de l'Abbaye Royale de Chanoineſſes de Montigny en Franche-Comté près de Vezoul,

POËME EN DEUX CHANTS.

CHANT PREMIER.

VERS les confins de l'Helvétie [1],
Aux bords du paiſible Drugeon [2],
Où ſon cours baigne une prairie
Plus longue que le peloton [3]
Du fil qui délivra Théſée
Du labyrinthe de Minos;
Préſent que ce héros d'Argos
Obtint d'Ariane abuſée.

1 La Suiſſe.
2 Ruiſſeau de Montigny.
3 Ariane fille de Minos Roi de Crète, ſauva Théſée du Labyrinthe, au moyen d'un peloton de fil qui l'aida à en ſortir, après avoir tué le Monſtre, appellé Minotaure.

A la droite de ce ruiſſeau,
Qui murmure à l'ombre des ſaules,
Dont un débordement nouveau
Arrêta le vainqueur des Gaules [4];
De ſes ſuccès Céſar ſi fier,
N'oſant par une fauſſe idée
Paſſer la prairie inondée,
Qu'il prit, dit-il, pour une mer:
Sur le penchant d'une colline,
S'élève une antique maiſon,
Dont Elviſe [5] fut l'origine,
Et qu'enrichît enſuite Othon [6],
Pour le sèxe Célibataire
D'une brillante extraction:
Cette retraite ſalutaire
Naquit de la Religion.
Elle domine la campagne,
Qu'elle regarde à l'Orient;
Le derrière eſt à l'Occident,

4 Céſar s'étant porté ſur l'éminence qui eſt vis-à-vis l'Abbaye de Montigny, s'arrêta, croyant, dit-il dans ſes Commentaires, qu'il y avoit là une mer.

5 Elviſe ou Alix, Ducheſſe de Bourgogne, qui fonda cette Abbaye dans le treizième ſiècle.

6 Othon, Comte de Bourgogne, neveu d'Alix, qui confirma les dons qu'elle avoit faits à l'Abbaye, & lui en fit de nouveaux en 1286.

Que lui dérobe la montagne.
A la droite, vers le Midi,
Le village en amphithéâtre,
Dans un enchaînement ſuivi,
Semble une carrière d'albâtre,
Dont l'œil de près eſt ébloui :
Ce n'eſt point l'art qui l'a bâti ;
La ſeule main de la nature
En ordonna l'architecture.
Du côté du Septentrion,
Sur la gauche, au même horizon,
Un bois ſe cache dans les nues :
La vieilleſſe en eſt l'ornement ;
Ses naturelles avenues
Plaiſent plus que l'arrangement.
C'eſt aux beaux jours ce bois charmant,
Etroit & court dans ſes eſpaces,
Mais aſſez grand pour l'agrément,
Qui ſert de promenade aux Graces.
Le plaiſir, ſur leurs nobles traces,
Y naît pour leur amuſement :
La fraîcheur, l'ombre, le ſilence
Y font régner le ſentiment
Juſqu'au ſein de l'indifférence.

De la Déeſſe des forêts [7]
Les Nymphes de ce bois tranquille
Surpaſſent les touchans attraits.
Le bonheur, Dieu de leur aſyle,
N'y laiſſe à faire aucuns ſouhaits.
C'eſt-là que les Dieux établirent
Le ſéjour de la volupté;
Et l'air y tient ſa pureté
Des veſtales qui le reſpirent.
Telle une fleur tient ſon odeur
Du ſouffle que Zéphire [8] exhale:
Tel de l'amante [9] de Céphale
Le Priſme multiplicateur
Donne dès l'aube matinale
A chaque eſpèce ſa couleur.
Là, ſous le nom de Chanoineſſes,
Sans mêlange, la qualité
Se voue à la pudicité,
Mais ſans renoncer aux richeſſes,
Ni trop gêner ſa liberté.

7 Diane, fille de Jupiter & de Latone, & ſœur d'Apollon.

8 Vent d'Occident, fils d'Eole & de l'Aurore, Dieu du Printemps & des fleurs, & l'amant de Flore qui en eſt la Déeſſe.

9 L'Aurore. Elle avoit enlevé Céphale, fils de Mercure & de Herſé, & mari de Procris, fille d'Erectée.

Si dans cette illuſtre Abbaye
Le zèle par choix ſacrifie,
Ce n'eſt point à l'auſtérité ;
Et le mérite véritable,
Les talens, l'eſprit, la gaîté,
L'empire heureux de la beauté
Et l'art précieux d'être aimable,
Dans leur douce ſociété
Où les cœurs ſagement ſenſibles,
Ne ſont pas des monſtres horribles
Devant la ſotte gravité ;
Dans cette retraite paiſible
Tout cela, dis-je, eſt compatible
Avec la régularité.

Je ne peins point ces Monaſtères
Où l'on vit en communauté,
Où du nom de Sœurs & de Mères
S'enorgueillit l'humilité ;
Mais où ce nom peu mérité,
Fait très-ſouvent de l'aſſemblage
De tout état & de tout âge
Une mauvaiſe parenté.

Au-dedans d'une même enceinte,
Chaque Dame dans ſa maiſon

Vit à ſon gré, libre de crainte :
Les vertus y ſont ſans contrainte ;
On n'obéit qu'à la raiſon.
Aucun regret, aucun poiſon
Ne corrompt leurs plaiſirs honnêtes :
La décence règle leurs fêtes,
Où ſans crime entre la chanſon.
Le jeu quelquefois les amuſe :
Rien chez elles ne le défend ;
Criminel lorſqu'on en abuſe,
Il eſt par lui-même innocent.
Sous un voile épais & ſauvage
Leurs beaux yeux ne ſont point perdus :
Le Ciel n'en orna le viſage
Que pour voir & pour être vûs.
Par une ardeur réelle ou fauſſe,
D'autres au fond de leurs priſons,
Ou plutôt d'un tombeau précoce,
Vont captiver leurs paſſions.
Les portes, les verroux, les grilles
Les dérobent à leurs familles,
Aux hommes, aux occaſions,
Mais non point aux tentations.
Souvent ſous un air plus tranquille

On y goûte un moindre bonheur :
Eſt-il quelque part un aſyle,
Où l'on ne porte point ſon cœur ?
La paix règne dans ce Chapitre :
La rigueur n'y commande rien.
On doit être ſon propre arbitre,
Quand c'eſt par goût qu'on fait le bien.
Le devoir peut rendre hypocrite
Un cœur au joug accoûtumé :
Il ſemble en être envain charmé,
La liberté fait le mérite.
Dans tous les cœurs nés généreux,
Il s'indigne de ſes entraves ;
Et tout enfin dans les eſclaves
Eſt bas & ſervile comme eux.
Cette demeure eſt animée
Par la liberté d'en jouir :
La porte n'en eſt point fermée ;
Ces Dames, ſelon leur plaiſir,
Peuvent aux lieux de leur enfance,
Chez les auteurs de leur naiſſance,
Ou bien au ſein de l'amitié,
Sans avoir beſoin de diſpenſe,
De leurs jours vivre la moitié,

Ou plus, s'il faut, dans l'occurrence.
L'Abbaye indifféremment
Eſt en tout temps ouverte aux hommes,
Qui n'y ſont point abſurdement
Regardés comme des fantômes;
Et tout juſqu'au chant de leurs Pſeaumes,
Se fait chez elles librement.
Tel eſt le charmant Hermitage
Du plus heureux de tous les Chats,
La terreur, le fléau des Rats,
Dont abonde le voiſinage.
Dieu du jour [10], prête-moi les airs
Dont une Muſe délicate [11]
Chanta tendrement une Chate [12],
Moins digne de tes beaux concerts.
Si tu veux que je te demande
Encore une faveur plus grande,
Donne-moi ce talent ſecret
Dont Greſſet, ce Peintre des Graces,
A chanté de ſon Perroquet [13]
Les promptes & triſtes diſgraces.

[10] Apollon, Phébus ou le Soleil, Dieu des Vers & des Poëtes.

[11] Mademoiſelle Deshouliéres.

[12] Griſette, Chatte de Madame Deshoulières.

[13] Vert-vert.

Je t'implore pour un ſujet
Qui de Vert-vert n'a point les crimes:
Ce beau Chat mérite nos rimes;
Je peins le Chevalier Duvet.
Et vous [14] dont par ce badinage
J'exécute les volontés,
Et dont j'adore le ſuffrage,
Qu'à mes accens vous promettez;
Aimable & jeune Chanoineſſe,
Dont les appas & la nobleſſe
Cédent encore aux ſentimens,
Soyez ma Muſe en ces momens
Où je regrette votre abſence.
Vos yeux conduiroient mon crayon:
Le charme de votre préſence
M'inſpireroit mieux qu'Apollon.

[14] Madame de L. à qui ce Chat appartient.

CHANT SECOND.

L'ENCEINTE de cette Abbaye
De mon Héros fut le berceau.
Jamais deſtin ne fut plus beau
Que le ſort de ſa douce vie.
Le Chevalier Duvet naquit,
Le printemps renaiſſant à peine,
Dans la maiſon de la Doyenne [15],
Dont les vertus comme l'eſprit,
Ne ſe reſſentent point de l'âge
Où par le temps tout s'affaiblit.
La politeſſe eſt ſon langage,
Et le reſpect partout la ſuit.
On n'eſt jamais dans la vieilleſſe,
A quelqu'âge qu'on ſoit monté,
Lorſque l'on a de la jeuneſſe
Les goûts, l'humeur & la ſanté.
Ce Chat dans ſa troiſième année,
Chez les Matous eſt un géant.
Il a les yeux d'un bleu brillant.

[15] Madame de * * * tante de Madame de L

Son énorme tête eſt ornée
Des mouſtaches dont le Moufti [16]
Pare ſa figure ſacrée :
Elle eſt moins ronde que quarrée.
Son long poil eſt d'un gris bruni ;
Mille fois plus doux que la ſoie
Qu'à ſes velours Gênes emploie.
Comme au pays de Mahomet [17]
Les rivaux ne ſont point de mode ;
Ainſi le Chevalier Duvet
Aux Chats voiſins n'eſt point commode.
Tel qu'un coq fier dans ſon courroux,
Haut comme un cèdre ſur ſes pattes,
Durement à toutes les Chates
Il interdit tous les Matous ;
Ou tel un Directeur jaloux
Ne veut pas qu'une Chanoineſſe
A d'autres que lui ſe confeſſe,
Tant cet emploi lui ſemble doux.
L'Abbaye ainſi de ſa race
Toute peuplée en un clin d'œil,

16 Grand-Prêtre des Turcs.
17 En Turquie, où le faux Prophête Mahomet, fils d'Abdalla & d'Emine, né à la Mecque en 571, fonda la religion Mahométane.

Les rats y furent dans le deuil.
Il n'eſt point une ſeule place,
De la cave juſqu'au grenier,
Où plus habile qu'un ſorcier,
Le Chevalier Duvet ne paſſe.
Tantôt de l'un à l'autre bout
Des lieux que ſon empire embraſſe,
Il fait ſecrétement ſa chaſſe:
Il eſt en même-temps partout,
Partout il laiſſe quelque trace;
Et tantôt quelque mal qu'il faſſe,
La complaiſance l'en abſout.
Nul, prenez garde, dans ce monde
N'eſt ſans défaut entièrement:
La ſageſſe la plus profonde
Eſt ſujette à l'égarement.
Le cheval de l'Apocalypſe
N'étoit blanc que pour être vieux;
Et l'aſtre le plus radieux
Ne ſouffre-t'il pas quelqu'éclipſe?
Prétendroit-on après cela
Qu'avec les qualités qu'il a,
Ce Matou n'eût point un ſeul vice?
Dans un lieu comme celui-là,

On peut avoir quelque caprice.
Quel crime lui reproche-t'on ?
Il eſt vrai, le petit fripon
Egratignant les Vénérables,
A ſes deſirs moins favorables,
Fait poliment à ſa façon,
Patte de velours aux Novices,
Que l'âge lui rend plus propices.
Mais eſt-il ſi coupable au fond ?
Qui ſeroit plus ſage à ſa place ?
On le contrarie, on l'agace,
On lui fait niche, on rompt ſon jeu ;
On ſerre ſa queue, il murmure,
Il ſe défend, il jure un peu.
Il n'eſt point d'homme qui ne jure,
Du moins tout bas entre ſes dents,
Quand on le prend à contretemps.
Avec plaiſir deux fois moi-même
Tranſplanté dans ces lieux lointains,
J'éprouvai ſa douceur extrême,
En le careſſant de mes mains ;
Mais j'ai vû d'autres mains blâmables,
En feignant de le careſſer,
Par des inſultes véritables

A contre-poil le rebrouſſer.
Il préludoit alors des notes
Peu décemment en *f* ut *fa*,
Dignes des Nymphes d'Opéra ;
Mais ſur les genoux des Lamothes,
Ou ſur ceux de quelqu'autre Hébé [18],
Il eſt plus décent qu'un Abbé,
Et plus diſcret qu'un Petit-Maître.
J'aurois pû me ſervir peut-être
De meilleures comparaiſons,
Si fuyant l'ennui du volume,
Je ne préférois les raiſons
Qui s'offrent au bout de ma plume ;
Au ſtyle ou coloris plus beau,
Dont pourroit uſer mon pinceau,
En faiſant gémir mon enclume
Des coups redoublés du marteau.
Un moindre orgueil en moi s'allume.
La pareſſe eſt ma déité.
Sans la promeſſe qui me lie
A des vœux dont je ſuis flatté,

[18] Déeſſe de la Jeuneſſe, fille de Jupiter & de Junon, chargée du ſoin de verſer à boire à Jupiter, & remplacée dans cet emploi par Ganimède, après la chûte qu'elle fit en préſence des Dieux.

Jamais

Jamais Chat, de la poëſie
Ne m'eût inſpiré la folie :
J'en connais la témérité.
Au faible éclat de mon génie
Je meſure ma vanité.
Ah ! ma Minerve, tu radotes.
Je ne ſai franchement pourquoi,
A propos de Chat ou de bottes,
Je vais ainſi parler de moi.
O démangeaiſon ! ô manie !
De bonne foi, j'aurois envie . . .
Mais où me ſuis-je embarraſſé ?
Je reviens à mon perſonnage.
C'eſt au Chat que j'avois laiſſé.
Excuſe, Duvet, cet outrage.
Tu n'en dois pas être offenſé ;
Je reprens un nouveau courage.
Tu ſais bien ou tu ne ſais pas
Que par Pégaſe [19], d'ordinaire,
En parlant d'Hommes ou de Chats,

19 Cheval ailé des Poëtes, né du ſang de Méduſe, lorſque Perſée coupa la tête à cette Gorgone. En naiſſant il frappa la terre d'un coup de pied, & fit jaillir la fontaine d'Hipocrène. Il paiſſoit ſur les monts Parnaſſe, Hélicon & Piérus ſur les bords de l'Hipocrène, de Caſtalie & du Permeſſe.

Un Poëte, dans ſa carrière,
Eſt emporté dans des climats
Fort éloignés de ſa matière :
Le délire égarant ſes pas,
Il laiſſe le Héros derrière,
Entraîné par d'autres appas ;
Et ne voyant plus la barrière
Du plan tracé par ſon compas,
Son Apollon n'arrive guère
Où ſes pas devoient s'adreſſer :
Il ſuit, preſque ſans y penſer,
Une route toute contraire.
C'eſt à-peu-près dans ſon défaut
Un écolier plein de manège,
Qui prend pour aller au collège,
Un chemin plus long qu'il ne faut.
Telle eſt leur marche inconſéquente.
Pour avoir un air plus civil,
Aux yeux du Matou que je chante,
De ſon hiſtoire intéreſſante
Je reprens promptement le fil.
C'eſt avec raiſon qu'on le vante.
Il eſt plus beau qu'un Angola [20].

[20] Eſpèce de Chats, ainſi nommés du Royaume d'Angola

Sa queue en volute arrondie,
Vaut ſeule les trois d'un Bacha [21].
Il eſt pour toute l'Abbaye
Une reſſource, un grand tréſor.
C'eſt un Matou de compagnie,
Tels qu'ils étoient dans l'âge d'or [22];
Ou tels qu'autrefois Deshoulières
Peignit Dom Gris [23], Tata, Mittin,
Qui d'un langage ſi divin
Faiſoient retentir les goutières,
Lorſqu'épris des charmes divers
De ſa merveilleuſe Griſette,
Ils écrivoient de tendres vers
A cette Chate un peu coquette,
Qui les traitoit tous aſſez mal
Pour le Chien [24] d'un grand Maréchal.
Il faut par la Métempſycoſe [25]

dans le pays de Congo en Afrique, d'où ils ont été apportés.

21 Gouverneur de Province chez les Turcs. Les Bachas à trois queues ſont les plus illuſtres.

22 Sous le règne de Saturne; ainſi appellé, parce que les hommes vivans dans l'innocence, il n'y avoit ni travail, ni peine, ni douleur.

23 Chats célébrés par Mademoiſelle Deshoulières.

24 Cochon, Chien de M. le Maréchal de Vivonne, dont Griſette étoit amoureuſe.

25 Paſſage ou tranſmigration des ames des hommes après leur mort, dans d'autres corps d'hommes ou d'animaux; ſyſ-

Que dans le Chevalier Duvet
Quelque ſublime eſprit repoſe :
A peine on croit tout ce qu'il fait.
Des Chats, qu'avec toute autre choſe,
L'Egypte adoroit pour ſes Dieux,
Aucun Chat ne mérita mieux
Les honneurs de l'Apothéoſe [26].
Il eſt propre comme un lapin.
Avec plus d'art qu'un Arlequin,
Il joue adroitement ſon rôle.
Il eſt ſenſible : rien enfin
Ne lui manque que la parole ;
Mais ſon ſilence la vaut bien.
Il fait le mort, cherche & rapporte,
A s'y méprendre, comme un chien.
Il ſait très-bien fermer la porte ;
Et lorſque ſur lui l'entretien
Roule parmi les Chanoineſſes,
Il ſemble vouloir par le ſien
Les payer de leurs politeſſes :
On s'étonne de ſon maintien.

tême imaginé par Pythagore pour prouver l'immortalité de l'ame.

26 Déification, ou cérémonie par laquelle on étoit élevé au rang des Dieux.

Plus matinal qu'une Novice,
Souvent il assiste à l'Office :
Tous les yeux sont édifiés
D'y voir l'hiver l'Anachorète
Le museau sur la chaufferette
Que les Dames ont sous les pieds ;
Aimant mieux, comme j'imagine,
Sentir cette douce chaleur,
Que de reposer sur l'hermine
Des manteaux qu'elles ont au chœur.
Mais j'entens crier au blasphême.
O vous que j'implore aujourd'hui,
Divinités [27] de Montigny,
Si j'avois le bonheur suprême
De vous amuser un moment
Par ce badinage innocent ;
Plus heureux de votre suffrage
Que des voix de l'Aréopage [28],
J'aurois rempli tous mes projets.
Quand la main des attraits couronne
L'amant d'Euterpe [29] ou de Bellone [30],
Que peut-il souhaiter après ?

27 Les Dames Chanoinesses.
28 Sénat de la Grèce, célèbre par son austérité.
29 & 30 Les Poëtes & les Guerriers.

IDYLLE

A MADAME DE***

Au doux chant des jeunes fauvettes
Tyrſe accordant ſon chalumeau,
Au bord d'un paiſible ruiſſeau,
Et ſur un lit de violettes
Vît Tymarette l'autre jour
Endormie auprès de l'Amour.
Il approche de ſa Bergère;
L'Amour le repouſſe en arrière.
Berger, ou qui que vous ſoyez,
Dît Tyrſe au Rival qu'il ignore,
L'Amante que mon cœur adore,
Eſt la beauté que vous voyez.
Comme vous, dit l'Amour, je l'aime:
Je viens me ranger ſous ſes loix.
Mais, je vous prie, où ſont vos droits,
Pour lui plaire plus que moi-même?
Hélas! je ne me flatte pas,
Répondit Tyrſe, de lui plaire.

Peut-être elle fait quelque cas
Des ſoins que je prens pour le faire.
Mon cœur charmé de ſes appas,
En attend le ſien pour ſalaire.
Mais enfin vous voyant ſi beau,
Je m'allarme pour ma tendreſſe:
Le Dieu d'Amour de ſon flambeau
Semble éclairer votre jeuneſſe.
Adouciſſons le bruit jaloux
Que nous faiſons à ſon oreille;
Si Tymarette ſe réveille,
Le triomphe eſt trop sûr pour vous.
A peine l'aurore vermeille,
Dans nos campagnes de retour,
Commence avec ſes doigts de roſe
D'entr'ouvrir les portes du jour.
Pendant que tout encor repoſe,
Faiſons-nous juger par l'Amour.
Tous mes droits ſont dans la tendreſſe;
Les vôtres ſont dans la beauté,
Dans la grandeur, dans la richeſſe.
Mais dans vos cœurs ſans volupté,
Sans tranſport, ſans délicateſſe,
Ce Dieu quelquefois irrité,

A vos feux d'éclat, de ſyſtême
Préfère la ſimplicité
De nos cœurs qu'il touche lui-même.
Jeune qu'il eſt, il eſt léger :
Il voltige de belle en belle ;
Mais avec ce goût paſſager,
Très-ſouvent d'un tendre Berger
Il couronne l'ardeur fidelle.
Si plus ſincèrement que vous
J'aime l'aimable Tymarette,
Souffrez qu'à ma flâme ſecrette
L'Amour accorde un bien ſi doux.
Si le penchant qui vous enflâme,
Surpaſſe le feu de mon ame,
Vous devez remporter le prix
Qu'envain je me ſerai promis.
J'en mourrai ſans doute, il n'importe.
Pour ſoutenir cette douleur
Mon ame n'eſt point aſſez forte ;
Mais l'amour règne dans mon cœur :
Si Tymarette eſt plus chérie,
Je ne regrette point la vie.
Ah, Berger, que ces ſentimens,
S'écria le Dieu des Amans,

Sont dignes que je les admire !
Je ſuis le Dieu qui les inſpire.
Je l'avoue ; & las à la fin
Des amours des Dieux & des Hommes ;
J'ai quitté l'Olympe à deſſein
De n'être plus que ſous vos chaumes.
Il n'eſt plus d'amour dans les Cieux :
Il n'en eſt guère ſur la Terre.
Le Dieu ſi fier de ſon tonnerre,
Eſt le plus perfide des Dieux.
Tous les jours Junon, de ſes yeux,
Lui voit deshonorer ſa couche ;
Et ma mère ne vaut pas mieux :
Mais le reſpect ferme ma bouche.
Chez les grands l'amour n'eſt qu'un jeu.
On a par air une maîtreſſe.
On s'aime un jour, l'autre on ſe laiſſe,
Si c'eſt aimer qu'aimer ſi peu.
C'eſt la paſſion qui maîtriſe
Cette eſpèce informe d'amans,
Et l'eſtime n'eſt jamais miſe
Au nombre de leurs ſentimens.
Chez eux mon guide eſt la folie ;
D'un bandeau mes yeux ſont couverts :

Mais parmi vous ils ſont ouverts.
De la ſageſſe qui vous lie,
L'éclat allume mon flambeau :
Le ſpectacle de votre vie
Eſt pour moi tous les jours plus beau.
On ſe plaint de moi ſans juſtice.
On eſt tranquille & triomphant,
Lorſque du cœur maſquant le vice,
On dit : l'Amour eſt un enfant.
C'eſt préciſément dans ce titre
Que mon éloge eſt établi.
Un enfant n'eſt point ſon arbitre
On diſpoſe aiſément de lui.
Pour agir ſuivant ſon envie,
Par le moindre obſtacle arrêté,
Il faut que l'âge fortifie
Les reſſorts de ſa volonté.
Ainſi l'oiſeau jeune & timide,
Volant pour la première fois,
De branche en branche dans les bois
Suit l'aile tendre qui le guide.
Ainſi les mobiles roſeaux,
S'élèvant ſans pente certaine,
Au gré du vent qui les entraîne

S'agitent au milieu des eaux.
Ainſi l'argile obéiſſante
Entre les mains de l'ouvrier,
N'y devient qu'un vaſe groſſier,
Ou prend une forme charmante.
S'il eſt des Amans ſans honneur,
Et des Amantes infidelles,
C'eſt toujours le crime du cœur,
Et non pas celui de mes ailes.
Mon empire eſt dans la douceur.
La nature me déifie.
Mais j'en atteſte votre ardeur :
Votre bonheur me juſtifie.
Calmez, Tyrſe, vos ſens troublés.
Goûtez la paix que je vous donne.
Charmé des feux dont vous brûlez,
Avec plaiſir je les couronne.
Si Tymarette a tous vos vœux,
Vous avez ceux de Tymarette :
Les Dieux protégent la houlette.
Aimez-vous, & ſoyez heureux.
Dieu des cœurs, ma reconnaiſſance
Dît Tyrſe, égale mon amour :
Tout à jamais dans ce ſéjour

Adorera votre puiſſance.
Mais le bruit que ſon tranſport fit,
Réveilla la jeune Bergère ;
Et frottant ſes yeux, elle vît
Près d'elle le Dieu de Cithère.
Tymarette le reconnut
A ſon éclat, à ſa jeuneſſe.
O fils de la belle Déeſſe,
Lui dît-elle, quel eſt ton but ?
Et viens-tu du Berger fidèle
Que touchent mes faibles appas,
Eteindre la flâme immortelle ?
Cruel Amour, ne le fais pas.
L'Amour lui dît : Bergère aimable,
Jaloux de plaire aux plus beaux yeux,
J'ai quitté ſans regret les Cieux.
Vous êtes l'objet agréable
Pour qui s'enflâmoient mes deſirs.
Mon cœur a peine à s'en défendre ;
Mais Tyrſe eſt un Berger trop tendre,
Pour m'oppoſer à ſes plaiſirs.
Tendres amans, par vos exemples
Dont tous les yeux ſeront ſéduits,
Vous allez partout de mes temples

Relever les triſtes débris :
Par le beau feu qui vous inſpire,
Vous allez rendre à mon empire
L'éclat, la gloire & les douceurs,
Qu'il eut au ſiècle des Paſteurs.
En vous des Thisbés [1], des Pyrames
Reſpirent les ſenſibles ames :
Vous ramenez les jours ſi chers
Des Eurydices [2], des Orphées,

[1] Pyrame & Thisbé étoient deux jeunes amans de Babylone. Leurs parens traverſant leur amour, ils ne pouvoient s'en entretenir que par la fente d'une muraille de leurs maiſons voiſines. Ils ſe donnèrent un rendez-vous pour ſe retirer enſemble dans un pays éloigné, où Thisbé arriva la première ; mais ayant été effrayée par une lionne qui avoit la gueule toute enſanglantée, elle ſe ſauva, & laiſſa tomber ſon voile, en fuyant, que la lionne déchira, & rougit de ſang. Pyrame, la croyant dévorée, ſe tua de déſeſpoir avec ſon épée au pied d'un mûrier, & Thisbé arrivant au moment où il expiroit, ſe perça de la même épée. Le mûrier teint de leur ſang, ne produiſit plus que des mûres rouges, qui étoient blanches auparavant.

[2] Eurydice, femme d'Orphée, le Chantre ſi célèbre de la Thrace, mourut le jour de ſes nôces de la morſure d'un ſerpent, en fuyant les pourſuites d'Ariſtée, fils d'Apollon. Orphée deſcendu aux enfers pour redemander Eurydice, charma tellement Pluton & Proſerpine par les accords de ſa lyre, que ce Dieu & cette Déeſſe la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit pas derrière lui, qu'il ne fut ſorti des enfers ; mais ſon amour lui ayant fait oublier ſa promeſſe, il regarda curieuſement ſi ſon épouſe le ſuivoit, & la perdit pour toujours. Il en eût une douleur ſi tendre, qu'il n'avoit d'autre occupation que de faire retentir les bords du Strimon du nom de ſa chère Eurydice, ſelon ce beau vers de Virgile : *Eurydicen toto referebant flumine ripæ.*

Où les cœurs étoient des trophées
Qu'on alloit reprendre aux enfers.
Ainſi vos noms dans tous les âges
Seront portés, comme les leurs,
Et vous aurez tous les hommages
Qu'on rend encore à leurs ardeurs.
Toujours ſur vos traces fertiles
Je ferai naître le bonheur :
Jamais vos cœurs purs & tranquilles
Ne ſeront trompés par l'erreur.
Pour admirer votre tendreſſe,
Loin de troubler votre repos,
Je ſerai près de vous ſans ceſſe,
En veillant ſur vous de Paphos.
Les deux Amans ſe proſternèrent ;
Mais l'Amour étoit déjà loin.
Heureux de reſter ſans témoin,
Avec plaiſir ils s'embraſſèrent.
Pleins de ce Dieu, dans ce moment,
On ne ſait point tout ce qu'ils firent ;
Mais on ſait bien qu'ils ſe promirent
De s'aimer toujours tendrement.

On dit que ſes regrets le firent renoncer à la ſociété des femmes, dont les Bacchantes furent ſi irritées, qu'elles le mirent en pièces.

ENVOI.

IRIS, cette écorce légère
Ne vous cache rien d'étranger:
Vous êtes la belle Bergère,
Et je ſuis le tendre Berger.
Dans la mortelle inquiétude
Où j'étois ſur votre retour,
J'ai conſulté le Dieu d'Amour.
Sans m'ôter mon incertitude,
Il a rendu mon ſort moins rude,
En m'aſſûrant que quelque jour
Par une éternelle conſtance
Sur le peuple de vos amans,
Que je ſurpaſſe en ſentimens,
Mon cœur auroit la préférence.
A cette flatteuſe eſpérance
Je m'abandonne avec tranſport.
De mes rivaux ſans récompenſe
Avec plaiſir je vois le ſort.
C'eſt, Iris, la ſeule occurrence
Où l'on puiſſe avec confiance,
Sans ceſſer d'être généreux,
Souhaiter d'être ſeul heureux.

Du desir que j'ai de vous plaire,
Ces faibles Vers sont des témoins ;
L'Amour, garant de mon salaire,
A ma Muse inspira ces soins :
Quoique l'art ne les orne guère,
Daignez les lire sans courroux ;
Mon cœur, quand il s'agit de vous,
Ne laisse à l'esprit rien à faire.

PROSERPINE,

FABLE.

A MADEMOISELLE DE*** *dans une Fête qu'elle donnoit à M. ſon Père & à Madame ſa Mère.*

LA Fable n'eſt qu'un ridicule ſonge
Que fit la vieille antiquité.
Jeune Thisbé, la vérité
A cependant enfanté ce menſonge.
Jupiter, Neptune & Pluton
Partageant de Saturne entr'eux trois l'héritage,
Aux yeux qu'éclaire la raiſon,
Des enfans de Noë ſont une exacte image;
Et les Géans par leur échaffaudage
Voulant du Ciel pénétrer l'horizon,
Afin d'y rallumer la guerre;
Et de leur chûte épouventant la terre,
De la tour de Babel à mon attention
Retracent la confuſion.
Mais le mérite de la Fable

A cela n'eſt point limité.
Toujours, jeune Thisbé, quelque moralité
Y joint l'utile à l'agréable.
Ecoutez-moi, j'ai pour vous eſſayé
De mettre en vers un petit Conte.
Lorſqu'il s'agit de vous, ma crainte ſe ſurmonte.
S'il vous plaiſoit, je ſerois trop payé.

Dans les campagnes de Sicile
Proſerpine cueilloit des fleurs.
Le Dieu des noires profondeurs,
Pluton vint l'enlever dans ce ſéjour tranquille.
Sa jeuneſſe fit ſes erreurs.
Ce jour-là, ſans Cérès ſa mère,
Elle avoit là porté ſes pas.
J'en ſuis bien ſûr, vous ne l'approuvez pas.
C'eſt être imprudente & légère:
Sans ſageſſe on n'a point d'appas.
Envain cette mère immortelle
Pleura, gémit, ſe chagrina;
Envain aux gouffres de l'Etna,
Cédant à ſa peine cruelle,
Pour retrouver l'objet qui cauſoit tous ſes maux,
Alluma-t'elle deux flambeaux:

Au fond des enfers descendue,
Elle ne pût ôter aux mains du ravisseur
Sa fille qu'elle avoit perdue ;
Et toute entière à sa douleur,
Elle revint donner à la nature
Ses leçons de l'agriculture.

Ici quelqu'esprit orgueilleux
Osera peut-être vous dire
Que Proserpine eut un empire.
Je connais mal votre cœur généreux,
Où la bonté, ce sentiment céleste,
Y forme de plus dignes vœux.
Jeune Thisbé, quel agrément funeste
D'être Reine des malheureux [1] !
Mais déjà votre esprit a pénétré ma Fable.
Je vous offenserois par de longues raisons.
Seroit-ce à moi qui vous trouve adorable,
D'oser vous faire des leçons ?
Je n'ai voulu que joindre mon hommage
A celui que dans ces momens

[2] Proserpine étoit Reine des Enfers, & le Tartare est plus rempli que les Champs Elysées, y ayant moins d'hommes justes que de méchans.

Vous offrez aux auteurs de vos jours si charmans :
L'amitié dans mon cœur a gravé leur image [2].

Que votre sort est gracieux !
Ouvrez les yeux sur vos richesses.
Vous avez en l'un tous les Dieux,
Dans l'autre toutes les Déesses.

2 Allusion à mon Epître à l'Amitié, faite pour le père de Mademoiselle de * * *

ELÉGIE

A MADAME DE *** *sur la mort d'une Sœur, en 1760.*

ENFIN tu combles ma douleur,
Et ta colère eſt épuiſée :
Sois ſatisfait de ta rigueur,
O Deſtin [1] ! mon ame eſt uſée.
L'ennui, le déſeſpoir, l'horreur
Sont ainſi par ta barbarie
Les ſeuls ſentimens de mon cœur,
Et la mort toute mon envie.
J'aime à faire ces vœux affreux.
Qu'il eſt doux de perdre la vie,
Lorſque l'on eſt ſi malheureux !
Au beau char d'une Sœur charmante,
La Déeſſe de l'amitié,
Mon cœur étroitement lié,
Faiſoit ſes plaiſirs de ſa pente.

[1] Divinité allégorique, née du cahos, repréſentée avec le globe de la terre ſous ſes pieds, & tenant dans ſes mains une urne où eſt le ſort des hommes. Ses arrêts étoient irrévocables, & les Dieux eux-mêmes étoient ſoumis à ſon pouvoir.

Le ſort ſur moi de ſa faveur
Verſoit la douceur abondante ;
Et je vivois pour le bonheur.
Mais où ſont ces jours adorables ;
Momens dignes d'être éternels,
Où j'avois des plaiſirs ſemblables
Aux plaiſirs qu'ont les immortels ?
Que ce temps s'eſt écoulé vîte !
Les fleurs pour moi ſont des cyprès [2].
Ma Sœur a paſſé le Cocyte,
Et n'eſt plus que dans mes regrets.
Hélas ! que n'ai-je pû la ſuivre
Dans la profondeur des tombeaux !
Je voudrois, ennuyé de vivre,
Etre à côté de ſes lambeaux.
Chère ombre, au moins ſois aſſûrée
Que mes yeux pleurent ton trépas.
Mon ame de toi ſéparée,
L'eſt d'elle-même où tu n'es pas.
Privé d'une Sœur ſi fidelle,

2 Arbre ſymbolique de la triſteſſe, à cauſe de la métamorphoſe du beau Cypariſſe, qui eut tant de regret d'avoir tué par mégarde un cerf qu'il aimoit, qu'Apollon touché de pitié de ce que ce jeune homme vouloit ſe donner la mort, le changea en cyprès.

Rien ne peut calmer mon ennui.
Pour jamais, ô nuit éternelle,
Ferme auſſi mes yeux aujourd'hui.
J'abhorre la nature entière.
Quel charme, après tant de malheurs,
Peut avoir pour moi la lumière?
Je n'y tiens que par les horreurs.
Ordonnez, ô Dieux, que je meure!
Pourrois-je vivre ſans la voir?
Je ſerois à ma dernière heure,
Si l'on mouroit de déſeſpoir.
Quelque douceur pourtant me reſte,
Dont mon cœur cherche à s'éblouir;
J'ai du moins le plaiſir funeſte
De n'avoir plus aucun plaiſir.
Tout entier aux maux que j'endure,
Je n'ai plus d'autre ſentiment;
Et je ſerois, ſans mon tourment,
Comme étranger à la nature.
Les rayons de l'aſtre du jour,
De la nuit le tendre ſilence,
Les oiſeaux qui chantent l'Amour,
Tel qu'il étoit dans l'innocence,
Un ruiſſeau clair qui doucement

Parmi les fleurs coule & murmure,
Zéphire qui ſur la verdure
Careſſe Flore tendrement,
Avec les Bergères aimables
Les jeunes Bergers confondus,
Les objets les plus agréables
Sont pour moi des peines de plus.
Sœur adorable, ombre immortelle,
Viens calmer mon mortel effroi;
Viens calmer ma douleur cruelle.
Tout à mes yeux n'eſt rien ſant toi.
Des voûtes d'où part le tonnerre,
Le ſpectacle envain m'eſt offert;
Et la ſurface de la terre
N'eſt plus à mes yeux qu'un déſert.
Par une ſuite néceſſaire,
Orné par tes attraits divers,
Le déſert le plus ſolitaire
Vaudroit pour moi tout l'univers.
Les plus funèbres ſacrifices
Sont déſormais mon ſeul emploi.
Où le cœur eſt, ſont les délices;
Et tout mon cœur eſt près de toi.
Mais au monde, loin de toi-même,

Je

Je ſuis loin de mon propre cœur;
Et j'exiſte parce que j'aime;
Mais tout mon être eſt la douleur.
O triſteſſe amère & profonde!
Quelle idée eſt dans mon eſprit?
Déſormais le jour & la nuit
Vont montrer & cacher le monde
Dans le cercle éternel du temps,
Sans qu'en aucun point de ſa roue
La fortune à mes vœux conſtans
Puiſſe offrir l'objet que j'attends.
Faibles mortels que l'erreur loue,
Eſt-ce ainſi que le ſort nous joue?

ENVOI.

Vous dont un autre ſentiment
M'impoſe les loix & les chaînes,
Aux peines de ce dur moment
Ajoûterez-vous d'autres peines?
Belle Acanthe, vous achevez
L'affreux ſupplice qui m'accable.
Conſervez du moins, conſervez,
Pour conſoler un miſérable,

A mes ſentimens réſervés
Un ſouvenir inaltérable.
Les pas peuvent être obſervés ;
Mais le cœur eſt impénétrable.
C'eſt ſans ſuccès & vainement
Qu'un œil jaloux & téméraire
Veut pénétrer ſon ſanctuaire ;
Il ſe ferme hermétiquement ;
Et plus on fait de violence
Au penchant qu'il a pour aimer ,
Plus il ſent ſon impatience
Par les obſtacles s'animer.
Les ſoupçons & la jalouſie
Lui ſont de nouvelles raiſons
Pour tromper avec plus d'envie
La jalouſie & les ſoupçons.
Pour moi que mon ardeur extrême
Vous attache , Acanthe , à jamais ,
Je m'oublîrai plutôt moi-même ,
Que je n'oublîrai vos attraits.

LETTRE

A M. DE*** *à l'occaſion de la mort de ma Sœur.*

NON, Monſieur, l'on ne pleure pas toujours ; & la douleur doit avoir ſon terme, principalement quand elle eſt extrême comme la mienne, parce qu'il n'y a rien au-delà des extrémités. Tous les livres ſont pleins de ces maximes, & vous leur donnez encore plus de poids & d'autorité par le charme de vos expreſſions. Mais il y a des exceptions à toutes les règles. Je perds une Sœur que j'aurois adorée, ſi les Dieux n'étoient pas jaloux de leurs autels. Nous nous aimions d'une amitié ſi fraternelle, que l'Amour en a été doublement allarmé. L'intérêt que vous voulez bien prendre à l'excès de ma douleur, eſt la plus douce conſolation que je ſois capable de recevoir, après les bontés de Madame de*** dont le mérite preſque unique vous fait les mêmes impreſſions qu'à moi. J'eſpère que le temps qui dévore tout, emportera peut-être à la fin mes regrets mortels ; mais il me ſemble que je le crains

plus que je ne l'eſpère ; car je trouve de la douceur à m'affliger, & mes peines ſont une ſorte de plaiſir pour moi. Je pleure cependant, je ſuis malheureux, & je m'éteins.

Ici, de mes triſtes regrets,
Du tendre récit de mes peines
Je fais retentir les fontaines,
Les rochers, les antres ſecrets :
Je trouble par des plaintes vaines
La tranquillité des forêts.
Là, je dis aux jeunes fauvettes :
Oiſeaux dont les accens ſi doux
Font le charme de ces retraites,
Par pitié du moins taiſez-vous.
Je prie ici l'écho ſenſible
D'être muette à mes douleurs ;
Et là, du torrent de mes pleurs
Je groſſis un ruiſſeau paiſible,
Qui murmure parmi les fleurs.
Dans le ſein du plaiſir lui-même,
Partout je porte mes malheurs.
Tout me fait ſouvenir que j'aime.
Le déſeſpoir eſt mon emploi,

Et l'horreur règne autour de moi.
Oui, cher Damon ; dans les prairies,
Dans les jardins ou dans les champs
Je promène mes rêveries,
En entendant des airs touchans ;
Mais un malheureux qui s'évite,
Au sein du trouble qui l'agite,
Peut-il goûter quelque plaisir ?
Ma jeunesse imite Aréthuse [1].
Le temps passe, mon esprit s'use.
Tout me quitte, jusqu'au desir.

Mais, Monsieur, je me repens de vous avoir peint mon affreuse situation, parce que vous me plaignez, & que vous augmentez ma douleur par la vôtre. C'est une indiscrétion de ma part que je vous supplie de pardonner à l'égarement de ma raison. Je serai moins malheureux, si vous êtes plus heureux que moi.

[1] Nymphe de la suite de Diane, qui fuyoit sans cesse le fameux chasseur Alphée. Diane la métamorphosa en fontaine, & Alphée en fleuve ; mais toujours plus amoureux d'elle, il mêla ses eaux à celles de cette Nymphe. Ce fut elle qui découvrit à Cérès l'enlevement de sa fille Proserpine par Pluton.

STANCES
SUR LA MORT.

La faux ſanglante du trépas
Sans pitié, ſelon ſon envie,
Tranche le fil de notre vie :
Quelque trait qu'on lui lance, on ne l'émouſſe pas.
Mais, ſi de cette deſtinée
Nul mortel ne peut s'affranchir,
Il faut que de nos jours l'étude ſoit bornée
A tâcher d'apprendre à mourir.

ODE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE,

A SA NAISSANCE.

I.

PLEIN du deſſein où m'encourage
Tout ce qu'on préſage de toi,
Je veux t'offrir un pur hommage :
Mon cœur m'en impoſe la loi,
Ma main ſera ſon interprète ;
Mais, Prince charmant, un Poëte
Seulement par amuſement,
Sans talent, ſans art, ſans délire,
Que jamais Apollon n'inſpire,
Le peut-il faire dignement ?

II.

NON. De l'audace qui m'anime ;
Il faudroit arrêter le bruit ;
Mais mon tranſport fût-il un crime,
Mes yeux t'ont vû, ma main écrit.
Je ſuis ſans doute un téméraire
D'oſer entrer dans la carrière
Où ſont les Poëtes fameux.
Que dis-je ? ils n'ont rien que j'envie :
S'ils me ſurpaſſent en génie,
L'amour me met au-deſſus d'eux.

III.

L'ÉCLAT qui brille dans ta Mère,
Eſt déjà devenu le tien.
Imitant ton auguſte Père,
Parfaitement digne du ſien,
Tu ſeras grand, doux, équitable.
L'empire des tiens eſt aimable :
Il eſt beau de le ſoutenir.
Ce n'eſt qu'en ſuivant leurs exemples,
Que tu peux mériter les temples
Que te prépare l'avenir.

IV.

Je chante, Prince, ta ſageſſe,
En chantant celle de mon Roi :
C'eſt ſa juſtice, ſa tendreſſe,
Que le deſir admire en toi.
Ses hauts exploits, ſa bonté rare ;
L'heureuſe Ecole qu'il prépare
Aux fils des Héros malheureux *,
Aſſûrent ſa gloire conſtante
D'une immortalité brillante,
Conforme à l'ardeur de nos vœux.

V.

Son nom eſt mêlé dans nos fêtes
Aux noms des Rois les plus chéris.
Il règne aujourd'hui ſur nos têtes :
Ton Père eſt le Roi de nos fils :
Nos neveux verront ton empire ;
Et, j'oſe ici te le prédire,
Un Dieu caché parle à mon cœur,
En te voyant ſuivre ſa trace,
Le Ciel, éterniſant ta race,
Eterniſera leur bonheur.

* L'Ecole Militaire.

VI.

JE n'ai point le talent de plaire ;
Je n'en connais que le desir.
Mais, jeune Prince, sans mystère
Souvent on peut y parvenir.
Vers toi, dans cette confiance,
Mes chants volent en assûrance,
Sur l'aîle de l'enchantement.
Ma Muse est peut-être indiscrète ;
Mais contre le goût d'un Poëte
La raison parle vainement.

VII.

DAIGNE lire un si faible ouvrage,
Dont le cœur forme les accens :
Sur cet Autel sans étalage
Je brûle pour toi mon encens.
Je voudrois pouvoir autre chose ;
Et si déja plusieurs en prose
Te parloient avant mes concerts,
Quand l'âge ouvrira ta pensée,
Songe que ma voix empressée
L'aura fait la première en vers.

VIII.

Si juſqu'à ta Mère adorable
Mon ouvrage peut pénétrer,
Que de beauté noble & durable,
Que de charme y verrai-je entrer !
Ses yeux où ſa grande ame eſt peinte,
De leur douce & brillante empreinte
Orneront mes expreſſions.
Ainſi l'aſtre de la lumière,
Parcourant ſa vaſte carrière,
Embellit tout de ſes rayons.

ODE

SUR LA SOLITUDE,

Envoyée de Bourgogne

A MADAME LA COMTESSE DE***

I.

EFFROI des ſots, attrait du ſage,
Source abondante du bonheur,
Où libre de tout eſclavage,
Je jouis en paix de mon cœur:
O toi dont l'enceinte ſacrée
Par l'horreur n'eſt point pénétrée;
Solitude, ſéjour charmant:
Avec ton goût ſeul qui m'inſpire,
De ton voluptueux empire
Pourrai-je peindre l'agrément?

II.

O vous dont l'eſprit ſans entraves,
Tel qu'il eſt, connaît l'univers,
Qu'y voyez-vous que des eſclaves,
Des traîtres, le vice & des fers?
L'embarras faſtueux des villes
Vaut-il la paix de ces aſyles,
Où l'on oſe être vertueux?
Irois-je au ſéjour des orages,
M'expoſer aux triſtes naufrages
Qu'y font ſouvent les plus heureux?

III.

IROIS-JE adorer les caprices
Des Coquettes, des riches ſots:
Ou baſſement flatter les vices
Des Grands qui n'ont rien des Héros?
Irois-je, eſclave volontaire,
Me plier avec le vulgaire
A l'aſcendant des préjugés;
Et par une faibleſſe extrême,
Etre toujours hors de moi-même;
Les ſens de ténèbres chargés?

IV.

NON. Dans ma retraite profonde
Heureux, riche de mes amis,
Des biens ni de l'éclat du monde
Mes yeux ne ſont point éblouis.
La crainte, les pâles allarmes,
L'ennui, le déſeſpoir, les larmes
Habitent les lambris des cours.
Exemt de ſoins, d'inquiétude,
Lachéſis, dans la ſolitude,
D'un fuſeau d'or, file mes jours.

V.

NOURRI des leçons de Tibule [1],
J'y ſuis ſeul un monde pour moi :
Des airs, du faux, du ridicule
Aiſément j'y brave la loi.
De ſon propre prix idolâtre,
L'homme à mes yeux eſt un théâtre [2]
Où mon audace oſe monter.
A moi tout en lui me rappelle :
Je m'étudie à ce modèle,
Et j'apprens à me reſpecter [3].

1 *In ſolis ſis tibi turba locis*, Tibulle.
2 *Magnum alter alteri theatrum ſumus.* Deſcartes.
3 *Rarum eſt enim ut ſe ſatis quiſque vereatur.*

VI.

Là, mes travers ſont mes victimes ;
Je les immole aux ſentimens.
L'oiſiveté, mère des crimes,
N'y ſouille aucun de mes momens.
Je lis, j'occupe ici ma vie
D'une ſimple philoſophie,
Libre du faſte de Zénon [4] :
Mes yeux fixés à ſa lumière,
Y circonſcrivent ma carrière
Dans le cercle de la raiſon.

VII.

J'y cite l'univers docile,
Les hommes, les temps & les lieux.
Mon eſprit, laiſſant ſon argile,
Va s'aſſeoir au Sénat des Dieux.
Je pénétre dans la nature ;
Tout m'enchante, tout me raſſûre.
En cherchant à l'approfondir,
Un nouveau jour pour moi ſe lève :
Mon être à ſa lueur s'achève ;
Je ſens mon ame s'agrandir.

4 On accuſoit les Stoïciens d'être orgueilleux.

VIII.

Ce n'eſt qu'en des lieux ſolitaires,
Mais tous pleins de ſa majeſté,
Qu'autrefois aux yeux de nos pères
Se montroit la Divinité.
Là, rivaux des Etres ſuprêmes,
Conduiſant leur charrue eux-mêmes,
Se formoient les Cincinnatus [5],
Qui ſur le char de la victoire,
Y revenoient cacher leur gloire,
Qu'augmentoient ces ſimples vertus.

5 *Lucius Quinctius Cincinnatus Serranus.* On le tira de la charrue pour le créer Dictateur, l'an 458 avant J. C. lorſque l'armée du Conſul Marcus Minutius étoit ſur le point d'être forcée dans ſes retranchemens par les Eques & les Volſques, dans la guerre contre les Samnites. Pendant que ſa femme, tranſportée de joie, s'empreſſoit, dit Perſe, de le revêtir des habits de ſa nouvelle dignité en préſence de ſes bœufs, les Licteurs envoyés par le Sénat, ſe ſaiſirent de la charrue, & la ramenèrent dans ſa maiſon. Cependant Cincinnatus marche aux ennemis, les combat & les défait; & après avoir triomphé de les avoir fait paſſer ſous le joug, il mit le comble à ſa gloire, en retournant à ſa charrue.

ſulcoque terens dentalia, Quincti,
Quem trepida ante boves Dictatorem induit uxor,
Et tua aratra domum Lictor tulit. Perſ. Sat. 1.

IX.

Le parfum d'une violette,
Le doux murmure d'un ruiſſeau,
Le chant d'une jeune fauvette,
L'émail des prés, un chalumeau,
L'ombre des bois & leur ſilence,
Même aux yeux de l'indifférence,
Ont des charmes & des plaiſirs.
Les oiſeaux par leurs tendres flâmes
Allument ici dans nos ames
Leurs feux, l'amour & ſes deſirs.

X.

Mais l'immortelle poëſie
Eſt pour moi le ſoin le plus doux.
Des Dieux je goûte l'ambroſie,
En compoſant des vers pour vous.
De ce noble & charmant commerce,
Où ma Muſe avec vous s'exerce
Quelquefois par amuſement,
Dans mon cœur que ce goût domine,
Circule une sève divine
Dont ſe forme le ſentiment.

XI.

Tel qu'un Aigle qui de la terre
Dédaignant ſouvent le ſéjour,
Vole aux lieux d'où part le tonnerre,
Contempler le flambeau du jour :
Tel par des routes inconnues,
Un Poëte au-deſſus des nues
Doit porter aux Dieux ſon encens.
Quand il trouve dans leurs images,
Comme en vous, tous leurs avantages,
Elles ont droit à ſes accens.

XII.

Au ſein de ces douces retraites,
Vous ſeule manquez à mon cœur.
Uranie, aux lieux où vous êtes,
Eſt à mes yeux le vrai bonheur.
Mais envain mon penchant m'attire
Vers le ſeul bien que je deſire ;
La raiſon vient le réprimer.
Je ſens, en vous voyant ſi belle,
Une peine toujours nouvelle
A m'empêcher de vous aimer.

COMPLIMENT

A MADEMOISELLE, *fille de S. A. S. Monseigneur le Duc* D'ORLEANS, *premier Prince du Sang, prononcé par Mlle. de B.*

MADEMOISELLE *voulant réunir dans une Fête qu'elle préparoit aux Pensionnaires du Couvent de Tresnel, où elle étoit élevée, les Pensionnaires du Couvent de Sainte Croix, dont les jardins ont un mur mitoyen avec ceux de Tresnel, elle obtint la permission de faire faire une Breche à ces murs pour cette Fête, & Mlle de B. Pensionnaire de Sainte Croix, fut choisie pour la complimenter sur la Breche.*

LES murs de Jéricho [1], destinés aux ravages,
Tombèrent devant les Hébreux.
Pour vous voir aujourd'hui recevoir nos hommages,
Nos murs, par un sort plus heureux,

[1] Ville de Judée entre Jérusalem & le Jourdain, qui tomba miraculeusement devant Josué au son des trompettes des sept Prêtres le septième jour de la procession que Josué faisoit sept fois le jour avec l'Arche d'Alliance autour des murailles. Tout fut exterminé, à la réserve de Rahab avec ceux de sa maison, pour avoir réfugié chez elle les Espions envoyés par Josué pour reconnaître le pays.

S'abaiſſent devant vous, Princeſſe.
A votre aſpect, d'un ſoin jaloux,
Tout prend une ame, tout s'empreſſe,
Tout devient ſenſible pour vous.
Le moindre de vos avantages
Eſt de ſortir du ſang des Rois,
Fille d'un Héros qu'autrefois
La Grèce eût ſans faveur compté parmi ſes Sages.
Il inſpire à la terre, ainſi que ſes ayeux,
Le reſpect & l'amour, à l'exemple des Dieux.
Le ſort qui le fit naître aux environs du Trône,
N'en eut point à lui préſenter;
Mais s'il n'a pas une Couronne,
Il eſt digne de la porter.
Déjà de cet auguſte Père
Vous montrez les grands ſentimens;
Et de la plus aimable Mère
Vous avez les attraits charmans.
Vous avez dès l'enfance hérité de ſes graces;
De ſa beauté, de ſon eſprit.
Tous les cœurs volent ſur vos traces:
De l'éclat de vos yeux tout ici s'embellit.
L'air eſt doux à Treſnel, comme votre langage;
Le temps ſerein, comme votre viſage.

De vos jeunes vertus le charme impérieux
Fait le bonheur de ces asyles :
Les plaisirs, sur vos pas fertiles,
Naissent, Princesse, dans ces lieux.
Ce jour par la reconnaissance
A jamais sera consacré.
Par vos appas & par votre présence
Ce séjour est trop honoré,
Pour qu'on en perde la mémoire.
Vos bontés comme notre gloire,
Occuperont nos tendres cœurs.
A celles qui prendront nos places,
Nous redirons parmi ces fleurs
Combien dans ce moment vous nous fites de graces.
Elles s'enflâmeront à notre empressement ;
Et partout à vos destinées
Nous serons toutes enchaînées
Par l'empire du sentiment.
Souffrez que je me glorifie
D'avoir, Princesse, été choisie
Pour mettre à vos pieds notre ardeur :
Je sens avec excès le prix d'un tel honneur.

*

COMPLIMENT

SUR LA NOUVELLE ANNÉE, *à Madame de* ***

Le jour qui commence une année,
Iris, à l'objet de ſes feux,
Une Muſe ſenſible, attentive & bien née
Doit offrir du moins quelques vœux.
De tous ſes ſentimens mon cœur vous fait l'hommage;
Ils ſont dignes de vous, puiſqu'ils ſont votre ouvrage.
Mais quel bien peut enfin vous être ſouhaité?
Eſt-ce du caractère? Eſt-ce de la beauté?
Déjà trop belle, trop aimable,
Vous n'avez rien à deſirer.
A quel deſtin plus agréable
Eſt-il poſſible d'aſpirer?
A la loi que ce jour m'impoſe
De vous ſouhaiter quelque choſe,
Il faut cependant obéir.
Hé bien, Iris, je vous ſouhaite,
Amoureux plutôt que Poëte,
Tous les maux qu'en ſecret vous me faites ſouffrir.

COMPLIMENT

SUR LA NOUVELLE ANNÉE, *à Madame de* ***

ENVAIN ce jour aux vœux eſt deſtiné ;
Envain mon cœur tendrement vous adore :
Que peut-on ſouhaiter encore
A qui le Ciel a tout donné ?
Lorſque l'on a, comme vous, l'art de plaire ;
Lorſque l'on a, Philis, votre beauté,
Votre eſprit, votre caractère,
Vos graces, votre aménité ;
C'eſt avoir plus qu'un Diadême :
C'eſt être une Divinité.
Mon cœur ainſi dans ſes vœux arrêté,
Ne peut vous offrir que lui-même :
De vos bontés toujours reconnaiſſant,
Je vous en fais un éternel hommage.
Les mortels pour les Dieux ne peuvent davantage ;
Et les Dieux des mortels reçoivent ce préſent.

COMPLIMENT

SUR LA NOUVELLE ANNÉE *à une Mère.*

L'USAGE eſt reſpectable, & de ſa tyrannie
Le ſage n'enfreint pas les loix.
Mais ce n'eſt point à lui qu'ici je ſacrifie :
Ma Mère, c'eſt mon cœur qui fait parler ma voix.
A votre aimable char le ſentiment me lie.
Le reſpect & l'amour ſont mes ſoins & vos droits.
Je n'ai pas beſoin de l'époque
Où l'année entame ſon cours,
Pour demander aux Dieux de prolonger vos jours :
Ma Mère, à tout moment pour vous je les invoque.
S'ils favoriſoient les deſirs
Que pour votre bonheur mon ardeur leur expoſe ;
Vous auriez à la fois par eux tous les plaiſirs,
Et j'y ſerois pour quelque choſe.

BOUQUET

A UNE MERE A LA CAMPAGNE.

QUEL jour du ſommet des montagnes
S'offre à mes yeux qu'il éblouit?
Flore nuance les campagnes;
L'or de Cérès les enrichit.
Des troupeaux de ſes bergeries
Le Dieu Pan couvre les prairies.
A mes regards tout s'embellit.
Je ſens qu'une ſecrète flâme
Porte le bonheur dans mon ame.
Quel eſt le Dieu qui le produit?
Ou bien quelle Déeſſe aimable
Verſe ſur moi tant de douceur?
Ah! c'eſt vous, ô Mère adorable.
Votre fête accroît mon ardeur.
Que ſon retour m'eſt agréable!
Tous les plaiſirs ſont dans mon cœur.
Les objets les plus inſenſibles,
Ma Mère, en ce moment ſi doux,

Deviennent ſenſibles pour vous :
Tout reconnaît vos loix paiſibles.
Entendez les tendres oiſeaux,
Qui ſemblent, d'une voix légère,
Ainſi que moi, chanter leur mère,
Perchés ſur de jeunes rameaux ;
Et voyez comme les ruiſſeaux,
En murmurant ſur ce rivage,
Semblent vouloir à mon hommage
Mêler le tribut de leurs eaux.
Qu'avec plaiſir je les invite
A joindre à mes vers leurs accords
Pour célébrer tant de mérite,
Peut-on avoir trop de tranſports ?
Epris de ce jour qu'il éclaire,
Plus lentement vers l'Occident
Le Soleil, ſur ſon char ardent,
Va porter ſes pas de lumière.
S'il doit, replongé ſous les eaux
Par l'ordre exact de ſa carrière,
Le laiſſer ce ſoir en arrière,
Pour éclairer des jours nouveaux,
Longtemps ſa marche régulière
Nous le ramenera, j'eſpère,

Toujours brillant de feux plus beaux.
Vos vertus ſont pour moi l'augure
De la faveur des Dieux pour vous :
Plus on eſt près de leur nature,
Plus on eſt loin de leur courroux.
Mon Bouquet aux bords du Permeſſe
A pour vous plaire été rimé :
Le reſpect avec la tendreſſe
Sont les fleurs dont il eſt formé.
Par la vive reconnaiſſance
Entretenu dans ſa fraîcheur ;
Ce Bouquet ſimple en apparence ;
Fleurira toujours dans mon cœur.

BOUQUET

A UNE SŒUR ABSENTE.

L'AURORE sur son char amène
Un jour rafraîchi par ses pleurs,
Zéphire de sa douce haleine
A parfumé toutes les fleurs.
Mais Flore envain pour votre fête
M'offre, ma Sœur, tous ses présens.
Quand votre éloignement m'arrête,
Ses dons me sont indifférens.
Désolé de la tendre peine
De me voir pour vous sans Bouquet,
On vient de m'instruire en secret
Qu'au bas d'un vallon, sous un frêne,
Est une savante fontaine,
Dont les eaux donnent l'art charmant
De peindre aux yeux le sentiment:
On me l'a nommée Hypocrène.
C'est-là, dit-on, que les amans,
Les amis les fils & les frères

Vont boire les beaux complimens
Dont ils charment les cœurs ſincères ;
Les belles, les ſœurs & les pères.
Elle n'attend que le deſir
Pour épancher ſes eaux légères :
Elle coule pour le plaiſir.
Les Dieux en ont fait leur fontaine.
Pour vous bien exprimer l'ardeur
Qui ſous vos douces loix m'enchaîne ;
Je m'y viens d'enivrer, ma Sœur.
Je ſuis peut-être un téméraire ;
Mais j'ai tout oſé pour vous plaire.

BOUQUET

A M. D*** LE FILS.

Lorsqu'arrive ordinairement
La fête de quelqu'un qu'on aime,
On se fait un devoir suprême
De lui rimer un compliment.
Mais ce n'est point l'impérieux usage
Qui me dirige en ce moment.
Votre Bouquet est mon attachement,
Et c'est du cœur qu'émane mon hommage.
Dans ceux, Monsieur, de votre sang
Le mérite est héréditaire.
De vos ayeux l'illustre rang
Des grands talens fut le salaire.
Des auteurs de vos jours les noms presqu'adorés,
Sont pour vous d'un heureux présage :
Ils respirent en vous dès votre premier âge ;
On voit qu'en les aimant vous les imiterez.
Ce qu'en effet je vois de mieux pour votre gloire,
C'est de vous proposer leur vie à contempler :
Mettez bien dans votre mémoire
Que pour votre bonheur il faut leur ressembler.

BOUQUET

A UNE DAME CHANOINESSE.

Ma main vous présente un Bouquet ;
Madame, le respect l'a fait ;
La reconnaissance le noue.
Il fleurira toujours, si la bonté l'avoue.

BOUQUET

A UNE MERE.

Les plus courts complimens sont toujours les meilleurs.
Ma Mère, en ce moment où votre fête arrive,
Du Dieu des Vers ou des neuf Sœurs
J'emprunte ici la voix naïve,
Pour vous présenter un Bouquet
Qu'au Jardin de l'Amour a cueilli le respect.

BOUQUET

A M. DE***

SUR les autels de l'amitié charmante
J'ai pour vous brûlé mon encens [1] :
L'eſtime juſte & conſéquente
Fut de moitié dans mes accens.
Mais je vous dois la connaiſſance
D'une autre aimable Déité,
Noble tribut d'un cœur ſans fatuité.
Vous l'inſpirez ; c'eſt la reconnaiſſance.
Ce ſentiment bleſſe la vanité :
Pour l'amour-propre il eſt un poids immenſe.
Peut-être il gêne un cœur trop délicat ;
Mais s'il eſt doux, à votre exemple,
Par des bienfaits de conduire à ſon temple,
Il eſt plus beau de n'être point ingrat.
Mon cœur n'a point cette mauvaiſe honte
Dont baſſement l'orgueil aime à rougir :
A vos bontés je ſonge avec plaiſir.

[1] Epître à l'Amitié que j'ai dédiée à M. de B...

Heureux pourtant, en vous payant à compte
Mes ſentimens pour vos bienfaits,
Si je pouvois y joindre des effets.
Je n'ai point la hauteur du cédre,
Ni la baſſeſſe de l'oſier :
Imitant en cela la Panthère de Phédre,
Je ne ſaurois non plus qu'elle, oublier,
Quelque raiſon qui me force à me taire,
Ni le bien ni le mal que l'on a pû me faire.
O vous, Ariſte, ô vous dont le pouvoir
Se borne au bien qui fait votre barrière,
Vous qui me tenez lieu de père,
Vous en qui ſeul je crois tout voir ;
Si mon penchant a pour vous quelques charmes,
Jouiſſez de l'épuiſement
De mes tranſports & de mes larmes.
Je ſuis heureux par vous, & ce bonheur charmant
Pour moi par cette idée en a plus d'agrément.
Dans ce jour qu'à mes yeux votre fête relève,
J'ai cru que ce Bouquet vaudroit pour vous des fleurs.
Elles brillent un jour, & leur règne s'achève.
L'attachement ſuit le deſtin des cœurs.
Comme eux, il eſt toujours durable,
Quand il a pour objet des hommes tels que vous ;

Et le mérite véritable
Rend éternels des nœuds si doux.
Ah ! recevez ce pur hommage.
Les Dieux ici me sont témoins
Qu'on ne peut pas vous aimer davantage.
Mes sentimens pour vous sont pour moi des besoins.

BOUQUET

A UNE SŒUR.

QUAND on aspire à plaire à Flore
Il faut se déguiser en fleur :
Alors, sans craindre sa rigueur,
Les sentimens peuvent éclore.
Mon cœur qu'inspire son ardeur ;
Au nouveau jour de votre fête,
S'offre à vous à jamais, ma Sœur,
Sous l'air d'un Bouquet de Poëte.

VERS

A MADEMOISELLE DE*** *qui m'avoit envoyé des Dragées au poivre, comme un remède pour le mal de gorge.*

D'UN mal qui me tient à la gorge,
Je ſouffre comme un vieux damné.
Votre remède empoiſonné
Vaut moins qu'un gargariſme d'orge,
De miel roſat aſſaiſonné.
Votre Mercure me proteſte
Que vous avez eu la bonté
De prier Dieu pour ma ſanté.
En ce cas-là, je vous l'atteſte,
Vous êtes mal en cour céleſte.
Mais cela me ſemble en ſon lieu :
Vous avez partout où nous ſommes,
Trop de crédit auprès des hommes,
Pour en avoir auprès de Dieu.
Pour guérir du mal qui me tue,
Je n'ai beſoin que de vous voir :

Vos beaux yeux ont trop de pouvoir,
Pour laiſſer mon ame abattue.
Iris, ſi par cette raiſon
Vous honoriez mon hermitage
De votre préſence à Meudon [1],
Quand de Neſtor j'aurois tout l'âge,
Près de vous mieux que par Vernage [2],
J'aurois la ſanté de Milon [3].

1 Où j'étois alors.

2 Médecin renommé.

3 Milon de Crotone, Athlète qui avoit tant de force, qu'il porta aux jeux Olympiques un bœuf ſur ſes épaules, & le tua d'un coup de poing. Il mourut malheureuſement. Ayant voulu achever de ſéparer un chêne qu'on avoit commencé de fendre dans un bois avec des coins de fer, & les coins étant tombés, le chêne ſe remettant dans ſon état naturel, lui ſerra tellement les mains que des lions le vinrent dévorer.

VERS

A MADAME DE*** *sur une invitation à dîner.*

LES jours où je dîne chez vous,
Sont pour moi de trop grandes fêtes,
Pour pouvoir refuſer l'honneur que vous me faites.
Si mon rhume eſt déja plus doux
Par cette flatteuſe eſpérance,
Que n'ai-je point jeudi pour ma ſanté
Lieu d'attendre à votre côté
Du charme de votre préſence?
On ſent que l'on ſe porte mieux,
Aſſis au près de deux beaux yeux.
Vous pouvez ſûrement, Madame,
Pour ce jour-là compter ſur moi:
Le moindre deſir de votre ame
Eſt ma plus ſouveraine loi.
Déjà par mon impatience
Je hâte cet heureux moment;
Car enfin pour tous ceux de votre connaiſſance
Votre abſence, Madame, eſt toujours un tourment.

VERS

A M. ET A MADAME DE*** *qui m'avoient écrit une Lettre chacun pour me prier à ſouper chez eux le même jour.*

Vous m'invitez ſéparément
A ſouper chez vous l'un & l'autre,
Et ma volonté ſûrement
Eſt toujours de faire la vôtre.
Avec beaucoup d'empreſſement
J'irai lundi de votre table
Partager le plaiſir charmant :
La jouiſſance inſatiable
De votre préſence agréable
Sera mon meilleur aliment.
Le vin que votre main me verſe,
Vaut pour moi le nectar des Dieux ;
Leur ambroſie eſt à mes yeux
Moins douce que votre commerce.
J'allois répondre en ce moment
A votre double politeſſe

Par un double remercîment,
Mais en ſongeant à la tendreſſe
Qui vous enchaîne par ſes nœuds
A juſte titre tous les deux,
J'aime mieux, changeant de ſyſtême,
Vous rendre graces en commun.
Mes accens par ce ſtratagême
Pourront mieux vous plaire à chacun :
Partager avec ce qu'on aime,
C'eſt avoir deux plaiſirs pour un.
Vous avez bien voulu m'écrire
D'apporter l'appétit jaloux
Qu'en moi quelquefois l'on admire :
Il eſt toujours ouvert chez vous
Par le plaiſir que j'y reſpire.
L'appétit vient à vous voir rire.
La dinde aux truffes par dégré
Sentira ma dent meurtrière,
Et je vous la fourragerai
Et par devant & par derrière.
A plein verre, à votre ſanté,
Je boirai de l'huile du Caire * :

* Liqueur excellente.

Je m'enivrerai par gaîté ;
Rien ne me coûte pour vous plaire.
En attendant par le desir
Je hâte cette heure trop lente :
L'espérance de l'avenir
Adoucit ma peine présente.

VERS

VERS

A MADAME DE***

Vous me flattez ſenſiblement,
En daignant envoyer ſavoir de mes nouvelles.
Lorſqu'à votre exemple les belles
A la beauté joignent le ſentiment,
Au fond du cœur leurs moindres étincelles
Produiſent un embraſement.
Du flambeau qui brûle mon ame,
Vos yeux ont allumé la flâme;
Et vous êtes aux miens que charme la douceur,
La Divinité du bonheur.
Tranſporté d'une joie exceſſive & parfaite,
En voyant votre Ambaſſadeur,
J'allois l'embraſſer par erreur,
S'il ne m'eût dit que je perdois la tête.
C'eſt votre ouvrage, adorable l'Adour [1].
Mais je vous donne le bon jour.

[1] Nom ſubſtitué au véritable.

Je ne dis pas, je vous le prête,
Comme Harpagon, Feſſe-Mathieu
Qui de l'argent faiſoit ſon Dieu.
Je ſuis de mon fond plus honnête,
Et ſur-tout en votre faveur.
J'en jure par le Styx aux parjures funeſte.
Lorſque l'on a donné ſon cœur,
Peut-on être avare du reſte ?

IN-PROMPTU

A MESDEMOISELLES DE *** *qui n'étoient que deux Sœurs.*

DES chers Auteurs de votre vie,
Jeunes Beautés, couple enchanteur,
J'aime à voir en vous le génie,
Les talens, le goût & le cœur.
Déjà leur esprit vous anime,
Et votre mérite est le leur.
Vous marchez comme eux au bonheur
Sous les auspices de l'estime.
Vous avez tout l'éclat de la mère du jour [1].
Le myrte fleurit sur vos traces.
Une de plus, vous seriez les trois Graces :
Une de moins, & vous seriez l'Amour.

L'Aurore.

IN-PROMPTU

A MADAME DE *** *sur un petit Clavecin d'or, bijou qu'elle avoit donné à Mademoiſelle ſa Fille aînée, pour en orner ſa Montre.*

Sous ſes doigts étonnés l'heureux Pigmalion[1]
Sentit reſpirer ſa ſtatue ;
Si c'étoit à ſa paſſion
Que cette merveille fut dûe,
Ah, Maman ! mes tendres tranſports ;
Par une égale deſtinée,
Rendroient le Clavecin dont ma montre eſt ornée,
Capable des plus doux accords.

[1] Célèbre Sculpteur. Il devint ſi amoureux d'une ſtatue de Vénus qu'il avoit faite en yvoire, qu'il obtint de cette Déeſſe qu'elle l'animât. Il l'épouſa, & en eut Paphus & Cynire.

MADRIGAL

A MADAME DE***

ETRE jeune, aimable & charmante ;
Avoir la voix la plus touchante,
Et l'art de plaire à tous les yeux ;
C'eſt être { M..... / Célimène [1], } & reſſembler aux Dieux.

[1] Célimène eſt ſubſtitué dans ce vers au vrai nom de la perſonne.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE DE***

ETRE jeune, jolie, aimable ;
Dans tous les cœurs porter l'amour ;
Comme les Dieux, être adorable ;
C'eſt avoir le ſort de { L..... / l'Adour [1]. }

[1] On ſubſtitue ici le nom d'une rivière à celui de la perſonne.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE DE*** *en lui envoyant un Lièvre qu'elle m'avoit demandé vivant.*

POUR vous préſenter le bon jour,
Philis, ſur l'aile de l'Amour,
Je vous dépêche avec mon ame,
Un Lièvre gros comme une tour,
Digne de la charmante femme
Que le veuvage léche au fond de votre cour.
Que n'a-t'il le don d'une pie
De parler éternellement,
Pour vous parler toute la vie
De vos jeunes appas & de mon vieux tourment!

MADRIGAL

A MADAME DE ***

L'ABSENCE eſt un cruel tourment
Aux cœurs qui ſont ſans artifice.
Combien Titus, en quittant Bérénice,
Oppoſa-t'il de peine au ſentiment?
Vainement vous m'aimez, vainement je vous aime;
Rien ne peut à mes yeux tenir lieu de vous-même.

MADRIGAL

A MADAME DE ***

DEMAIN, Philis, enfin je repars pour ces lieux
Que vous embelliſſez de l'éclat de vos yeux.
Revoler vers l'objet qu'on aime
Sur l'aile de tous les deſirs,
C'eſt goûter par un ſort ſuprême
En même-temps tous les plaiſirs.
Heureux ſi mon ardeur extrême
Vous retrouve toujours la même!

MADRIGAL

A MADAME DE***

Ce soir à l'Opéra-Comique,
Où j'accepte avec joie un rendez-vous si doux ;
Je vous dirai ce mot unique ;
Je vous aime, Philis, & je n'aime que vous.

MADRIGAL

A MADAME DE*** *qui disoit les hommes inconstans.*

Lorsqu'on a, comme vous, l'art charmant de séduire,
On captive à jamais les cœurs.
Comment déserter votre empire ?
Vous n'y faites porter que des chaînes de fleurs.

EPIGRAMME.

Un jour Philis, jalouſe un peu d'Alceſte,
Par un généreux intérêt
Quelle diſoit prendre à mon ſort funeſte,
Me reprocha d'avoir un air diſtrait.
Votre cœur eſt chez Alceſte, dît-elle :
Vos vœux, vos ſoins, vos ſoupirs, & vos vers
Vous font donner mille travers.
Y penſez-vous ? On la dit infidelle.
Rien pour m'aigrir ne lui coûtoit.
Mais le crime d'Alceſte étoit
De s'aviſer d'être plus belle.
Philis envioit ſes appas.
Je lui dis : vous êtes trop bonne.
Pour des travers, il ſe peut qu'on m'en donne ;
Mais, Madame, je n'en prends pas.

EPIGRAMME.

Aux bords Nantais, n'a guère, un Petit-Maître,
Atome vain, manière d'Etre,
Voyant Eglé pour la première fois,
A l'ombre d'une fraîche allée,
Devant ſa mère, en nombreuſe aſſemblée,
Lui parloit d'amoureuſes loix.
Sur tout autel ces gens brûlent des cierges,
Et ſont amans des onze mille Vierges.
Sur votre lèvre eſt, dit-il, un bouton :
Pour le guérir j'ai des moyens ſolides ;
C'eſt un baiſer. Que ce remède eſt bon,
Reprit Eglé, pour les hémorroïdes !

EPIGRAMME

A UN AMI.

Tu veux m'emprunter de l'argent :
Cher Lyndor, ta prière eſt vaine.
Quand ton beſoin ſeroit urgent,
Je t'aime trop pour acheter ta haine.

EPIGRAMME

AU MEME, *ſur une nouvelle inſtance.*

Tu me romps vainement la tête.
L'argent ne fait pas mon bonheur ;
Mais, Lyndor, pour que je t'en prête,
Ton amitié m'eſt trop à cœur.

VERS LATINS SUR LE JOUR.

Dies eſt.

LATA per arva Propheta diei ſuſcitat orbem.
Nunc oculos ægrè tergit hiando puer,
Panduntur portæ, currus plangendo vagantur,
Morpheus effugit, regna laboris erunt.

TRADUCTION.

DÉJA le Prophête du jour [1]
Du Soleil par ſes chants annonce le retour.
Le monde naît à ſa préſence;
Et l'enfant que la cloche appelle à la ſcience,
S'éveillant à regret, frotte, en bâillant, ſes yeux.
Les chars courent partout, & leur bruit les devance;
On ouvre les maiſons, on invoque les Dieux,
Le doux repos finit, & le travail commence.

[1] Le Coq.

VERS LATINS SUR LA NUIT.

Nox eſt.

AERA per tenebras noctis procul alta nigreſcunt.
Sol petit occaſum, crimina Luna vocat;
Jam lectus fratri, ſponſo jam cœna paratur;
Paſtor oves revehit, ſolvit aratra Ceres.

TRADUCTION.

LES ténèbres au loin obſcurciſſent les airs.
Le Soleil s'éteint dans les mers,
Et la Lune appelle les crimes.
Des montagnes & des rochers
Les Bergères & les Bergers
Juſques au lendemain abandonnent les cimes.
Au frère fatigué la ſœur prépare un lit,
A dételer ſes bœufs le Laboureur s'empreſſe;
Par un repas frugal qu'apprête la tendreſſe,
L'épouſe de l'époux réveille l'appétit.

COMPLIMENT

EN VERS LATINS ET EN VERS FRANÇAIS, *prononcé à un Exercice que M.* D'ORMESSON *fit sur Virgile & Horace, à l'âge de dix ans.*

NOMEN in astra tuum tollant hìc dulce Carmænæ;
Et locus & tempus materiesque juvat.
O puer annis, arte senex propè, tempora cogens,
Te nihil est dignum, stat tibi nîl simile.
Laudo genus clarum, laudo præcepta magistri;
Ingenium laudo, laudo cor ultrò tuum.
Carmina cùm ludo, tentato parce Poëtæ:
Parva Minerva mihi; sed mihi magnus amor.
Icarus imprudens, Ponto dare nomina possem:
Jam silet elogio victa Camæna tuo.

TRADUCTION.

ELEVE juſqu'aux Cieux, Muſe, un nom reſpectable:
La matière, le lieu, le temps eſt favorable.
Vieillard par vos progrès, jeune homme par vos ans,
Dont la raiſon précoce accumule les temps,
Que vos commencemens ſont d'un charmant préſage!
Du ſang dont vous ſortez, vos talens ſont le gage.
Je loue avec plaiſir ce ſang ſi glorieux;
J'admire les leçons d'un maître ingénieux;
Mais d'autres traits en vous me charment davantage.
D'un heureux naturel vous avez l'avantage.
Aux talens de l'eſprit, par un deſtin flatteur,
Vous joignez, D'ORMESSON, les ſentimens du cœur.
Excuſez ſi ma voix chante votre jeuneſſe:
Si j'ai peu de talent, j'ai beaucoup de tendreſſe.
Mais Icare imprudent, je nommerois des mers:
Ma Muſe eſt au-deſſous de l'objet de ſes vers.

VERS LATINS

ENVOYÉS *à l'Armée à M. le Comte de* ***

DULCIS amice, tibi vellem jam ſcribere multa ;
Sed fluit è digito littera rara meo.
Ut ſtrepitu magno torrens de montibus altis
Vaſtat in arva ruens, obvia quæque ſibi,
Sic amor ille ſui mores evertit honeſtos :
Cuique tyrannus adeſt ; ſed mihi ſervus erit.
Hæc audax etiam cùm ludere carmina conor,
Palladis intereà ſit mihi flamma loco.
Hîc, niſi tanta forent, canerem tua facta libenter :
Uſquè malum prohibes, præcipis uſquè bonum.
Triſtia te martem, memini, per prælia vidi,
Pulvere ſæpè nigrum, ſanguine ſæpè rubrum.
Æs quocumquè fremens horrentia funera portat ;
Te neque barbara mors audet adire ſtupens.

TRADUCTION.

O TOI dont l'amitié m'eſt douce & glorieuſe,
Cher Comte, à qui la mienne eſt auſſi précieuſe,
Je voudrois célébrer ta gloire en ce moment;
Mais les vers à mes vœux s'offrent mal-aiſément.
Comme un torrent bruyant, en tombant des collines,
Ravage avec fureur les campagnes voiſines,
L'amour-propre eſt des mœurs l'obſtacle le plus grand;
Mais il eſt mon eſclave, & non pas mon tyran.
Il voudroit vainement arrêter mon envie:
Le plaiſir que je ſens, me tient lieu de génie.
Ton exemple puiſſant qui ne redoute rien,
Défend partout le mal, & commande le bien.
Mes yeux aux champs de Mars, dans ta fureur guerrière,
T'ont vû trois fois couvert de ſang & de pouſſière.
L'airain vomit de loin la mort devant tes pas,
Qui s'étonne de voir que tu ne trembles pas.
Ta valeur intrépide arrêta ſa furie;
La mort devint ſenſible, & reſpecta ta vie.
Tu dois être Héros, tes Ayeux l'ont été;
Cher Comte, je ne crains que ta témérité.

I, nihil in noſtrum poſſunt oblivia pectus.
Oſcula mille volant, oſcula mille lege.
Reſpice jam teneræ gaudendo carmina Muſæ.
Sed vale. Ceſſo loqui; ſol procul it ſub aquas.

Mes yeux ne ſeront plus les témoins de ta gloire ;
Tu n'en ſeras pas moins toujours dans ma mémoire.
Adieu, reçois mes vers & mes embraſſemens :
Mes plaiſirs les plus doux ſont dans tes ſentimens.
Déjà l'aſtre du jour [1] vole à d'autres Poëtes
Inſpirer ſous les eaux d'autres rimes mieux faites.

[1] Le Soleil, Phébus & Apollon ſont des termes ſynonimes.

CARMEN PRIMUM,

LIBRI I.

AD MÆCENATEM.

MÆCENAS [1], *atavis edite Regibus*,
O & præsidium, & dulce decus meum:
Sunt quos [2] *curriculo pulverem Olympicum* [3]
Collegisse juvat; metaque fervidis

1 *Caius Cilnius Mécène* descendoit des anciens Rois d'Etrurie, aujourd'hui la Toscane. C'étoit un Chevalier Romain, principal favori d'Auguste, protecteur des Lettres & des Arts, & ami intime de Virgile & d'Horace. Il se distingua principalement à la bataille d'Actium, où il commandoit la flotte légère des vaisseaux Liburnes. Il eut la fièvre toute sa vie, & trois ans avant sa mort il ne dormoit pas une seule minute; ce qui lui rendit si nécessaire la distraction des plaisirs. Il mourut environ un mois après Horace l'an de Rome 756. Le nom de Mécène est devenu le titre d'honneur des Grands qui protègent les sciences & les savans.

2 Cette pensée est dans l'intention d'Horace, comme la matière ou l'objet de son Ode, où elle est renfermée implicitement. Virgile l'a exprimée élégamment dans sa seconde Eglogue:

Trahit sua quemque voluptas.

Gresset ne l'a pas rendue avec moins d'agrément par ce vers:

Chacun suit de son cœur l'attrait impérieux.

3 Les jeux Olympiques, célébrés tous les cinq ans dans la Grèce en l'honneur de Jupiter, tiroient leur nom d'Olympie, ville d'Elide dans le Péloponèse entre l'Olympe & le mont

TRADUCTION *de la première Ode du premier Livre* D'HORACE.

A MÉCENE.

CRÉATEUR des talens, ô vous dont autrefois
Les illuſtres Ayeux étoient au rang des Rois,
Vous qu'ont placé les arts au temple de mémoire,
Mécène [1], mon appui, ma reſſource & ma gloire;
Des hommes dont les Dieux ont rempli l'univers,
Ainſi que les eſprits, les penchans ſont divers [2].
Sur un char Olympique [3] embraſſant la carrière,
L'un aime à ſe couvrir d'une noble pouſſière;

Oſſa, près de laquelle on les célébroit. Ces révolutions de quatre années ſe nommèrent Olympiades, qui furent une ere ou époque célèbre pour compter les années du monde. La première commença l'an du monde 3228, 776 ans avant Jeſus-Chriſt. Iphitus, Roi d'Elide, contemporain de Lycurgue, les rétablit l'an du monde 3120, 442 ans après leur inſtitution par Hercule en mémoire de la défaite d'Augias, c'eſt-à-dire, 108 ans avant la première Olympiade, & 776 ans avant Jeſus-Chriſt. Caton tranſporta ces jeux à Rome, & Auguſte en inſtitua de ſemblables après la bataille d'Actium en l'honneur d'Apollon. Mais ils furent tous abolis par Conſtantin l'an de Jeſus-Chriſt 440 avec la manière de compter par Olympiades. On diſtinguoit dans les jeux Olympiques cinq ſortes de combats; la Courſe, d'abord à pied, & enſuite ſur des chars; le Saut; le Diſque ou Pallet qu'on lançoit au loin; la Lutte de corps à corps; & le Pugilat ou l'Eſcrime, tantôt à coups de poing, & tantôt les mains armées d'un ceſte, eſpèce de gant de cuir au bout duquel étoit attaché du plomb.

Evitata rotis, palmaque nobilis
Terrarum Dominos evehit ad Deos.
Hunc, si mobilium turba Quiritium
Certat tergeminis tollere honoribus [4];
Illum, si proprio condidit horreo
Quidquid de Libycis [5] *verritur areis;*
Gaudentem patrios findere sarculo
Agros; Attalicis [6] *conditionibus*
Nunquam dimoveas, ut trabe cypriâ
Myrtoum, pavidus nauta, secet mare.

4 Les trois premières Magistratures de Rome étoient l'Edilité, la Préture & le Consulat.

5 La Libye étoit une très-grande Province d'Afrique, divisée en intérieure & extérieure. L'intérieure au Midi comprenoit le Zara, la Nigritie & la Guinée. L'extérieure au Nord comprenoit le Biledulgerid & la Barbarie. C'étoit la Libye Septentrionale, voisine de l'Egypte à l'Orient, qui étoit très-fertile en bleds : elle en fournissoit tous les ans quarante millions de muids à Rome. La Libye Méridionale est aride, infertile & presque déserte. Les voyageurs qui passent par-là sont obligés de porter de l'eau pour leur provision, comme ceux qui vont du Royaume de Fez au grand Caire. Ophrès, fils de Madian, & petit-fils d'Abraham & de Cétura, s'empara de la Libye, & l'appella Afrique de son nom.

6 Attale II, Roi de Pergame, surnommé Philometor, parce qu'en creusant lui-même un tombeau pour sa mère, il fut frappé d'un coup de Soleil, dont il mourut en sept jours. Il étoit fils d'Attale premier & de Stratonice. Il étoit si opulent, que ses richesses passèrent en proverbe. N'ayant point d'enfans, il institua le peuple Romain son héritier l'an de Rome 622.

Et lorſqu'adroitement dans ſon rapide cours
La roue a de la borne évité les contours,
Vainqueur de ſes rivaux, dans ſa folie extrême,
Aux Dieux, maîtres du monde, il s'égale lui-même.
L'autre pour qui le peuple à Rome avec éclat
Brigue les trois honneurs de premier Magiſtrat [4],
Qui veut dans ſes greniers, aveugle en ſa manie,
Entaſſer tous les bleds que produit la Libye [5],
Ou qui content de peu, ſans fatiguer les Dieux,
Se plaît à cultiver les champs de ſes ayeux;
Quand vous lui donneriez les richeſſes d'Attale [6],
Ne voudroit point des mers traverſes l'intervalle,
Ni confier ſa vie à de faibles vaiſſeaux
Que les vents à leur gré font voler ſur les eaux.
L'avide Commerçant, effrayé de l'orage,
Regrette ſur la mer le repos du rivage.
Arrive-t'il au port? il craint la pauvreté,
Et radoube bientôt ſon vaiſſeau maltraité.
Un Buveur aime à boire, & le vin de Maſſique [7]
Eſt éternellement l'aiguillon qui le pique.

7 Le côteau de Maſſique, entre Minturne & Cales, renommé pour ſes excellens vins, eſt aujourd'hui le mont du Dragon, *Monte di Dragone*, dans la terre de Labour de l'Italie Méridionale.

Luctantem Icariis fluctibus Africum
Mercator metuens, otium & oppidi
Laudat rura sui : mox reficit rates
Quassas, indocilis pauperiem pati.
Est qui nec veteris pocula Massici,
Nec partem solido demere de die
Spernit ; nunc viridi membra sub arbuto
Stratus, nunc ad aquæ lene caput sacræ.
Multos castra juvant, & lituo tubæ
Permistus sonitus, bellaque matribus
Detestata. Manet sub jove frigido
Venator teneræ conjugis immemor,
Seu visa est catulis cerva fidelibus,
Seu rupit teretes Marsus aper plagas.
Te doctarum hederæ præmia frontium
Dîs miscent superis. Me gelidum nemus,
Nympharumque leves cum satyris chori
Secernunt populo ; si neque tibias

Tantôt

Tantôt assis au frais à l'ombre d'un ormeau ;
Tantôt près de la source où commence un ruisseau,
Exempt d'ambition, sans crainte & sans envie,
Il passe avec plaisir la moitié de sa vie.
La guerre meurtrière est le goût des Héros.
Les clairons, les combats, le sang & les travaux ;
Qui des yeux maternels font couler tant de larmes,
Pour ces courages fiers ont d'invincibles charmes.
Et celui dont la chasse est le premier plaisir,
D'une épouse nouvelle y perd le souvenir :
Soit que dans les forêts une biche lancée
A la voix de ses chiens attache sa pensée ;
Ou soit qu'un sanglier, en brisant les filets,
Le dévore long-temps d'inutiles regrets ;
Aux injures de l'air, sans fermer les paupières,
Il demeure exposé pendant des nuits entières.
L'aimable Poësie a, Mécène, pour vous
Des attraits plus puissans, plus flatteurs & plus doux,
Depuis qu'au rang des Dieux les couronnes de lierre
Dont vous ceignez son front, vous placent sur la terre ;
Pour moi dont l'art des Vers est le goût dominant,
Je me distingue ainsi du vulgaire ignorant,
En chantant sur le luth, ou la flûte ou la lyre
Les danses d'une Nymphe avec quelque Satyre,

Euterpe cohibet, nec Polyhymnia
Lesboum refugit tendere Barbiton.
Quòd si me lyricis vatibus inseris,
Sublimi feriam sidera vertice!

Le murmure des eaux, la fraîcheur des forêts,
Les Dieux de la patrie, Auguſte & vos bienfaits.
Je n'oſe point me croire un Poëte lyrique ;
Mais ſi vous m'accordez ce titre magnifique,
De votre ſeul ſuffrage uniquement flatté,
J'aſpirerai, Mécène, à l'immortalité.

CARMEN SECUNDUM,

LIBRI I.

JAM satis terris nivis atque diræ [1]
Grandinis misit pater, & rubente
Dexterâ sacras jaculatus arces,
Terruit urbem.

[1] Une prodigieuse inondation du Tibre qui arriva à Rome la nuit du 17 Janvier de l'an de Rome 727, jour où l'Empereur Octavien reçut le nom d'Auguste, est le sujet de cette Ode. Horace prend occasion de cet événement de détourner Auguste du dessein qu'il avoit eu récemment d'abdiquer l'Empire : il flatte encore par-là Mécène, qui avoit conseillé à Auguste de le conserver.

[2] Forteresse, bâtie en quarré par Tarquin le Superbe sur le mont Tarpeïen, à la rive gauche du Tibre. On dit qu'il tira son nom d'une tête d'homme, en latin *caput*, qu'on y trouva, lorsqu'on en jettoit les fondemens ; mais sa véritable origine venoit de ce qu'il étoit comme la capitale des montagnes de Rome. Après quatre incendies dont le plus considérable arriva l'an de Rome 670 sous le Consulat de Scipion l'Asiatique & de Norbanus Flaccus, le Pape Boniface VIII le fit rebâtir. Le Capitole d'aujourd'hui est un édifice élevé sur les fondemens de l'ancien, dont on voit encore les ruines dans l'eau, au-dessus du Pont Saint Ange. Il y avoit dans l'ancien Capitole 60 Temples différens, dont le plus célèbre étoit celui de Jupiter, qui avoit 220 pieds en quarré.

[3] Pyrrha, femme de Deucalion, Roi de Thessalie. Sous le règne de Deucalion arriva un déluge dont il fut préservé avec Pyrrha à cause de leur in-

TRADUCTION *de la ſeconde Ode du premier Livre.*

A AUGUSTE.

ASSEZ Jupiter ſur nos têtes
A déjà fait gronder ſon tonnerre vengeur :
Les orages & les tempêtes
Aſſez dans l'Italie ont répandu l'horreur.
ROME en eſt encore effrayée [1] :
Les Nations, comme elle, en ont au loin frémi.
Par une route non frayée
Dans le cœur des Romains la peur entre aujourd'hui.
LE Capitole [2] & tous nos Temples
Par la foudre ébranlés juſques aux fondemens,
Nous font redouter les exemples
Du déluge où Pyrrha [3] ſouffrit tant de tourmens.

nocence. Ayant enſuite conſulté l'Oracle de Thémis ſur cet événement, la Déeſſe leur conſeilla de jetter des pierres derrière eux par-deſſus leur tête voilée : les pierres de Deucalion ſe métamorphosèrent en hommes, & celles de Pyrrha en femmes. Ce déluge de Deucalion qu'on place 800 ans après celui de Noë, ainſi que celui d'Ogygés, Roi de la Béotie, plus ancien de 330 ans que celui de Deucalion, ne ſont tous deux que l'image du déluge univerſel du monde ſous ce fameux Patriarche l'an du monde 1656.

TERRUIT gentes, grave ne rediret
Seculum Pyrrhæ [3] nova monstra questæ,
Omne cùm Proteus [4] pecus egit altos
Visere montes.
PISCIUM & summâ genus hæsit ulmo,
Nota quæ sedes fuerat palumbis;
Et superjecto pavidæ natarunt
Æquore Damæ.

4 Protée, Dieu Marin, fils de l'Océan & de Thétis. Neptune, Dieu de la Mer, lui avoit confié la garde des Veaux-Marins. Il avoit l'art de prédire l'avenir & de prendre toute sorte de formes, selon la Fable; mais selon l'Histoire, c'étoit un Roi d'Egypte, sage, prévoyant, impénétrable dans ses desseins, & vivant au milieu de ses sujets, comme un Pasteur au milieu de ses troupeaux.

5 Le Tibre, autrefois l'Albula, fleuve d'Italie assez peu considérable par lui-même, dont la largeur à Rome n'est que de 300 pas. Il a sa source au mont Apennin en Toscane, & son embouchure, dans la Méditerranée près du port d'Ostie, à douze milles au-dessous de Rome. L'étymologie de son nom vient de Tiberinus Sylvius, Roi des Albains, qui s'y noya, selon Tite-Live. Il s'augmente de quarante-deux fleuves ou torrens dans l'espace d'environ 250 milles. Il passe au milieu de Rome, qu'il partage comme en deux parties.

6 Horace par les monumens du Roi, *monumenta Regis*, entend le Palais & le Tombeau de Numa Pompilius, second Roi de Rome, dont le premier étoit à la gauche du Tibre, au pied du mont Palatin, & le second à la droite, dans le Janicule, colline de Rome, ainsi appellée de Janus, Roi du Latium, qui y avoit un Temple

Epoque triſte d'infortune,
Où Protée [4], en tremblant, pour ſauver du danger
Les troupeaux nombreux de Neptune,
Avec lui ſur les monts leur apprit à nager.
Les Poiſſons au ſommet des arbres
Allèrent ſe percher au milieu des oiſeaux.
Les forêts, les rochers, les marbres,
L'homme à côté du daim, tout fuyoit ſur les eaux.
Le Tibre [5] à nos yeux vers ſa ſource
Des bords de l'Etrurie a ſoudain remonté.
Le ſort de Rome eſt ſans reſſource :
Par le torrent des eaux il périt emporté.
Avec bruit le Tibre menace
Ainſi que le Palais, le tombeau de Numa [6].
Il porte plus loin ſon audace
En voulant renverſer les temples de Veſta [7].

dont les portes étoient fermées pendant la paix, & ouvertes pendant la guerre. Les Romains furent parfaitement heureux ſous ſon règne.

7 Veſta étoit fille de Saturne & d'Ops ou Cybèle. Elle étoit Déeſſe du feu. Elle avoit deux Temples à Rome, l'un fondé par Romulus, & l'autre par Numa, qui lui conſacra ſept Vierges, chargées d'y entretenir un feu perpétuel. Lorſqu'elles le laiſſoient éteindre, ou qu'elles manquoient au vœu de chaſteté, on les enterroit toutes vives. Le feu ſacré ſe renouvelloit tous les ans par le moyen des rayons du Soleil aux Calendes de Mars, qui étoient le premier jour du mois.

VIDIMUS flavum Tiberim [5], *retortis*
Littore Etruſco violenter undis,
Ire dejectum monumenta Regis [6],
Templaque veſtæ [7].
ILIÆ [8] *dùm ſe nimiùm querenti*
Jactat ultorem, vagus & ſiniſtrâ
Labitur ripâ, jove non probante,
Uxorius amnis [9].
AUDIET cives acuiſſe ferrum,
Quo graves Perſæ [10] *meliùs perirent*:
Audiet pugnas vitio parentum
Rara juventus.

[8] Ilie, fille de Numitor, Roi d'Albe, & mère de Romulus, le fondateur de Rome. Jules-Céſar, premier Empereur Romain, ſe flattoit de deſcendre de Romulus. Horace ſuppoſe ici qu'après le meurtre de Céſar par Brutus, Caſſius & les autres conjurés, qui l'aſſaſſinèrent en plein Sénat de vingt-trois coups de poignard à l'âge de 56 ans, l'an de Rome 710, environ 43 ans avant Jeſus-Chriſt, Ilie voulut venger ſa mort par l'inondation du Tibre.

[9] Le Tibre. Amulius, frère de Numitor, ayant uſurpé le Trône d'Albe, en faiſant mourir un fils de Numitor, força Ilie ſa nièce qui en étoit héritière, d'entrer parmi les Veſtales. On dit qu'ayant été chercher de l'eau au Tibre, elle s'endormit ſur le rivage, où le Dieu Mars la connut dans ſon ſommeil. Etant ainſi devenue groſſe de Romulus & de Remus à la fois, elle publia que c'étoit de Mars. On ajoûte qu'Amulius la fit enterrer toute vive près du Tibre, ou, ſelon d'autres, précipiter dans ce fleuve, dont le Dieu l'épouſa.

[10] Sous le nom de Perſes ou de Mèdes, Horace entend ici, comme partout ailleurs, les

TOUCHÉ de la douleur d'Ilie [8],
Qui pleure dans ſon ſein le meurtre de Céſar,
Ce Dieu [9] que ſon épouſe prie,
Pour eux de la vengeance arbore l'étendard.
C'EST envain que Jupiter blâme
La complaiſance aveugle où ſe livre ſon cœur;
Son torrent plus prompt que la flâme,
Ravage ce que Rome oppoſe à ſa fureur.
LES jeunes Romains plus tranquilles,
Dont par nos ſeuls forfaits le nombre eſt ſi réduit;
Un jour de nos guerres civiles
Apprendront en pleurant l'abominable fruit.
ILS apprendront que contre eux-mêmes
Leurs pères dont le ſang fut près d'être épuiſé,
Par les erreurs les plus extrêmes,
Ont employé le fer pour le Parthe [10] aiguiſé.
QUEL Dieu dans cette décadence
Sera-t'il imploré par le peuple à ſon choix?
Veſta pleine d'indifférence,
Des Vierges de ſon temple écoute moins la voix.

Parthes redoutables aux Romains, parce qu'ils avoient défait Craſſus à Sinnaca, ville de Méſopotamie, 53 ans avant Jeſus-Chriſt, dont l'armée d'environ 100000 hommes fut taillée en pièces, & parce qu'ils retenoient toujours les Aigles Romaines. Craſſus avoit été tué dans cette bataille.

QUEM vocet Divûm populus ruentis
Imperî rebus ? Prece quâ fatigent
Virgines ſanctæ minùs audientem
Carmina veſtam ?
CUI dabit partes ſcelus expiandi [11]
Jupiter ? Tandem venias, precamur,
Nube candentes humeros amictus,
Augur Apollo [12].
SIVE tu mavis, Erycina ridens [13],
Quam Jocus circumvolat & Cupido.
Sive neglectum genus & nepotes
Reſpicis, auctor [14].

11 Ces crimes étoient ceux des guerres civiles.

12 Les Augures étoient des Magiſtrats qui prédiſoient l'avenir par l'inſpection du vol, du chant & de l'appétit des oiſeaux. Romulus en créa trois. Le Roi Servius Tullius y en ajoûta un quatrième. Ces quatre étoient de race Patricienne : mais l'an de Rome 454 les Tribuns du peuple en firent créer cinq autres Plébéiens. Sylla enfin porta le Collège des Augures à vingt-quatre. La différence qu'il y avoit entre les Augures & les Aruſpices, c'eſt que ceux-là conſultoient les oiſeaux pour rendre leurs oracles, & ceux-ci les entrailles des victimes qu'on ſacrifioit. Les bons ou mauvais auſpices n'étoient autre choſe que les conjectures favorables ou funeſtes qu'on tiroit des Augures & des Aruſpices. Les Romains, pour prendre les auſpices, ſe tournoient ordinairement vers le Midi, & alors ceux qui venoient du côté gauche, c'eſt-à-dire, de l'Orient, s'appelloient heureux ; mais ces mêmes auſpices étoient malheureux pour les Grecs, qui ſe tournoient vers le Nord pour les prendre, parce qu'alors ils venoient de l'Occident, quoique toujours de la gauche.

A qui d'effacer tant de crimes [11]
Le ſoin par Jupiter ſera-t'il confié ?
Par quelles illuſtres victimes
Tant de ſang répandu ſera-t'il expié ?
DESCENDEZ, ô Dieu des augures [12] :
Au milieu d'un nuage offrez-vous aux Romains.
Apollon, les races futures
Béniront à jamais les préſens de vos mains.
VENEZ, ô Déeſſe riante [13],
Autour de qui l'Amour voltige avec les jeux :
Daignez répondre à notre attente.
Ou vous, Dieu des combats, venez combler nos vœux.
DE voir notre ardeur meurtrière
Aſſez long-temps vos yeux ont été triomphans.
Mars, reprenez un cœur de père [14]
Pour tant de malheureux qui ſont tous vos enfans.
HÉLAS ! de ces ſanglans ſpectacles
Qui n'ont que trop long-temps amuſé vos regards,
Par d'autres paiſibles miracles
Conſolez déſormais le meilleur des Céſars [15].

13 Vénus, qu'Horace appelle ici Erycine du mont Eryx en Sicile, où elle avoit un Temple célèbre. Le mont lui-même tira ſon nom d'un Roi de ce pays, qui s'appelloit Eryx. C'eſt aujourd'hui le mont St. Julien.

14 Les Romains deſcendoient du Dieu Mars par Ilie, comme il a été remarqué dans la neuvième note ſur cette Ode.

15 Auguſte.

Heu ! nimis longo ſatiate ludo,
Quem juvat clamor, galeæque leves,
Acer & Marſi peditis cruentum
Vultus in hoſtem.
Sive mutatâ juvenem [16] *figurâ,*
Ales in terris imitaris [17], *almæ*
Filius Maïæ, patiens vocari
Cæſaris ultor.
Serus in cœlum redeas, diùque
Lætus interſis populo Quirini;
Neve te noſtris vitiis iniquum
Ocior aura
Tollat. Hîc magnos potiùs triumphos [18];
Hîc ames dici Pater atque Princeps;
Neu ſinas Medos equitare inultos,
Te duce, Cæſar.

16 Comme Auguſte aimoit beaucoup les beaux arts, Horace le flatte adroitement ſur ce goût dans cet endroit, en diſant que Mercure qui en eſt le Dieu, a pris ſa reſſemblance.

17 Horace donne ici à Auguſte l'épithète de jeune homme, quoique cet Empereur eût alors 36 ans; mais à Rome, ſelon Varron, les trois premiers âges qui duroient chacun 15 ans, étoient : l'enfance, *puer*, qui duroit juſqu'à 15 ans; l'adoleſcence, *adoleſcens*, juſqu'à 30, & la jeuneſſe, *juvenis*, juſqu'à 45.

18 Horace entend parler de l'an de Rome 725, où Auguſte triompha trois jours de ſuite : 1°. pour la défaite des Pannoniens & des Dalmates. 2°. Pour la bataille d'Actium. 3°. Pour la réduction de l'Egypte. Le triomphe étoit un honneur que le Sénat décernoit aux Généraux qui avoient conquis une Province, ou gagné une bataille.

MAIS que dis-je ? Sous l'air d'Auguſte [16],
Un Dieu, fils de Maïa, Mercure habite ici.
Bientôt d'un ſupplice trop juſte,
Tes aſſaſſins, Céſar, ſeront punis par lui.
QUEL autre en effet que Mercure
Verrions-nous ſous les traits de ce jeune Héros [17] ?
Auguſte, ta clémence aſſûre
De Rome qui t'adore, à jamais le repos.
PRINCE qu'avec tranſport je nomme,
Long-temps, ainſi que nous, puiſſent nos fils te voir !
Quand les Dieux te donnent à Rome,
C'eſt le plus beau préſent qu'elle en pût recevoir.
A tes triomphes plus ſenſible [18],
Qu'indigné des forfaits dont nous ſouillons tes yeux,
Pendant un orage terrible [19],
Ne nous quitte jamais pour remonter aux Cieux.
SI des noms de Prince & de Père
Tu peux être flatté dans le ſein du Sénat,
Ne ſouffre pas qu'en téméraire
Le Parthe impunément ravage cet Etat.

Le Triomphateur couronné de laurier, précédé du Sénat, & ſuivi des Rois, des Princes ou des Capitaines captifs, alloit ſur un char magnifique, en partant du champ de Mars, conſacrer dans le Temple de Jupiter au Capitole les dépouilles des ennemis vaincus.

19 Alluſion à l'apothéoſe de Romulus, qui ſelon les faſtes de Rome, avoit été enlevé au Ciel au milieu d'un orage violent.

CARMEN TERTIUM,

LIBRI II.

AD QUINTUM DELLIUM.

ÆQUAM memento rebus in arduis
Servare mentem, non secùs in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitiâ, morituræ Delli;
SEU mœstus omni tempore vixeris,
Seu te in remoto gramine per dies
Festos reclinatum beâris
Interiore notâ Falerni.

1 Marais de Campanie, où les Poëtes ont feint qu'étoit l'entrée des Enfers.

2 Côteau de Campanie, célèbre par ses excellens vins.

3 Destinée ou Sort. Le pouvoir de ce Dieu étoit si grand, que tous les autres Dieux lui étoient subordonnés. Il étoit fils du Cahos. On le représente avec le globe de la terre sous les pieds, & une urne dans les mains, où le sort de tous les hommes étoit renfermé. Ses arrêts étoient irrévocables.

TRADUCTION *de la troisième Ode du second Livre.*

A QUINTUS DELLIE.

SOIT que sur les bords de l'Averne [1]
Une longue tristesse attache tous tes pas,
Ou soit que le vin de Falerne [2]
En charmant tes ennuis, retarde ton trépas:
PUISQU'UN jour cependant, Dellie,
Le Destin [3] nous condamne à descendre au tombeau,
Il faut profiter de la vie,
En prenant sagement la raison pour flambeau.
IL faut souffrir avec courage
Les peines qu'après soi traîne l'adversité;
Mais il en faut bien davantage
Pour modérer l'orgueil de la prospérité [4].
DANS ta solitude champêtre,
Où le pin s'entrelace avec le peuplier,
Dont l'ombre mêlée y fait naître
Le desir de s'asseoir à côté d'un rosier:

4 *Secundæ res acrioribus stimulis animos hominum explorant.* Senec.

Qua pinus ingens, albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.
Huc vina, & unguenta, & nimiùm breves
Flores amænos ferre jube rosæ:
Dum res, & ætas, & sororum
Fila trium patiuntur atra.
Cedes coemtis saltibus, & domo,
Villâque, flavus quam Tiberis lavit;
Cedes; & extructis in altum
Divitiis potietur heres.
Divesne, prisco & natus ab Inacho,
Nil interest, an pauper & infimâ
De gente sub Dio moreris,
Victima nil miserantis Orci.

Aux bords de ce ruisseau tranquille,
Qui tâche d'échapper aux divers embarras :
Qui retardent sa fuite utile
A la fertilité de mille autres climats :
Tandis que le printemps de l'âge,
L'agréable loisir & l'heureuse santé
Des plaisirs te laissent l'usage ;
Bois, ceins ton front de fleurs, chante la liberté.
Le règne des plus belles roses
Ne dure qu'un matin, la moitié d'un seul jour.
A peine sont-elles écloses,
Que leur éclat charmant se flétrit sans retour.
Elles sont l'image de l'homme.
Le temps dévore tout : nous passons avec lui.
A ton riche palais de Rome
Peut-être prétend-il t'arracher aujourd'hui.
Alors du bois qui l'environne,
Que tes mains ont planté, Dellie, à si grands frais,
Où l'onde du Tibre résonne,
Il faudra t'éloigner, pour ne le voir jamais.
Bientôt un héritier avide
S'emparera des biens acquis par tes sueurs :
A peine sa paupière aride
A tes manes plaintifs donnera quelques pleurs.

Omnes eòdem cogimur. Omnium
Verſatur urnâ, ſeriùs, ociùs,
Sors exitura, & nos in æternum
Exilium impoſitura cymbæ.

Les richeſſes ni l'indigence
N'émouſſent point le fil de la faulx du trépas :
La baſſeſſe de la naiſſance
Ni le ſang d'Inachus [5] n'en garantiſſent pas.
Le ſort inexorable & ferme,
Qui, ſon urne [6] à la main, nomme chaque mortel,
Nous mène tous au même terme,
D'où Caron nous conduit à l'exil éternel.

5 Fondateur du Royaume d'Argos dont il fut le Roi, l'an du monde 2147. La Grèce ne connaiſſoit rien de plus ancien que lui, après Egialée, fondateur du Royaume de Sicione. Il étoit contemporain d'Abraham.

6 Vaſe où les Poëtes ont feint que le Sort tenoit la deſtinée de tous les hommes.

CARMEN NONUM,

LIBRI III.

HORATIUS.

DONEC gratus eram tibi,
Nec quisquam potior brachia candidæ
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui Rege beatior.

LYDIA.

DONEC non aliam magis
Arsisti, neque erat Lydia post Chloën,
Multi Lydia nominis,
Romanâ vigui clarior Iliâ.

HORATIUS.

ME nunc Thressa Chloë regit,
Dulces docta modos, & citharæ sciens;
Pro quâ non metuam mori,
Si parcent animæ fata superstiti.

TRADUCTION *de l'Ode neuvième du troisième Livre.*

DIALOGUE ENTRE HORACE ET LYDIE.

HORACE.

QUAND mon amour faisoit le bonheur de ta vie ;
Avant qu'un autre amant
M'enlevât la douceur des baisers de Lydie,
L'heureux destin des Rois me sembloit moins charmant.

LYDIE.

QUAND Lydie à Chloé se voyoit préférée
Avant ton changement,
Ta tendresse à mes yeux avoit tant d'agrément,
Que je m'imaginois être au-dessus de Rhée.

HORACE.

JE me plais maintenant sous les loix de Chloé :
Sa douce voix m'enchante.
Je l'aime, & mon trépas n'a rien qui m'épouvante,
Si le sien à ce prix peut être différé.

LYDIA.

ME torret face mutuâ
Thurini Calays filius Ornithi ;
Pro quo bis patiar mori ,
Si parcent puero fata superstiti.

HORATIUS.

QUID si prisca redit Venus ,
Diductosque jugo cogit aheneo ?
Si flava excutitur Chloë ,
Rejectæque patet janua Lydiæ ?

LYDIA.

QUANQUAM sidere pulchrior
Ille sit : tu levior cortice , & improbo
Iracundior Adriâ ,
Tecum vivere amem , tecum obeam libens.

LYDIE.

Au jeune Calays je me ſuis enchaînée :
Tout mon cœur eſt à lui.
Deux fois avec plaiſir je mourrois aujourd'hui,
Pour pouvoir prolonger ſa belle deſtinée.

HORACE.

Mais ſi je revenois à mon premier amour,
Si devenu fidèle,
Je me liois à toi d'une chaîne éternelle,
Pourrois-je alors, Lydie, eſpérer ton retour ?

LYDIE.

Quoique de ton rival rien n'égale la grace,
Malgré ton peu de foi,
Il me ſeroit trop doux, impitoyable Horace,
En vivant pour toi ſeul, de mourir avec toi.

CARMEN XXIV.

LIBRI III.

CAMPESTRES melius Scythæ,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos;
Vivunt, & rigidi Getæ;
Immetata quibus jugera liberas
Fruges & cererem ferunt:
Nec cultura placet longior annuâ,
Defunctumque laboribus
Æquali recreat sorte vicarius.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens:
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.

IMITATION *d'un beau morceau, ſur les Scytes, de la vingt-quatrième Ode du même Livre.*

EN traînant ſur leurs chars leurs maiſons avec eux,
Libres d'ambition, les Scytes ſont heureux ;
Et vivant dans la paix, ſans redouter la guerre,
Du bruit de leur bonheur ils rempliſſent la terre.
Parmi ce peuple ſage, ami de l'équité,
Se conſerva toujours l'aimable égalité.
Tous les biens ſont communs. Quand un Scythe une année
A cultivé la terre où ſa tâche eſt bornée,
Un autre avec plaiſir, ſans tarder d'un ſeul jour,
Arrive, prend ſa place, & travaille à ſon tour.
Une mère chez eux, douce en ſon caractère,
Au rang de ſes enfans met ceux d'une autre mère.
Là, l'épouſe fidelle à ſon fidèle époux,
Du bonheur d'un rival ne le rend point jaloux :
Le jugeant ſans ſoupçon, comme elle eſt ſans faibleſſe,
Ce n'eſt que pour lui ſeul qu'elle a de la tendreſſe ;
Et de ſa riche dot qu'elle ſait mépriſer,
Ne tire point le droit de le tyranniſer.

Dos eſt magna parentium
Virtus, & metuens alterius viri
Certo fœdere caſtitas ;
Et peccare nefas, aut pretium eſt mori.

Ce tendre attachement, cette vertu ſévère
Aux yeux de ces époux eſt la dot la plus chère.
Tel brille de leurs mœurs l'éclat majeſtueux.
Une femme adultère eſt un monſtre chez eux.
La honte n'eſt pas ſeule un ſupplice pour elle :
On éteint dans ſon ſang ſa flâme criminelle.

CARMEN XXIX.

LIBRI III.

FORTUNA ſævo læta negotio,
Ludum inſolentem ludere pertinax,
Tranſmutat incertos honores,
Nunc mihi, nunc alii benigna.
Laudo manentem. Si celeres quatit
Pennas; reſigno quæ dedit, & meâ
Virtute me in volvo, probamque
Pauperiem ſine dote quæro.

IMITATION *d'un endroit sur la Fortune, de l'Ode vingt-neuvième du même Livre.*

AVEUGLE, orgueilleuse, inconstante;
Otant à l'un les dons qu'à l'autre elle présente,
La fortune souvent se fait un jeu cruel
De faire un malheureux du plus heureux mortel.
Lorsqu'au gré de son seul caprice,
De ses riches présens elle embellit mon sort,
Je les possède sans transport;
Et fuyant l'ignoble avarice,
La honte des lâches humains,
Je me sers des trésors qui sont entre mes mains.
Quand la fortune m'est funeste,
M'enveloppant de ma vertu,
Sans penser avoir rien perdu,
Je lui rends sans regret tout le bien qui me reste;
Et je chéris la pauvreté
Qu'accompagne la probité.

CARMEN QUINTUM,

LIBRI IV.

DIVIS orte bonis, optime Romulæ
Cuſtos gentis, abes jam nimiùm diù:
Maturum reditum pollicitus patrum
Sancto concilio, redi.
LUCEM redde tuæ, dux bone, patriæ:
Inſtar veris enim vultus ubi tuus
Adfulſit populo, gratior it dies,
Et ſoles meliùs nitent.
UT mater juvenem, quem notus invido
Flatu carpathii trans maris æquora
Cunctantem ſpatio magis annuo,
Dulci diſtinet à domo,

TRADUCTION *de l'Ode cinquième du quatrième Livre ſur le retour* D'AUGUSTE, *qui avoit été dans les Gaules.*

RICHE & noble préſent qu'ont fait les Dieux à Rome,
O toi dont l'origine eſt au-deſſus de l'homme,
Prince, maître du monde, idole de nos cœurs,
Trop long-temps ton abſence épuiſe nos douleurs.
Souviens-toi par pitié de la tendre promeſſe
Que tu fis au Sénat pour flatter ſa triſteſſe.
Au peuple qui t'adore, accorde ton retour :
Depuis plus de deux ans il t'attend nuit & jour [1].
Reviens, ne tarde plus, écoute la patrie :
Rends-lui par tes regards le jour avec la vie.
Ton auguſte préſence eſt pour nos vœux contens
Ce qu'eſt pour l'univers l'agréable printemps.
Quand tes nobles Loiſirs t'offrent à notre vûe,
Tous les cœurs ſur deux rangs forment comme une rue.
Nos jours coulent alors dans un calme plus pur ;
Et les voutes des Cieux ſont d'un plus bel azur.

[1] Auguſte étoit parti de Rome au mois de Septembre 738, & n'y revint qu'au mois de Février 741.

VOTIS, ominibusque & precibus vocat;
Curvo nec faciem littore dimovet;
Sic desideriis icta fidelibus
Quærit patria Cæsarem.
TUTUS bos etenim prata perambulat;
Nutrit rura Ceres, almaque faustitas;
Pacatum volitant per mare navitæ;
Culpari metuit fides;
NULLIS polluitur casta domus stupris:
Mos & lex maculosum edomuit nefas.
Laudantur simili prole puerperæ:
Culpam pœna premit comes.
QUIS Parthum paveat? Quis gelidum Scythen
Quis Germania quos horrida parturit
Fœtus? Incolumi Cæsare, quis feræ
Bellum curet Iberiæ?

Une

Une mère en pleurant hâte par l'eſpérance
Le retour de ſon fils, après un an d'abſence.
Quand le vent du Midi [2], par ſon ſouffle jaloux,
Le retient au-delà de la mer en courroux,
Loin des bras maternels que lui tend la nature,
Elle implore les Dieux, & conſulte un Augure :
Les autels ſont chargés de vœux & de préſens ;
La piété les offre, & s'élève en encens.
Ses yeux ſont fixément attachés au rivage :
Elle appelle ſon fils, & n'a que ce langage.
Elle a peur que ſauvé des flots Carpathiens,
Il n'aît trouvé la mort dans les champs Syriens.
Rien ne calme l'excès de ſa douleur trop juſte.
Cette mère, c'eſt Rome ; & ce fils, c'eſt Auguſte.
Oui, Prince. Le cœur plein du même empreſſement,
Rome après toi ſans fin ſoupire tendrement.
Mais quel tranſport jamais fut auſſi légitime ?
La vertu s'établit ſur les débris du crime.
Ton règne eſt par tes ſoins l'époque du bonheur.
Tous les cœurs ſont heureux des vertus de ton cœur.
Tout fleurit ſous tes loix. Ta ſage vigilance
Aſſûre le commerce, entretient l'abondance.

[2] Ce vent étoit contraire pour retourner de Cypre ou de Syrie à Rome.

Condit quisque diem collibus in suis ;
Et vitem viduas ducit ad arbores :
Hinc ad vina redit lætus, & alteris
Te mensis adhibet Deum.

3 Les Allemands. L'Allemagne & la Germanie sont deux noms synonimes. Celui d'Allemagne vient de son Dieu Mannus, fils de Thuyscon ou Thuyston, d'où elle est appellée en Allemand *Thuytschen-Land*, le pays de Thuyscon. Plusieurs Auteurs avec Bocace le font venir du lac Leman en Savoye, autrement lac de Genève ou de Lausanne, appellé Leman du nom du Roi Leman qui règnoit dans les Gaules vers l'an du monde 2590, selon Manethon. Les Lemans ou les premiers Gaulois qui ont porté le nom d'Allemands, ayant traversé le Rhin, donnèrent encore leur nom au pays de Thuyscon, pour signifier qu'ils étoient tous Allemands ; car le mot *al* en Allemand veut dire *tous*. Le nom de Germanie tire son origine du mot Allemand *gaar-mannen*, qui signifie *tout homme*, c'est-à-dire, entièrement homme, ou parfait, à cause de la valeur de ces peuples. D'autres le font venir de ce que cette partie étoit germaine ou voisine de la France, ou de ce que ses habitans & les Français étoient Germains ou semblables en mœurs.

4 L'Italie, nommée autrefois Hesperie du nom d'Hesper ou d'Hesperus, fils de Japet & de la Nymphe Asie, qui s'y étoit retiré, chassé de Mauritanie par son frère Atlas.

5 L'Espagne, appellée Ibérie du fleuve *Iberus, Ebro*, l'Ebre, qui coule dans l'Arragon. L'Espagne s'appelloit aussi Hespérie de l'étoile Occidentale Hesper, en laquelle on croyoit qu'Hesper ou Hesperus avoit été changé. Mais on distinguoit l'Italie par le nom de grande Hespérie, parce qu'elle étoit plus à l'Occident de la Grèce. Cette Etoile brillante qui marche le matin devant le Soleil, & le soir der-

Le bœuf en sûreté va tracer ses sillons ;
Les chants du Laboureur lui servent d'aiguillons.
Sur le bord des ruisseaux la Bergère contente
Ecoute innocemment le Berger qui la chante.
Les troupeaux sans danger foulent l'émail des prés.
Mars ne dévore point les moissons de Cérès.
La paix à nos vaisseaux ouvre les mers tranquilles,
Qui semblent se courber sous ces flottans asyles.
La bonne foi redoute aujourd'hui les censeurs.
L'adultère odieux ne souille plus nos mœurs.
De l'éducation l'empire invariable
Bannit, comme les loix, ce vice abominable.
L'éloge d'une épouse est d'avoir des enfans
Qui soient à son époux tout-à-fait ressemblans.
Rome ne souffre point une femme infidelle :
La peine y suit de près le crime qui l'appelle.
Sous l'abri de ton nom l'intrépide Romain
Brave le Scythe errant, & l'énorme Germain [3].
Triomphante partout, aujourd'hui l'Hesperie [4]
Ne craint plus la valeur de la fière Ibérie [5].

rière lui, s'appelle le matin Lucifer, ou Etoile du matin, & le soir *Vesper*, ou Etoile du soir. L'Ibérie fut encore nommée Celtibérie, parce que les Celtes, peuples Gaulois, s'y vinrent établir. Horace donne à l'Espagne l'épithète de féroce, parce qu'elle fut la plus difficile à reduire.

Te multâ prece, te prosequitur mero
Defuso pateris; & Laribus tuum
Miscet numen, uti Græcia Castoris,
Et magni memor Herculis.
Longas ô utinam, dux bone, ferias
Præstes Hesperiæ! Dicimus integro
Sicci manè die, dicimus uvidi,
Quùm sol Oceano subest.

Le Vigneron charmé cultive ſon côteau,
Et marie à loiſir la vigne avec l'ormeau.
Du jour & des travaux le ſoir dans ſa famille;
Par un repas frugal qu'a préparé ſa fille,
Il adoucit le poids, égayé par le vin;
Et dans le ſouvenir de ſon heureux deſtin;
Il t'adreſſe des vœux; & ſes plaiſirs uniques
Sont de te mettre au rang de ſes Dieux domeſtiques.
Ainſi dans les feſtins la Grèce avec tranſport
Célébroit les bienfaits d'Hercule & de Caſtor.
Grand Prince, cher objet de nos tendres allarmes,
Ah! puiſſes-tu long-temps, ſans nous coûter des larmes,
Vivre au gré de nos vœux, & goûter la douceur
De voir heureux le monde, & d'en être l'auteur!
Puiſſes-tu déſormais au ſein de l'Italie
Fixer avec tes pas tes deſſeins & ta vie!
Sitôt que le Soleil, en dorant l'horizon,
Fait naître le matin de ſon premier rayon;
Ou quand la nuit dans l'onde il éteint ſa lumière;
Les Romains font aux Dieux cette ſeule prière.

CARMEN XII.

LIBRI IV.

AD LYCEN.

AUDIVÊRE, Lyce, Dî mea vota, Dî
Audivêre, Lyce: fis anus, & tamen
Vis formosa videri,
Ludisque & bibis impudens.
Importunus amor transvolat aridas
Quercus, & refugit te, quia luridi
Dentes, te quia rugæ
Turpant & capitis nives.
Nec coæ referant jam tibi purpuræ,
Nec cari lapides tempora, quæ semel
Notis condita fastis
Inclusit volucris dies.
Quò fugit Venus? heu! quò color? heu! decens
Quò motus? quid habes illius, illius
Quæ spirabat amores,
Quæ me surpuerat mihi,

TRADUCTION *de l'Ode douze du Livre quatrième.*

A LYCÉ.

LES Dieux ont exaucé mes vœux;
Lycé, vous vieillissez, & voulez être belle.
On vous voit sans pudeur, à vous tromper fidelle,
De l'ardente jeunesse imiter tous les jeux.
Mais autour des plantes arides
L'Amour voltige rarement.
Vous n'avez point de dents, & vous avez des rides:
C'est être laide doublement.
La neige des cheveux de votre tête chauve
Rappelle au souvenir l'époque de vos ans.
Envain vous crépissez les outrages du temps:
L'Amour, en vous voyant, se sauve.
Mais que sont devenus ce brillant coloris,
Ce beau teint de lis & de rose,
La taille de Diane, & les yeux de Cypris?
Je vois avec plaisir votre métamorphose.
Vous n'êtes plus cette Lycé,
L'idole de mon cœur, l'Emule de Cynare,

Felix post Cynaram, notaque & artium
Gratarum facies? sed Cynaræ breves
Annos fata dedêre,
Servatura diù parem
Cornicis vetulæ temporibus Lycen:
Possent ut juvenes visere fervidi,
Multo non sine risu,
Dilapsam in cineres facem.

Après cette beauté la beauté la plus rare.
Mon règne dure encore, & le vôtre eſt paſſé.
Envain de diamans vous chargez vos oreilles ;
Vous achetez envain dequoi vous embellir.
On ne vend rien pour rajeunir.
A peine ſeulement veut-on l'argent des vieilles.
Cynare a vécu peu de jours ;
Mais les Dieux réſervoient à votre deſtinée
Une vieilleſſe ſurannée,
Pour être le jouet des folâtres amours.
Plus vous vous obſtinez à vouloir être aimée,
Plus la jeuneſſe rit, en voyant ce vieux teint,
Autrefois ſi charmant, ſe diſſoudre en fumée,
Comme l'éclat mourant d'un flambeau qui s'éteint.

TRADUCTION

De ce beau Distique fait sur l'ambition du grand ALEXANDRE *après sa mort.*

SUFFICIT huic tumulus, cui non suffecerat orbis.
Res brevis huic ampla est, cui fuit ampla brevis.

Trop à l'étroit dans les bornes du monde,
Fier Conquérant, tu n'as plus qu'un tombeau.
Tout n'étoit rien pour toi par une erreur profonde ;
Rien te tient lieu de tout dans ce séjour nouveau.

TRADUCTION

D'une Epitaphe, dans laquelle un Femme morte adreſſe ainſi ſes vœux à ſon Mari vivant par une proſopopée très-agréable.

IMMATURA peri; ſed tu felicior, annos
Vive tuos, conjux optime, vive meos.

LA Parque a moiſſonné mes jours dans leur printemps
Mais enfin, cher Epoux, je ne me plains pas d'elle,
Si ſa faulx pour moi trop cruelle,
Peut ajoûter aux tiens le reſte de mes ans.

TRADUCTION

De l'Epigramme de MARTIAL *à un Ami.*

DIFFICILIS, facilis; jucundus, acerbus es idem.
Nec tecum possum vivere, nec sine te.

Facile & difficile, à la fois rude & doux;
C'est un tourment de vivre avec vous ou sans vous.

IMITATION *de cet endroit d'une Epigramme de* MARTIAL, Liv. 8.

CUM sitis similes, paresque vitâ,
Uxor pessima, pessimus maritus,
Miror non benè convenire vobis.

INDIGNE & lâche Epoux, Epouse sans décence;
Pour vous également le désordre est un jeu;
Mais avec tant de ressemblance
Pourquoi vous accorder si peu?

AUTRE IMITATION *de cette Epigramme de* MARTIAL *contre une Vieille édentée.*

Si memini fuerant tibi quatuor Ælia, dentes.
Expuit una duos tussis, & una duos.
Jam secura potes totis tussire diebus;
Nil istic quod agat tertia tussis habet.

QUATRE dents vous restoient, si j'ai de la mémoire :
Un rhume impitoyable, en deux toux seulement,
Vous en a, dites-vous, privée absolument.
Elie, oubliez cette histoire :
N'en parlez plus, consolez-vous.
Qui conserve des dents? Du moins quoiqu'il vous plaise,
Vous pouvez tousser à votre aise,
Sans craindre une troisième toux.

AUTRE IMITATION *de ce Distique de* COMMIRE.

Ecce jugo nexi pendent vir & uxor eodem.
Hoc meritò possis dicere conjugium.

LA femme & le mari près d'elle
Sont pendus au même gibet.
Voilà, voilà ce qu'on appelle
Un mariage bien parfait.

EPIGRAMME.

Tu veux me confier ſans allarme un ſecret
Qui t'eſt d'une importance extrême?
Cher ami, garde-le toi-même,
Et tu ſeras plus sûr que je ſerai diſcret.

AUTRE EPIGRAMME

Sur le même ſujet.

Ariste, quelle erreur t'amorce?
N'es-tu pas trop injuſte, en exigeant de moi
Que je garde un ſecret que tu n'as pas la force
De garder toi-même pour toi?

EPITRE

A ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur LE DUC D'ORLEANS, *premier Prince du Sang, pour lui demander l'agrément de la Charge d'Exempt de la Capitainerie Royale des Chaſſes de Vincennes, dont il eſt le Capitaine. Le 25 Juillet 1764.* *

O PRINCE qui naquis ſur les marches du Trône,
Plus grand par tes vertus que par l'éclat qu'il donne;
Si le ſeul droit d'aîneſſe, en couronnant ton ſang,
T'empêche de monter à cet illuſtre rang,
Tous les Français heureux ſous un Roi que l'on aime,
Voudroient pouvoir t'offrir un autre diadême:
Il n'eſt point un ſeul cœur qui ne t'en fit préſent,
Charmé de voir du tien le penchant bienfaiſant.
La bonté des héros eſt leur plus belle gloire:
Un bienfait les honore autant qu'une victoire.

1 Cette Epitre auroit eu à toute ſorte de titre, une autre place dans mon Livre, s'il n'avoit pas été au moment d'être achevé d'imprimer, quand l'occaſion de compoſer ce dernier ouvrage s'eſt préſentée.

*

Je te pourrois à Mars comparer ſans fadeur :
Sur les bords du Véſer[1] tu montras ſa valeur.
Mais ma muſe trop faible ou plutôt trop ſenſible ;
Aime mieux te chanter comme un Dieu plus paiſible ;
Ou comme un Marc-Aurele, un Tite, un Antonin,
Qu'un malheureux jamais n'alla prier en vain.
C'eſt par l'attrait puiſſant d'un ſi noble préſage
Que ma muſe vers toi s'oſe ouvrir un paſſage.
Souffre qu'avec reſpect implorant ta faveur,
J'en obtienne un aveu d'où dépend mon bonheur.
Poëte ſans tranſport, Chaſſeur avec réſerve,
Je courtiſe Diane, en adorant Minerve.
De tes plaiſirs de chaſſe établis-moi l'Exempt :
Le deſir de te plaire eſt mon premier penchant.
Les faiſans, les perdrix & les lièvres timides,
Pour expirer par toi devenant intrépides,
Au devant de tes pas voleront ardemment,
Et ſe conformeront à mon empreſſement.
Cependant à ton gré les campagnes peuplées
Par tes amuſemens ne ſeront point foulées :
Grand prince, ton envie à travers les guérets
N'eſt pas de t'amuſer aux dépens de Cérès ;

[1] A la Bataille de Haſtembeck dans le Duché d'Hanovre le 26. Juillet 1757.

Je sai qu'un autre soin t'intéresse & t'anime,
Et que le Laboureur est cher à ton estime.
Tu crois voir, en Romain, dans chaque Agriculteur
Celui [2] qu'à la charrue on créa Dictateur,
Quand de l'un des Consuls [3] autrefois les Samnites
Alloient forcer le camp dans ses propres limites;
Ou ce Dieu détrôné [4] qui chez le Roi Janus
Fertilisa la terre, & sema les vertus.
Tu protèges les Arts, & c'est l'Agiculture
Qu'à nos premiers besoins destina la Nature.
Prince, c'est trop peut-être oser t'entretenir;
Mais enfin tous mes vœux sont de t'appartenir.

2 Lucius Quinctius Cincinnatus Serranus. *Voyez la cinquième note, page 160.*

3 Marcus Minutius.

4 Saturne, qui détrôné par son fils Jupiter, se sauva en Italie, où reçu favorablement par Janus, il enseigna l'Agriculture aux hommes, & rendit si heureux le règne de ce Roi, qu'on l'appella *l'âge d'or*.

BOUQUET

A Monsieur D'ORMESSON. *Le* 15 *Août* 1764.

It, redit & semper mutatur festa dies hæc;
Sed, nove Tite, meum semper idem cor erit.
Nec minui pro te possunt, nec cressere sensus:
Æmulus intra me cultus amoris adest.
Vive, vir optime, quos annos es vivere dignus:
Felices debent esse tui similes.

Ce jour passe, revient, & change tous les ans;
Mais mon cœur est toujours le même.
O vous, nouveau Titus par vos nobles penchans;
Vous dont la bienfaisance est la vertu suprême;
Mon Bouquet pour vous en ce jour,
Ces sentimens si purs qui forment mon hommage;
Ne peuvent s'altérer, ni croître davantage:
Le respect est en moi le Rival de l'amour.
Vivez long-temps, vivez. Puisse à mon gré renaître
Cette fête qui sert de prétexte à mes vers!
Les vœux de tous les cœurs par moi vous sont offerts;
Quand on fait des heureux, on est digne de l'être.

ODES SACRÉES.

ODE PREMIERE,

Sur le Miſerere, *Pſeaume* 50.

I.

GRAND Dieu, ta clémence s'accorde
Avec l'équité de ta loi.
Sur ta grande miſéricorde
Meſure ta pitié pour moi.
Dans le ſein de ma ſolitude,
Selon l'immenſe multitude
De tes éternelles bontés,
De plus en plus du vice infame
Qui ſouille devant toi mon ame,
Efface les iniquités.

II.

De mes forfaits l'excès horrible
De mon cœur n'eſt point ignoré.
Par le remords incorruptible
Le voile épais eſt déchiré.
Sans m'effrayer de ton tonnerre,
Je t'ai fait à toi ſeul la guerre,
Contre ton pouvoir révolté.
Téméraire dans mon offenſe,
Je n'ai jamais de ta préſence
Craint de bleſſer la Majeſté.

III.

Ainsi triomphe ta juſtice
Dans les paroles de Nathan.
Qu'eſt une rampante Narciſſe
Auprès des cédres du Liban?
Mais quoique l'univers t'adore
Dans le tourment qui me dévore,
Pardonne; c'eſt ton plus beau droit.
Tu ſais que l'homme naît coupable,
Et que ce penchant déplorable
Avec l'âge encore s'accroît.

IV.

ROMPS, Seigneur, le funeſte piège
Par qui ſubſiſtent tous les maux.
Je ſerai plus blanc que la neige,
Si tu me laves de tes eaux.
Daigne arroſer avec l'hyſſope
L'épaiſſe & mortelle enveloppe
Où mon cœur gémit d'exiſter:
Par cette divine roſée
Rendu pur comme ta penſée,
Tu te plairas à l'habiter.

V.

TON Prophète par ſa préſence
A de mes maux calmé l'horreur.
Tu ranimes par l'eſpérance
Mes os briſés par la douleur.
Urie... ah! de ce lâche outrage
Détourne, ô mon Dieu, ton viſage;
Pour le fixer ſur mes regrets.
Mieux que le Soleil dans ſa courſe,
Tu peux tarir juſqu'à la ſource
Des torrens que l'orage a faits.

VI.

TA ſainte grace à ma prière
Deſcendant ſur un char d'azur,
Pour en faire ton ſanctuaire,
Crée en moi, Seigneur, un cœur pur.
Redreſſe pour jamais la route
De mon eſprit qui ne redoute
Que d'être en horreur devant toi;
Et ne ſouffre pas que le crime
Me plonge d'abîme en abîme,
En fermant tes tréſors pour moi.

VII.

APRÉS les bienfaits que j'implore,
Honteux d'abuſer de ton cœur,
Je n'oſe te prier encore;
Mais, mon Dieu, mais ce Rédempteur
Qui de ma race devoit être,
De quel ſang le feras-tu naître?
Quand mes pas ſeront raffermis
Par ta grace victorieuſe,
Rends-moi l'eſpérance flatteuſe
Qu'il ſera le fils de mes fils.

VIII.

Des égaremens de sa vie
J'irai confondre le méchant,
Et je ferai trembler l'impie
Par le danger de son penchant.
Délivre mon ame absorbée
Des cris du sang que Bethsabée
A fait répandre à ma fureur.
Je sens que ma frayeur redouble :
Mon sang se glace, & je me trouble.
Malheureux ! je me fais horreur.

IX.

O toi qui ne permets qu'au juste
D'oser célébrer tes bienfaits,
Grand Dieu, pour cet usage auguste
Ouvre ma bouche désormais.
J'aurois par quelque sacrifice
Tenté de fléchir ta justice ;
Mais le sang t'est peu précieux.
Un orgueilleux qui s'humilie,
De tous les parfums d'Arabie
Surpasse le charme à tes yeux.

X.

DES crimes de ſon Roi coupable
Ne punis point ta nation.
Regarde d'un œil favorable
La ville ſainte de Sion.
Il y va, Seigneur, de ta gloire.
Rends éternelle ſa mémoire.
Lorſque ſes murs ſeront bâtis
Les holocauſtes, les victimes
Qu'offriront nos vœux unanimes,
Auront à tes yeux quelque prix.

ODE

ODE II.

Sur le De profundis, *Pſeaume* 129.

I.

O mon Dieu, je t'implore
Du fond de mon tombeau.
Dans mon cœur qui t'adore,
Jette un calme nouveau.
La douleur me réveille;
Mes maux ſont dévorans.
Prête un moment l'oreille
A mes cris pénétrans.

II.

Si tu dois ſur mes crimes
Meſurer ta rigueur,
En voyant tes abîmes,
Je friſſonne d'horreur.
Qui peut de ton tonnerre
Soutenir les éclats?
Rends-moi guerre pour guerre;
Mais ne m'écraſe pas.

III.

SEIGNEUR, à ta juſtice
Oppoſe ta pitié.
Mon plus cruel ſupplice
Eſt ton inimitié.
Si mes pleurs & ma flâme
Sont peu pour ta bonté,
Songe au prix que mon ame
A ton fils a coûté.

Cette Ode peut être chantée ſur l'air de la Chanſon de M. de la Borde : *Vrais Dieux, quel trouble extrême!*

ODE III.

Sur l'Hymne de la Vierge : Ave, maris Stella.

I.

ASTRE brillant des vaſtes mers
Mère de Dieu, Vierge ſans ceſſe ;
Vous par qui les Cieux ſont ouverts
Aux vœux formés par la ſageſſe ;
De l'encens le plus pur que brûlent les mortels,
Je viens faire fumer aujourd'hui vos Autels.

II.

Au nom de l'Ange du Seigneur
Qui vous ſalua ſur la terre,
Faites règner la paix du cœur,
Où les paſſions font la guerre.
Ainſi nous changerons, dans nos droits rétablis,
Le nom qui nous ſouilloit, en celui de vos fils.

III.

Brisez l'inflexible lien
Dont le crime à ſon char nous lie ;
Et de nos yeux qu'il ferme au bien,
Diſſipez l'aveugle folie.
Tous les vices chaſſés du cœur le plus méchant,
De toutes les vertus mettez-y le penchant.

IV.

Jusqu'au trône de votre fils
Portant ma timide prière,
Par l'effet de mes vœux remplis
Montrez que vous êtes ſa mère.
Tout eſt cher à ſes yeux en paſſant par vos mains.
Ce Dieu naquit de vous pour ſauver les humains.

V.

Temple où réſide la douceur ;
Vierge des Vierges la plus pure,
Du péché qui nous fait horreur,
Effacez en nous la ſouillure.
Comme vous doux & purs, nous irons déſormais ;
Faire tout retentir du bruit de vos bienfaits.

VI.

Que vos exemples radieux
Eloignent mon ame du vice.
Fixez ſur la route des Cieux
Mes pas, voiſins du précipice,
Afin qu'un jour au Ciel contemplant Jeſus-Chriſt,
Je partage à jamais le bonheur qui le ſuit.

VII.

Louez, mon ame, tour à tour,
Louez Dieu, ſon fils adorable,
L'Eſprit Saint, fruit de leur amour,
Source de grace intariſſable.
Il faut qu'un même encens pour eux brûle en tout lieu,
Puiſqu'ils ne ſont tous trois qu'un ſeul & même Dieu.

ODE IV.

Sur le Cantique de Moyſe après le paſſage de la Mer Rouge : Cantemus Domino.

I.

ARRETE, peuple Hébreu ; ma voix va publier
Du Dieu qui te défend, la victoire éclatante.
Il a précipité dans la mer dévorante
Le cheval & le cavalier.

II.

L'EGYPTE envain voudroit que mon ardeur ſe tût :
Je chanterai mon Dieu qu'a touché ma prière.
Le Seigneur eſt ma force, & le Dieu de mon père.
Il eſt ma gloire & mon ſalut.

1. Cantemus Domino : glorioſè enim magnificatus eſt. Equum & aſcenſorem dejecit in mare.

2. Fortitudo mea & laus mea Dominus, & factus eſt mihi in ſalutem. Iſte Deus meus, & glorificabo eum : Deus patris mei, & exaltabo eum.

3. Dominus quaſi vir pugnator ; omnipotens, nomen ejus.

III.

Du pouvoir de ſon bras Pharaon ſe reſſent.
Comme un guerrier terrible, attaquant ſes armées ;
Jéhova ſous les eaux les a ſeul abîmées :
Il s'appelle le Tout-Puiſſant.

IV.

Du cruel Pharon le Seigneur s'eſt vengé.
Ses braves généraux & ſes chars magnifiques,
Ses armes, ſes ſoldats, ſes nombreux domeſtiques ;
Avec lui tout eſt ſubmergé.

V.

C'EST dans leur propre mer qu'ils ont été noyés.
Grand Dieu, tes châtimens épouventent la terre.
Dans l'abîme profond, comme une énorme pierre,
Ta droite les a foudroyés.

4. Currus Pharaonis & exercitum ejus projecit in mare : electi principes ejus ſubmerſi ſunt in mari rubro.

5. Abyſſi operuerunt eos : deſcenderunt in profundum, quaſi lapis.

6. Dextera tua, Domine, magnificata eſt in fortitudine : dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.

7. Et in multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti adverſarios tuos : miſiſti iram tuam, quæ devoravit eos ſicut ſtipulam.

8. Et in ſpiritu furoris tui congregatæ ſunt aquæ : ſtetit unda fluens : congregatæ ſunt abyſſi in medio mari.

VI.

TA droite, en le frappant, a briſé l'ennemi.
Indigné de ſon crime & de ſon inſolence,
Tu lui fais reſſentir l'effet de ta puiſſance,
En t'élevant plus haut que lui.

VII.

CE n'eſt point Iſraël qui le rend furieux :
Il oſe fièrement s'attaquer à toi-même.
» Quel eſt donc, diſoit-il, quel eſt ce Dieu ſuprême,
» Qui veut triompher de nos Dieux ?

VIII.

» JE pourſuivrai ſon Peuple, & ce Peuple mourra.
» Ses dépouilles du mien vont être la conquête.
» J'ai tiré mon épée, & ſa perte s'apprête.
» C'eſt ma main qui l'égorgera.

9. Dixit inimicus : perſequar, & comprehendam : dividam ſpolia ; implebitur anima mea ; evaginabo gladium meum, interficiet eos manus mea.

10. Flavit ſpiritus tuus, & operuit eos mare. Submerſi ſunt, quaſi plumbum in aquis vehementibus.

11. Quis ſimilis tui in fortibus, Domine ? quis ſimilis tui, magnificus in ſanctitate, terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia ?

IX.

MAIS ton ſouffle brûlant qui les a pénétrés ;
N'a ſemblé conſumer qu'une paille légère.
Tu n'as fait ſeulement qu'envoyer ta colère :
Elle les a tous dévorés.

X.

LES flots de la Mer Rouge, à ce ſouffle effrayés,
Ont, en ſe condenſant, comme entre deux murailles,
Préparé pour l'Egypte un champ de funérailles.
Ses forfaits ont été payés.

XI.

EN voyant Iſraël qui ne ſembloit que fuir ;
Traverſer à pied-ſec cette mer en ſilence,
Ils ne prévoyoient pas que ces murs de vengeance
S'écrouleroient pour les couvrir.

12. Extendiſti manum tuam, & devoravit eos terra.

13. Dux fuiſti in miſericordia tua populo quem redemiſti: & portaſti eum in fortitudine tuâ ad habitaculum ſanctum tuum.

14 Aſcenderunt populi, & irati ſunt : dolores obtinuerunt habitatores Philiſthiim.

15. Tunc conturbati ſunt principes Edom, robuſtos Moab obtinuit tremor : obriguerunt omnes habitatores Chanaan.

XII.

L'ABYME a retenti du bruit de ta fureur ;
Et des enfers tremblans les voûtes écraſées
Ont reçu ces pervers ſous les eaux embraſées,
Parmi l'épouvante & l'horreur.

XIII.

JE n'oſe te louer qu'avec un ſaint effroi.
Les œuvres de tes mains ſont autant de merveilles.
Quel Dieu peut ſe flatter d'en créer de pareilles ?
Qui, Seigneur, eſt ſemblable à toi ?

XIV.

POUR ton Peuple choiſi, ton inviſible main
Le guidant à travers cent peuples immobiles,
L'établira bientôt dans ces pays fertiles
Que tu n'as pas promis envain.

16. Irruat ſuper eos formido & pavor : in magnitudine brachii tui, fiant immobiles, quaſi lapis, donec pertranſeat populus tuus, Domine, donec pertranſeat populus tuus iſte quem poſſediſti.

17. Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tuæ, firmiſſimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine : ſanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ.

XV.

Les Peuples apprendront l'incroyable faveur
Qu'accorde au peuple Hébreu ta puiſſance divine.
Les Princes d'Idumée & de la Paleſtine
Seront conſternés de douleur.

XVI.

L'intrépide Moab & le fier Chanaan
Trembleront devant lui, ſans troubler ſon paſſage.
La frayeur de ton nom glacera leur courage.
Tu feras frémir le Lyban.

XVII.

Mais Iſraël, Seigneur, heureux de tes bienfaits,
Dans la Terre promiſe, au ſein de l'abondance,
T'offrira le tribut de ſa reconnaiſſance;
Et tu régneras à jamais.

18. Dominus regnabit in æternùm: & ultra.
19. Ingreſſus eſt enim eques Pharao cum curribus & equitibus ejus in mare; & reduxit ſuper eos Dominus aquas maris: filii autem Iſraël ambulaverunt per ſiccum in medio ejus.

SONNET.

Suivi de quelques réflexions ; en réponse à quelqu'un qui ſoutenoit que la piété des Vieillards n'etoit point équivoque, quoique toute leur vie n'eût été qu'un enchaînement de vices, & que leur ſalut n'en étoit pas moins facile.

LORSQU'ON a du péché ſubi le joug affreux
Sans relâche & ſans frein, dès ſa tendre jeuneſſe,
C'eſt vainement qu'un cœur uſé, froid & peureux,
Eſpère, à ſon déclin, d'embraſſer la ſageſſe.

ON ſe trompe, on s'abuſe ; & rien n'eſt ſi douteux
Que le lent repentir de l'aride vieilleſſe.
Ce ſont aux yeux de Dieu de mépriſables vœux,
Que les rebuts du monde, offerts par la faibleſſe.

L'HOMME dans ſes beaux jours ſe fie imprudemment
Au cri de la vieilleſſe, exaucé rarement.
L'Ecriture partout m'annonce cet oracle.

Du ſort d'Antiochus [1] un vieillard menacé,
A beſoin, pour changer, du ſecours d'un miracle;
Et depuis trop long-temps le Ciel s'en eſt laſſé.

Vous allez immanquablement, Monſieur, crier au Janſéniſme, ſur la ſévérité de ma morale; mais en proſe, comme en vers, je ſuis fortement perſuadé qu'il eſt très-difficile de ſe convertir dans un âge trop avancé, quand on a paſſé toute ſa vie dans le déſordre des vices.

Il ſemble alors à la vérité que les ſentimens ſoient changés; mais voudroit-on ſincèrement faire le bien, ſi l'on pouvoit encore faire le mal? Otez aux Vieillards leur impuiſſance, vous les rendrez à toutes leurs paſſions, & leurs paſſions rameneront bientôt tous leurs crimes.

[1] Antiochus Epiphanes, c'eſt-à-dire, l'illuſtre, uſurpateur du trône de Syrie ſur Démétrius ſon neveu. Ce fut lui qui prit Jéruſalem 170 ans avant J. C. profana le Temple du Seigneur, ſacrifia à Jupiter Olympien, en emporta les vaſes ſacrés, dépoſa le grand-Prêtre Onias, & commit les cruautés les plus inouies. De retour à Antioche huit ans après, il fit mourir les ſept frères Machabées & le ſage vieillard Eléazar. Mais il mourut enfin de déſeſpoir d'une plaie honteuſe, ſur des montagnes, au milieu d'un pays étranger, implorant vainement les miſéricordes de Dieu, dont il s'étoit rendu indigne, en comblant la meſure de ſes crimes. *Orabat autem hic ſceleſtus Dominum, à quo non eſſet miſericordiam conſecuturus.* 2. Mach. 9.

Il faut pour le salut que la volonté de Dieu & celle de l'homme puissent se rencontrer, & ce point de rencontre n'est point ordinaire dans la vieillesse. La miséricorde de Dieu est plus grande que la malice de l'homme ; mais l'homme peut combler la mesure de sa malice, & lasser cette miséricorde. Jesus-Christ fit grace à l'un des Larrons crucifiés à ses côtés, pour prévenir le désespoir ; mais il fit justice à l'autre, pour réprimer la confiance. Et si l'homme n'a pas voulu se sauver, quand Dieu l'a voulu, Dieu sera-t'il moins juste de ne le vouloir plus, quand l'homme le voudra ? Il faut brûler toutes les Ecritures, si ma morale est erronée.

Peut-on raisonnablement imaginer, Monsieur, qu'il faille moins de force pour être juste que pour être vicieux ? Cela n'est pas possible. Depuis que nous avons perdu la liberté d'équilibre, il doit arriver tout le contraire. La stérile vieillesse qui n'est plus propre au mal, l'est encore moins au bien ; & les Vieillards ont moins de regret d'avoir goûté des plaisirs, que de n'être plus en état d'en goûter.

Le système de Religion que vous suivez dans votre printemps, est plus sûr à mes yeux, que le tardif repentir dont vous voulez que les Vieillards fassent, Monsieur, leur dangereuse espérance.

VERS

A MADLLE DE***

Sur ſa première Communion le jour de Pâque.

AH, que pour vous ce jour eſt beau!
Jeune Thisbé, ſoyez toute de flâme,
Quand votre Dieu du fond de ſon tombeau
Pour la première fois vient s'unir à votre ame.
Comprenez-vous cet excès de bonheur?
Vous renfermez dans votre cœur
Ce Dieu même pour qui les Anges
Sont à peine encore aſſez purs;
Dont l'univers célèbre les louanges,
Depuis les Cieux juſqu'aux antres obſcurs;
Ce Dieu qui d'un clin d'œil peut foudroyer le monde,
Comme d'un mot il le créa;
Ce Dieu que ſa bonté profonde
A nos malheurs ſacrifia.
Allez ſouvent dans le ſilence,
Proſternée aux mêmes Autels,
épandre votre cœur en ſa ſainte préſence.

Hélas ! bientôt mille pièges cruels
Vont entourer votre jeuneſſe ;
Et tout notre être eſt la faibleſſe.
Le monde eſt faux, tous ſes biens ſont trompeurs :
C'eſt un chemin ſemé de fleurs,
Qui conduit à des précipices.
Tout y conſpire à flatter nos deſirs.
Ce ne ſont point, jeune Thisbé, les vices ;
Mais les vertus, qui ſont les vrais plaiſirs.
Que dis-je ? tout vous ſert. Ceux dont vous êtes née ;
Sont des garans certains de votre piété ;
Et votre heureuſe deſtinée
Eſt d'avoir la ſageſſe, ainſi que la beauté.

TRAITÉ

DE LA

PRONONCIATION ORATOIRE.

TRAITÉ

DE LA

PRONONCIATION ORATOIRE.

Le but de l'Eloquence eſt de perſuader. Les moyens de perſuader ſont d'inſtruire, de plaire & de toucher, parce qu'il faut paſſer par le cœur pour aller à l'eſprit. C'eſt le ſentiment qui détermine : où il parle, la raiſon ſe taît. Le cœur eſt le tyran de l'eſprit, & l'eſprit eſt l'eſclave du cœur : c'eſt-à-dire, qu'il faut aller au cœur néceſſairement; & comme les yeux & les oreilles en ſont les ſeules routes, on ne peut manquer d'y arriver avec une belle prononcia-

tion. Auſſi Cicéron diſoit-il que la manière de dire les choſes n'étoit pas moins importante que les choſes mêmes : *Non tam refert qualia ſint quæ dicas, quàm quomodo dicantur.* Mais pourquoi ? C'eſtqu'on fait plus d'uſage de ſes ſens que de ſa raiſon, & qu'on juge moins par les lumières de l'eſprit que par les ſenſations du corps, de tout ce qu'on entend débiter par un Orateur ; enſorte que celui qui a une agréable prononciation, a par-là un avantage immenſe ſur celui qui prononce mal. Le triomphe de l'Orateur eſt dans l'émotion de l'ame, & toute l'émotion y entre par les ſens. C'eſt une vérité d'expérience que tous les ſentimens s'accordent à confirmer.

La Prononciation eſt l'action du diſcours. Ce célèbre modèle des Orateurs de Rome que je viens de citer, l'a définie une certaine éloquence du corps : *Quædam corporis*

eloquentia. Et dans un autre endroit il l'appelle le discours ou l'expression du corps : *Sermo corporis.* On la compte ordinairement dans tous les Traités de Rhétorique pour la quatrième partie de l'Art Oratoire ; mais elle n'a la dernière place que pour l'ordre : elle est au fond d'une si grande conséquence pour émouvoir, que Démosthène, le plus fameux des Orateurs Grecs, la place à juste titre au premier, au second & au troisième rang, comme au quatrième.

La Prononciation dépend essentiellement de trois choses, qui sont la voix, le geste & la mémoire. Quoiqu'elle semble consister plus particulièrement dans la voix, on se convaincra sans peine par la réflexion que le geste & la mémoire lui prêtent une force & un agrément dont elle ne seroit pas susceptible par elle seule sans leur secours.

De la Voix.

Les principaux caractères de la Voix ſont d'être ſonore, claire, flexible & variée.

Rien n'eſt ſi dur ni ſi déſagréable à l'oreille ; rien ne la déchire, pour ainſi dire, ſi impitoyablement qu'une voix ſourde, rauque, enrouée & ſépulcrale, ou une voix ſéche, aigre, aiguë & en fauſſet.

La clarté de la voix entraîne avec elle l'articulation diſtincte de tous les mots & de chaque ſyllabe en particulier, ſans trop d'affectation. Il faut parler avec dignité ; mais cette dignité doit être naturelle. Il y a dans la Prononciation une lenteur & une volubilité qui ſont également fatigantes & cruelles, & qui ne ſont pas moins contraires au mérite de l'Orateur qu'au plaiſir des Auditeurs.

C'eſt la flexibilité de la voix qui en fait l'aimable variété. La monotonie endort, ennuie, impatiente ; un ton déclamateur ou chantant dégoûte, offenſe, indiſpoſe.

Un Orateur monotone qui récite un diſcours du même ton de voix, n'eſt pas moins inſipide, que le ſeroit un joueur de Harpe ou de Luth, qui ne toucheroit jamais que la même corde, ſelon l'expreſſion d'Horace :

Ut Citharædus
Ridetur, chordâ qui ſemper oberrat eâdem.

Une voix chantante fait à-peu-près à l'oreille l'effet que nos Camayeux font aux yeux. Il s'en faut bien que ces peintures d'une ſeule couleur aient l'agrément du coloris varié d'un tableau de Vanlo ou de Boucher *, ſans recourir aux Raphaëls ni aux Rubens. Il me ſemble qu'on pourroit

* Célèbres Peintres modernes.

encore comparer assez exactement les voix chantantes dans la narration ou dans la déclamation à ces airs tristes & lugubres, où l'on chantoit dans les anciens temps sur le même ton les louanges des morts, & qu'on appelloit *Nénies* du nom de la Déesse des Funérailles.

L'Orateur doit conformer sa voix aux mouvemens qu'il veut exciter, en proportionner les inflexions aux impressions différentes que les paroles doivent faire, & la mesurer sur son objet. Il faut qu'elle soit élevée ou baissée, véhémente ou tranquille, sévère ou tendre selon le genre ou le caractère des passions ; car elles ont chacune leur génie, leur langage & leur nuance, & c'est au talent à suivre leur marche. La prononciation des vers est différente de celle de la prose ; mais la prononciation de la prose, non plus que celle de la poësie,

n'est

n'eſt pas toujours la même. Ici c'eſt de la force qu'il faut employer, là de la douceur, par-tout du naturel. Dans la fureur, la voix doit gronder comme le tonnerre ; dans les ſimples narrations, elle doit murmurer comme un ruiſſeau.

Singula quæque locum teneant ſortita decenter.
Pour caractériſer chaque genre d'ouvrage,
La bienſéance exige un différent langage.
Hor. Art Poët.

Ce n'eſt point à la bouche du terrible Stentor dont Homère dit que la voix d'airain faiſoit plus de bruit que celles de cinquante hommes enſemble, à prononcer cet hémiſtiche ſi tendre de Voltaire :

Zaïre, vous pleurez ?

non plus que cet adieu touchant que Télémaque demande à Mentor la permiſſion de faire dans l'île de Calypſo à la Nymphe Eucharis, qu'il aimoit, & dont il étoit aimé :

« O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux » jaloux de mon bonheur, me contraignent » de partir ; mais ils m'empêcheront plutôt » de vivre, que de me ſouvenir à jamais de » vous. O mon père, ou laiſſez-moi cette » dernière conſolation qui eſt ſi juſte, ou » arrachez-moi la vie dans ce moment. »

Cette règle eſt ſi eſſentielle, que j'ai crû devoir la conſacrer par ces deux vers :

Non, de nos paſſions le cri n'eſt point le même :
Il ne faut pas tonner pour dire : je vous aime.

Mais que fais-je ? écoutons Horace.

Triſtia mœſtum
Vultum verba decent ; iratum, plena minarum ;
Ludentem, laſciva ; ſeverum, ſeria dictu. Art Poët.

La colère eſt ſuperbe, & veut des mots altiers.
L'abattement s'explique en des termes moins fiers. *Boil*

C'eſt à la nature à mettre ſur la langue les paroles propres à exprimer les mouvemens du cœur.

Poſt effert animi motus interprete linguâ. Hor. ibid.

La voix avec les caractères dont je viens de la peindre, c'eſt-à-dire, un bel organe, un timbre harmonieux, ce ſon touchant qui va au cœur avec le plaiſir, eſt ſans doute un préſent des Dieux, un don naturel, un avantage heureux qui ne s'acquiert point : l'art ne ſauroit le donner à ceux à qui la nature l'a refuſé. Mais il y a des défauts naturels dans la voix, qu'il eſt très-poſſible de corriger par le travail, par des ſoins opiniâtres & par une longue habitude de contraindre & de former ſa prononciation. L'éducation perfectionne tout ; & il y a, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, une éducation de la voix, comme de toutes les autres puiſſances de l'homme, qui eſt une portion néceſſaire de l'éducation générale.

Qui eut jamais une voix plus ingrate, une articulation plus embarraſſée, ou une pro-

nonciation plus difficile, plus dure & plus déſagréable que Démoſthène ? Qui a jamais en même-temps acquis autant de célébrité que lui, non-ſeulement par la beauté de ſes harangues, mais encore par le charme de ſa prononciation, qu'il étoit parvenu à rendre noble, aiſée, agréable & triomphante? Que fit donc ce grand Orateur dont Philippe, ce fameux Roi de Macédoine, ce père d'Alexandre, avoit coûtume de dire qu'une ſeule de ſes harangues étoit plus funeſte pour lui que la perte d'une bataille? Démoſthène vainquit, changea, que dis-je? détruiſit en lui la nature elle-même. Il récitoit d'une ſeule haleine, avec des cailloux dans la bouche, les périodes les plus longues & les plus difficiles, en graviſſant en même-temps contre de hautes montagnes & des rochers eſcarpés : il alloit ſur les bords de la mer agitée, furieuſe & mugiſ-

ſante pendant les orages, faire lutter ſa voix contre la violence des vents, la bruyante rage des flots & les éclats effrayans du tonnerre, & s'efforçoit ainſi par une intrépide émulation de ſurmonter ces bruits terribles par ſes cris : il s'enfermoit des mois entiers dans un antre ſouterrein, où il paſſoit les jours & les nuits à former & à perfectionner devant un miroir l'action de ſon viſage, de ſon front, de ſes yeux, de ſes mains & de tout ſon corps.

Du Geſte.

Le Geſte eſt le ſecond caractère de la prononciation. Il n'eſt ni moins eſſentiel ni moins intéreſſant pour l'éloquence. C'eſt encore un tréſor qu'on ne peut tenir que de la libéralité de la nature ; mais une grande application eſt capable de le rendre plus vrai & moins rebutant, & de lui donner,

comme à la voix, de quoi plaire, en le réformant par les reſſources de l'art qui n'eſt qu'imitateur.

Le Geſte, dit Villa, eſt une certaine action & comme la prononciation du corps : *Eſt actio quædam & quaſi pronuntiatio corporis.* Ou ſelon Quintilien, c'eſt le mouvement & la conformation de tout le corps : *Geſtus eſt totius corporis motus & conformatio.*

Rien en général n'eſt ſi ſéduiſant qu'un beau maintien. La décence extérieure eſt l'augure d'un bel intérieur ; car je trouve plus d'eſprit que de vérité dans cette penſée de l'Auteur des *Maximes Morales.* « La gra- » vité eſt un myſtère du corps inventé pour » cacher les défauts de l'eſprit ». Cette maxime ne peut être qu'une exception à la règle. Quoique la pudeur & la modeſtie ſemblent devoir être plus particulièrement les vertus du Sèxe, elles ne ſont pas moins

exigibles ni moins exigées dans les hommes : elles ſont par-tout la plus brillante parure du mérite, & l'empire du mérite eſt univerſel.

C'eſt d'après ces idées que tous les Rhéteurs & les plus grands maîtres de l'Eloquence qui eſt le langage des paſſions, ont toujours recommandé aux Orateurs de débuter ſimplement dans leurs Exordes, afin de ſe concilier la faveur des Auditeurs par cette modeſtie. Un début emphatique & ampoulé ſent trop la prétention, & l'air de confiance eſt une ſorte d'inſulte dont l'amour-propre eſt mortifié.

Cette loi qui ne regarde pas moins les Orateurs que les Poëtes, eſt magnifiquement exprimée dans ces beaux vers de l'Art Poëtique d'Horace :

Nec ſic incipies, ut ſcriptor Cyclicus olim :
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?
Parturient montes ; nascetur ridiculus mus.
Quanto rectiùs hic, qui nîl molitur ineptè !
Dic mihi, musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.

Despréaux dans le troisiéme chant de son Art Poëtique a dignement imité ce morceau si digne de l'être.

Que le début soit simple, & n'aît rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre :
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands bruits?
La montagne en travail enfante une souris.
O ! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
Je chante les combats, & cet homme pieux
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Aborda le premier les champs de Lavinie.

Il importe souverainement à celui qui

parle, de capter la bienveillance de ceux qui l'écoutent, & ce n'eſt qu'en paraiſſant avoir plus de confiance en eux qu'en lui-même, & moins dans ſon propre mérite que dans leur indulgence, qu'il peut y parvenir plus ſûrement ; mais cette décence, cette modeſtie, cet air timide, ce ton reſpectueux & cette candeur ingénue qui ſont le véritable art de plaire, & qui menent imperceptiblement à la perſuaſion, doivent être encore plus ſur le viſage & dans la contenance du corps, que dans les paroles. L'honnêteté eſt le plus doux de tous les charmes.

C'eſt d'un air & d'un ton noblement ſimples & modeſtes que Racine fait parler ainſi Oreſte à Pyrrhus dans ſon Andromaque, Acte 1. Scène 2.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'oſe ici me flatter de leur choix,

Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille, & le vainqueur de Troye.
Oui. Comme ſes exploits, nous admirons vos coups.
Hector tomba ſous lui, Troye expira ſous vous;
Et vous avez montré par une heureuſe audace
Que le fils ſeul d'Achille a pû remplir ſa place.

L'Ambaſſadeur Toſcan s'adreſſe de cette manière aux Sénateurs de Rome dans la Tragédie de Brutus de Voltaire, Acte 1. Scène 2.

Conſuls, & vous, Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce Conſeil ſacré de ſages ennemis,
De voir tous ces Héros dont l'équité ſévère
N'eut juſques aujourd'hui qu'un reproche à ſe faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus,
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus!

C'eſt encore ainſi que Zénobie implore la protection de Rhadamiſthe, Ambaſſadeur des Romains à la Cour de Pharaſmane, dans Crébillon, Acte 3. Scène 4.

Seigneur, eſt-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier Tyran le ſort tient enchaînées,
D'oſer avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains maîtres de l'univers?
En effet quel emploi pour ces maîtres du monde;
Que le ſoin d'adoucir ma misère profonde!

On voit avec plaiſir le ton ſage & modéré dont Ulyſſe, en diſputant contre Ajax les armes d'Achille, prévient les Princes Grecs qui doivent les juger.

« Illuſtres Grecs, leur dît-il, ſi vos vœux « & les miens euſſent été exaucés, ces armes « ne ſeroient point la matière d'une ſi triſte « conteſtation. Vous les poſſéderiez encore, « cher Achille, & nous jouirions du bonheur « de vous poſſéder vous-même. Mais puiſ- « qu'un ſort fatal nous enlève ce Héros, « pourſuit Ulyſſe en faiſant ſemblant d'eſ- « ſuyer ſes pleurs, qui peut à plus juſte titre « prétendre aux armes du grand Achille, que «

» celui qui a procuré aux Grecs cet invinci-
» ble Guerrier » ?

Mais pour donner plus de poids & plus d'éclat à ces exemples profanes par un exemple ſacré, j'aime à remarquer ici que ſaint Paul, cet Apôtre par excellence, ne crut point devoir négliger cet art poli de ſe rendre favorable par un témoignage honnête de confiance, le ſecond Agrippa, frère de Bérénice, en plaidant ſa cauſe devant lui à Céſarée. Sur la permiſſion que ce Roi des Juifs lui donna de parler pour ſa défenſe, ſaint Paul commença dans ces termes, en étendant la main :

De omnibus quibus accuſor à Judæis, Rex Agrippa, æſtimo me beatum, apud te cùm ſim defenſurus me hodiè. Maximè te ſciente omnia & quæ apud Judæos ſunt conſuetudines, & quæſtiones. Propter quod obſecro patienter me audias.
Act. 26.

« Obligé de me juſtifier aujourd'hui de « toutes les choſes dont je ſuis accuſé par « les Juifs, je m'eſtime heureux, ô Roi « Agrippa, que ce ſoit au moins devant « vous, parce que vous ſavez tout, & que « vous êtes parfaitement inſtruit de toutes « les coûtumes des Juifs, & de toutes les queſ- « tions qui ſont entre eux. C'eſt pourquoi je « vous ſupplie de m'écouter avec patience. »

Tout le corps en général doit avoir une contenance noble, dégagée & décente; mais preſque toutes les parties du corps, la tête, le front, les yeux, l'air du viſage, les bras, les mains & les doigts eux-mêmes ont leur action particulière par leurs mouvemens dans un bon Orateur. Les Juges de l'Aréopage, ce Sénat de la Grèce ſi célèbre par ſon auſtérité, trouvoient tant de charme dans le geſte dont ils ſe défioient, qu'ils n'écoutoient les Orateurs que dans

les ténèbres. Ils n'évitoient pas par cette précaution l'empire de la voix ; mais la voix ſans le geſte perd la moitié de ſon attrait. Ils ſe prêtent mutuellement un nouveau pouvoir & des perfections nouvelles & leur exacte correſpondance aſsûre leur ſuccès. Quand la vérité du geſte répond fidélement aux inflexions de la voix, l'Orateur charme infailliblement l'oreille, éblouit les yeux, porte l'admiration dans les eſprits, & la ſéduction dans les cœurs. Les idées ſe rapprochent, la volonté ſe détermine, le jugement eſt porté, le plaiſir ouvre l'ame, je vois naître la perſuaſion.

Si le geſte ne doit rien avoir de mou ni d'efféminé, il ne doit pas non plus être dur ni ſauvage. Il faut qu'il ſoit vrai, c'eſt-à-dire, naturel : s'il s'écarte quelquefois de la nature, on excuſe plutôt une ſimplicité groſſière, qu'une faſtidieuſe affectation

Trop de recherche ou d'apprêt fait, pour ainſi dire, mal au cœur, comme ces mets trop fades qui ſoulèvent l'eſtomac.

Il n'eſt guère poſſible de donner des préceptes particuliers pour l'éloquence du geſte ; mais en général il faut que le corps ſoit droit, & les côtés fermes & ſouples en même-temps, pour n'avoir point l'inflexible roideur d'une ſtatue qui auroit avalé une broche, comme l'a dit agréablement Epictète. Il ne faut pas que le corps aît une trop grande agitation ni des mouvemens trop emportés, à l'exemple d'une Sybille furieuſe dont le cœur eſſouflé & les entrailles féroces enflent de rage :

. . . . . *ſed pectus anhelum,*
Et rabie fera corda tument. . . . Æneid. 6.

C'eſt un défaut de ſe promener dans les chaires ou ſur les tribunes, & de marcher inconſidérément de côté & d'autre, comme

celui à qui Virginius demanda si plaisamment : combien enfin il avoit déclamé de millions de pas :

Quot demùm passuum millia declamasset.

La tête baissée, jettée en arrière, ou de travers est une mauvaise situation : il faut qu'elle soit noblement, mais modestement levée & droite sur les épaules. La tête haute marque la fierté, le courage, la confiance. Elle exprime le consentement par une inclination, le refus par un léger remuement de droite à gauche & de gauche à droite la langueur par un penchement sur l'une ou l'autre épaule, l'aversion en se détournant pour ne point voir, le chagrin, la tristesse ou la douleur, en se baissant humblement, & l'admiration ou l'étonnement en se relevant avec vivacité, & regardant le ciel

Mais c'est dans le visage, & surtout dans les yeux qu'est la grande expression du

geste

geſte. Le viſage eſt le ſiège de l'ame, & les yeux en ſont le miroir, où ſe peignent au naturel tous les mouvemens des paſſions. Il faut que l'Orateur exprime exactement ſur ſon viſage tous les ſentimens qu'il veut exciter dans les autres: il faut montrer des yeux enflâmés & étincelans dans la colère & les menaces, doux & ſereins dans la pitié & les conſolations; ouverts, vifs, rians dans la joie; triſtes, abbatus, humides dans la douleur; tendres dans les expreſſions d'amitié.

Si vis me flere, dolendum eſt
Primùm ipſi tibi. Hor. Art. Poët.

Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez.
Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Boileau, au 3. ch. de l'Art. Poët.

Un front ridé & les ſourcils froncés annoncent la ſévérité; mais un front calme & gracieux eſt l'augure de la bienfaiſance & de la douceur.

Si l'Orateur implore les Dieux, il faut

qu'il lève les yeux au ciel, comme Caſſandre :

Ad Cœlum tendens ardentia lumina fruſtrà. Æn. L. 2.

Dans un mouvement d'horreur, il faut qu'il les détourne pour les fixer contre terre, ainſi que l'ombre infortunée de Didon dans les Enfers à la vûe d'Enée :

Illa ſolo fixos oculos averſa tenebat. Æneid. L. 6.

Dans la ſurpriſe, dans les réflexions ſérieuſes ou les méditations profondes, & dans les grandes douleurs qui ne parlent pas, c'eſt-à-dire, qui ne crient ni ne pleurent point, comme les douleurs faibles & ordinaires, dit Sénèque ; mais qui abſorbent, étourdiſſent & ſuſpendent, pour ainſi dire, l'action du corps & de l'ame : *Curæ leves loquuntur, ingentes ſtupent.* Dans ces triſtes ſituations, on ferme les yeux, ou on les tient fixément attachés au même objet,

comme Enée en voyant dans le Palais de Didon les belles peintures de la malheureuſe guerre de Troye:

Dum ſtupet, obtutuque hæret defixus in uno. Æneid. L. 1.

Les yeux baiſſés témoignent la timidité, la crainte, la pudeur, la modeſtie, le reſpect. C'eſt ainſi qu'Andromaque à la mort d'Hector aborda Enée, & lui parla d'une voix baſſe, faible & chancelante qu'il pouvoit à peine entendre:

Dejecit vultum, & demiſsâ voce locuta eſt. Æneid. L. 3.

Je citerai enfin ſur l'expreſſion qui doit être dans les yeux, ces quatre beaux vers:

Que votre œil avec vous me convainque & me touche,
On doit parler des yeux autant que de la bouche.
Que la crainte & l'eſpoir, que la haine & l'amour,
Comme ſur un théâtre, y règnent tour-à-tour.

Tout ce qu'on peut dire ſur les bras,

c'eſt qu'ils ne doivent pas tomber de leur propre poids, ni pendre trop négligemment pendant le diſcours. Il faut cependant que les mouvemens en ſoient modérés. Il n'y a que les grandes paſſions qui par leur déſordre ſoient ſuſceptibles dans certains momens rapides de quelques tranſports & de violens emportemens. Un bras tendu & roidi caractériſe la force & la puiſſance ; mais des bras étendus & ouverts ne marquent que l'empreſſement & la bonté.

Quoique les bras aient proprement une action diſtincte, je croirois qu'on pourroit preſque la confondre abſolument avec celle des mains par leur étroite relation.

Quintilien remarque que la main gauche ne peut pas faire ſeule un geſte parfait : *Manus ſiniſtra nunquam ſola geſtum facit.* Mais en s'accommodant au geſte de la main droite, elle en augmente de beaucoup la

grace, & il y a des geſtes où les deux mains ſont indiſpenſablement néceſſaires, comme dans les invocations, les invitations, les embraſſemens & les témoignages d'affection.

Les mains, ajoûte Quintilien, ſans leſquelles l'action du diſcours ſeroit coupée & languiſſante, ont des mouvemens ou des expreſſions preſque innombrables : *Manus ſine quibus trunca eſſet actio ac debilis, vix dici poteſt quot motus habeant.* Il y a cependant quelques règles générales qu'il eſt important de ſuivre.

La première règle eſt de ne pas faire aucun mouvement des mains dans l'exorde en commençant le diſcours. Ce n'eſt qu'à meſure que l'oraiſon s'échauffe, que l'action des mains doit inſenſiblement augmenter. Il faut qu'elles ſuivent le progrès & la gradation de la voix, qu'elles agiſſent de concert, & tombent avec elle à la fin des périodes.

La ſeconde règle eſt de porter la mai
droite ſur la poitrine ou ſur le cœur, e
parlant de ſoi-même ; & de l'étendre a
contraire vers les autres, en leur adreſſa
la parole.

La troiſième règle eſt de lever les mai
au ciel dans les invocations, l'admiratio
& le raviſſement. On ſupplie encore e
joignant les deux mains, & les levant u
peu ainſi jointes.

La quatrième règle conſiſte à tendre ro
dement la main droite pour demand
l'attention des Auditeurs, & pour indiqu
ou impoſer le ſilence par la majeſté de
main. Lucain dit de Céſar : Il arrêta
tumulte par un regard, & impoſa ſilen
avec ſa main droite.

Tumultum
Compoſuit vultu, dextrâque ſilentia juſſit. L. 1

Ainſi Druſus envoyé par Tibère po

appaiſer la révolte des légions de Pannonie, élevé ſur un Tribunal, faiſoit ſigne avec la main qu'il vouloit parler :

Stabat Druſus ſilentium manu poſcens.
Tac. Ann. L. 1. n. 25.

Perſe faiſant le portrait de ceux qui ſans capacité aſpirent à entrer dans la Magiſtrature, figurez-vous, dit-il, que Socrate tient ce diſcours à Alcibiade, digne élève du fameux Périclès : « Vous gouvernez l'E- « tat ? Savez-vous vous taire & parler à pro- « pos ? Avez-vous l'art dans une violente « ſédition de vous faire écouter d'une po- « pulace mutinée, en étendant la main d'un « air de majeſté ? »

Rem populi tractas..? dicenda tacendaque calles ?
Ergò ubi commotâ fervet plebecula bile,
Fert animus calidæ feciſſe ſilentia turbæ,
Majeſtate manus ? Sat. 4.

Pour mêler encore le ſacré au profane,

on en voit un autre exemple aux actes de Apôtres, où saint Paul voulant parler au Israëlites dans une occasion, se leva, prescrivant le silence avec sa main, « écoutez-moi, dît-il, Habitans d'Israël, & vous tous qui craignez le Seigneur » : *Surgens autem Paulus, & manu silentium indicens ait : viri Israëlitæ, & qui timetis Deum audite.* Act. 13.

La cinquième règle exige que l'Orateu ne porte pas ses mains ni plus haut que tête, ni plus bas que la poitrine, jusqu la fin de la période.

Mais la sixième règle qui est la plu générale, c'est que le mouvement de main droite commence toujours de gauch à droite en forme de croissant, & que dedans de la main, soit qu'on la tienn à demi ou tout-à-fait ouverte selon les c différens, paraisse aux yeux des Aud

teur

teurs, au lieu d'en montrer le deſſus.

A l'égard des doigts, il faut avoir une très-grande attention, dit Cicéron, de ne les pas rendre ridicules par une geſticulation continuelle & déſordonnée. On porte la main ou un doigt ſeulement ſur la bouche & ſur les lèvres pour annoncer le ſilence, ou pour recommander le ſecret, ſelon l'expreſſion de Juvenal : *digito compeſce labellum.* C'eſt ainſi qu'étoit repréſenté dans le Temple d'Iſis, chez les Egyptiens, Harpocrate, le Dieu du ſilence, couvert d'une peau toute ſemée d'oreilles & d'yeux, & tenant un doigt ſur la bouche.

Il y a mille autres perfections & un nombre incroyable de délicateſſes dans le geſte, que l'uſage du monde donne plus ſûrement que tous les préceptes ; mais malheureuſement la plûpart des hommes ſont comme ces Dieux d'or & d'argent des Nations

Payennes, dont parle le Roi Prophête, Pſ. 113, qui ont des yeux, & ne voyent point; des oreilles, & n'entendent point, c'eſt-à-dire, des ames, & ne ſentent point.

J'acheverai cet article ſur le geſte, en faiſant l'obſervation que des Auditeurs polis, dont l'éducation a perfectionné le goût naturel, ſont néceſſairement révoltés de voir dans un Orateur des poſtures indécentes, groſſières & ridicules par trop de négligence ou d'affectation; & qu'il n'y a perſonne, juſques dans le peuple de la condition la plus baſſe, ſur qui une belle contenance ne faſſe impreſſion, parce que le charme du maintien eſt de tous les états, de tous les pays & de tous les âges.

De la Mémoire.

La Mémoire par rapport à l'éloquence eſt définie par Cicéron un ſouvenir ferme

& sûr des choſes & des paroles : *Firma rerum ac verborum recordatio.*

On diſtingue deux ſortes de Mémoire : l'une naturelle & l'autre artificielle.

La Mémoire artificielle conſiſte à ſe faire des images, des ſignes ou marques ſymboliques, qui comme autant de points de ralliement, ſervent à fixer la mémoire de l'Orateur, & à le ramener par cet art aux matières particulières & ſucceſſives de ſon diſcours.

C'eſt ainſi que Quintilien preſcrit de placer au commencement des endroits les plus remarquables & les plus dignes d'être bien récités, quelques figures qui puiſſent aider & réveiller la mémoire, comme d'y peindre une ancre, s'il eſt queſtion de mer ou de vaiſſeaux; une épée ou un trait, s'il s'agit de guerre ou de victoires; une charrue, un ſoc ou des épis pour l'agriculture ; & un Livre

ou d'autres ſymboles pour les ſciences & les beaux arts. La Mémoire artificielle n'eſt par conſéquent que l'art de la mémoire. Tout ce qui peut ſervir à remettre quelque objet dans la mémoire, à retracer les idées, à rappeller le ſouvenir, appartient à cet art. Les vers par leur meſure & par leur rime lui ſont ſur-tout d'un très-grand ſecours. Tout le monde ſent l'utilité de la Géographie de Buffier en vers artificiels.

Mais dans l'exactitude du terme la mémoire eſt une, en ce qu'elle eſt une faculté de l'ame, un don de la nature que l'art, le travail & l'exercice peuvent ſeulement perfectionner, comme la voix & le geſte. Je ſuis bien éloigné de croire que la mémoire, comme le prétendent quelques Eſprits à paradoxes, ſoit une choſe acquiſe. L'habitude d'apprendre en augmente la facilité, & l'inaction la diminue; mais rien ne

la donne préciſément que la ſeule nature. Le meilleur précepte qu'on puiſſe donner pour la favoriſer, pour l'aider & pour la former, c'eſt de mettre beaucoup d'ordre, de clarté & de préciſion dans les diſcours.

On remarque quatre caractères différens dans la mémoire : Il y a une *Mémoire* d'*eau*, une *Mémoire de ſable*, une *Mémoire de marbre* & une *Mémoire de papier*.

La Mémoire d'eau eſt celle, où il n'eſt pas plus poſſible de rien graver, que d'écrire ſur l'eau.

La Mémoire de ſable eſt celle, où les impreſſions s'effacent auſſi facilement que les caractères tracés ſur le ſable.

La Mémoire de marbre eſt auſſi difficile que les pierres ou le marbre à recevoir les impreſſions ; mais le temps eſt long à les effacer.

La Mémoire de papier eſt celle qui

reçoit & retient tout avec une égale facilité, comme l'expérience nous le fait voir ſur le papier.

Les qualités eſſentielles de la mémoire ſont d'être facile, tenace, fidelle & locale, voilà la mémoire heureuſe. J'ai dit dans mon Traité ſur la lecture que l'exercice la rend facile ; la variété tenace ; la méditation, fidelle ; l'ordre, locale.

Une mémoire qui n'eſt point locale, eſt ſouvent fidelle & infidelle en même-temps : fidelle, en ce qu'on ſe ſouvient très-exactement des choſes qu'on a lues ou entendues ; & infidelle, en ce qu'ayant oublié le lieu où elles ont été dites, ou le Livre où elles ſont écrites, on ne ſe ſouvient pas quelquefois davantage qu'on les aît ni lues ni entendues ; enſorte qu'on les débite avec confiance comme de ſoi : inconvénient très-fâcheux, pour

peu qu'on aît de délicateſſe.

Quoique les mémoires heureuſes le ſoient naturellement, comme celle de Hortenſius, qui ſans rien mettre par écrit, récitoit par cœur mot à mot tout ce qu'il avoit médité dans ſon eſprit ; celle de Thémiſtocle, qui n'oublioit jamais rien de ce qu'il avoit une fois appris ; celle de Mithridate, qui ſavoit les vingt-deux langues des vingt-deux Nations qui étoient ſous ſon empire ; & celle de Cyrus, qui retenoit très-fidèlement par cœur les noms de tous les ſoldats de ſes armées : il n'y a point cependant de mémoire ſi dure qu'on ne puiſſe ramollir & former avec le temps par un travail opiniâtre & forcé. Saint Thomas, ce célèbre Père de l'Egliſe qui a mérité le titre de Docteur Angélique, en eſt un exemple admirable. Sa mémoire étoit ſi mauvaiſe, que rien n'y pouvoit

entrer que fort difficilement, ni y demeurer d'aucune manière. Un jour d'orage où appuyé sur une fenêtre il songeoit avec douleur à l'extrême difficulté qu'il avoit à apprendre quelque chose, & à tout le temps de sa jeunesse qu'il avoit inutilement étudié, appercevant dans la rue des gouttes de pluie, qui tombant successivement sur un pavé, étoient parvenues avec le temps à y faire un creux très-profond, il reprit un nouveau courage par cet exemple, redoubla d'étude & d'application, & triompha de la dureté de sa mémoire, comme la pluie avoit enfin vaincu celle de la pierre.

On ne peut guère donner des préceptes mais on peut indiquer des moyens de favoriser la mémoire. Le temps & le lieu où l'on étudie, contribuent principalement beaucoup à rendre l'étude plus facile.

Il faut étudier seul & loin du bruit, pour

éviter la distraction des objets qui frappent trop les sens, & afin de pouvoir s'entendre distinctement soi-même en étudiant.

Tous les temps ne sont pas également favorables pour apprendre. Comme la mémoire dépend de la disposition des organes, & que l'organisation des sens n'est pas la même dans tous les momens, il importe beaucoup de choisir ceux où le corps soit moins appesanti, & l'esprit plus libre. Le matin, par exemple, est le temps le plus propre à la mémoire, la digestion étant alors entièrement faite.

Je me suis souvent servi avantageusement de la méthode d'ébaucher seulement le soir avant de me coucher, mes leçons d'étude : il me sembloit, en me levant le lendemain, que ce que j'avois commencé d'apprendre ainsi la veille, s'étoit, pour ainsi dire, cuit & fondu dans mon cerveau

pendant le ſommeil, comme les alimens dans mon eſtomac, & s'étoit converti en chyle & en ſang au profit de ma mémoire, dont je trouvois la facilité doublée.

J'ai entendu dire à un homme d'eſprit & de mérite qu'il étoit nuiſible à la mémoire de dormir ſur le dos, & qu'il falloit pour mieux ſe ſouvenir le matin de ce qu'on avoit appris le ſoir, dormir ſur les côtés. J'ai de la peine à croire que la ſituation du corps pendant le ſommeil puiſſe influer pour beaucoup ſur la mémoire ; mais ſi cela eſt admiſſible, il me ſembleroit plus vraiſemblable qu'il y auroit plus d'inconvénient à dormir ſur le côté gauche, parce que cette ſituation pouvant gêner la reſpiration, en interrompant la circulation du ſang, & en dérangeant les mouvemens du cœur, cet embarras doit néceſſairement affecter la tête par la cor-

reſpondance naturelle de la tête & du cœur. Mais ce que je crois diamétralement oppoſé au progrès d'une bonne mémoire, c'eſt un ſommeil habituellement trop long: il appeſantit le corps, engourdit les ſens, épaiſſit le ſang, embarraſſe les organes, émouſſe l'imagination; l'eſprit ni le cœur n'ont plus ni jeu ni reſſort.

Tels ſont les principes généraux de la prononciation; mais il eſt plus facile de ſentir le charme puiſſant d'une belle prononciation, que de le bien exprimer. Y a-t-il quelqu'un qui puiſſe ſe faire aſſez d'illuſion pour ſe perſuader que tant d'ouvrages qui ſont ſi agréables dans la bouche éloquente d'un bon Orateur, fiſſent le même plaiſir à la lecture? L'expérience de tous les jours le démentiroit, & Deſpréaux, tout mort qu'il eſt, lui crieroit du ſéjour des mânes illuſtres;

Tel écrit récité ſe ſoutient à l'oreille,
Qui dans l'impreſſion au grand jour ſe montrant,
Ne ſoutient pas des yeux le regard pénétrant.

Je ne puis me refuſer, en terminant ce petit Traité de la Prononciation, à une réflexion qui ſe préſente à mon eſprit ſur les diſpoſitions de l'Eloquence. Il y a une ſorte de proverbe, qui dit qu'il faut naître Poëte; mais qu'on devient Orateur : *Naſcuntur Poëtæ, fiunt Oratores.* Le principe n'eſt pas sûr. Le véritable talent de l'Eloquence n'eſt pas moins naturel que celui de la Poëſie: l'art peut faire des Orateurs médiocres; mais il n'y a que la nature ſeule qui puiſſe faire les Démoſthènes, les Périclès, les Hortenſius, les Cicéron, les Boſſuet, les Fléchier, les Maſcaron, les Patru, les Cochin, les Reverſeaux, c'eſt-à-dire, les Orateurs du premier ordre.

Fin du Tome premier.

A3

E765
L159o
v.1